

Éditions MobileRead

Les petits béguins

Richard O'Monroy

Les petits béguins

Richard O'MONROY



PARIS
CALMANN ET LÉVY
1903

LA BANNIÈRE



L'ÉTÉ DERNIER, nous dit Bressac, me trouvant à X...-sur-Mer, j'ai eu l'idée de reprendre la route de Grégy, qui conduit à mon vieux château de la Luneraye.

Ah ! mon château, qu'en as-tu fait,
Qu'en as-tu fait, Margot la Brune ?
Mangé, dévoré ? C'est parfait !
Et chantons au clair de la lune !

comme disait Delmet ; ma Margot, à moi, s'appelait Éliane, mais le fait est qu'elle a croqué, elle aussi, le château, les fermes, les terres, le moulin, me laissant à peine une dizaine de mille livres de rente, inaliénables, avec lesquelles je vivote tant bien que mal aujourd'hui. Mais, à quoi bon regretter ? Ce qui est fait est fait, et, en somme, je puis répéter le mot des hommes du second Empire, après le 4 Septembre :

— C'est fini, soit... mais nous nous sommes bien amusés.

Certes, j'en ai eu pour mon argent. Ah! cette Éliane! quel esprit endiablé, quelle branche et, avec cela, quelle haute allure! Elle appartenait certainement, à une race de grandes courtisanes qu'on ne retrouve plus aujourd'hui, ayant de l'éducation, du tact, un goût artistique très sûr, aimant l'argent non pour lui-même, mais pour le plaisir de le dépenser, de l'éparpiller, avec le geste auguste du semeur, en fastueuses prodigalités ou en caprices artistiques. Elle avait le génie de la fête, de la grande fête. Je me souviens encore de la bataille de fleurs qu'elle avait organisée, dans la rue du Casino, et de mon break transformé en conque fleurie et traîné par quatre percherons blancs montés en postillon, le classique postillon de Longjumeau, avec la veste bleu roi, la culotte jaune, les bottes à chaudron et le petit chapeau orné de rubans tricolores posé sur la perruque poudrée avec le catogan. C'était ravissant. On défilait sur le terrain des courses, et le roi Léopold, dans la loge d'honneur, s'amusait comme un collégien en vacances, et, en dépit de sa belle barbe blanche de burgrave, se laissait bombarder de petits bouquets, le plus galamment du monde, bouquets qu'il renvoyait avec usure, en puisant dans une grande corbeille

fleurie, toujours renouvelée, que lui tendait son officier d'ordonnance.

Et comme Éliane exultait ! Debout, sur la banquette du break, entourée d'amis et de jolies filles aussi folles qu'elle, mon amie prenait un à un les bouquets que je lui passais, et, rouge, animée par la lutte, ses beaux cheveux, en mèches éparses, l'entourant comme d'un nimbe d'or, elle se battait énergiquement, criant, riant, toute en sueur, tandis que moi, assis à ses pieds, j'aspirais avec délices l'odeur fauve qui s'exhalait de ses bras levés, à chaque mouvement, parfum évocateur très spécial de bête en folie, et qui me grisait.

Sans hésiter, le jury, à la fin de la journée, avait accordé à Éliane le premier prix, la bannière d'honneur, une magnifique bannière de satin blanc, étoilée d'or, avec larges franges très lourdes et monture en bois doré ancien, provenant, sans doute du sac de quelque cathédrale moyenâgeuse. Et je vois encore notre retour triomphal à X...-sur-Mer, avec la fanfare municipale, « la Tonitruante », six gendarmes à cheval, avec le tricorne et les buffleteries jaunes ; puis, derrière, le cortège des voitures primées ; en tête, bien entendu, surgissant au milieu des fleurs, Éliane debout, sans chapeau, campée, les che-

veux dénoués comme une Walkyrie victorieuse, tenant haut et ferme la bannière conquise, dans une merveilleuse attitude, tandis que, tout le long du parcours, la foule acclamait et applaudissait. Jamais mon amie ne m'avait paru si belle. Elle avait retrouvé, à son insu, la pose classique des statues grecques, des Amours du Guide ou des Nymphes de Carrache. Tout ce que j'avais aimé en art, en littérature, en poésie, en amour, se trouvait ainsi symbolisé par cette divine créature ; d'ailleurs, rien d'éhonté, rien d'impudique, ces formes sculpturales ne laissant à l'esprit satisfait et reposé que des idées de noblesse et de perfection...

Ce fut notre suprême apothéose, car, bientôt après, il me fallut vendre le break, les quatre perchons, renvoyer les postillons, mettre le château en vente ; et Éliane me quittait, étant incapable, comme elle le confessait ingénument, de supporter les ennuis d'argent.

Je songeais à tout cela, en remontant, à petits pas, le chemin qui avait été jadis notre voie triomphale, revivant les souvenirs, retrouvant sur l'écorce de certains vieux arbres les traces des trophées et des oriflammes qui y avaient été accrochés ; dans la nature, rien n'avait changé. Le décor était immuable.

Les champs étaient toujours aussi verts, et la mer bleue clapotait toujours aussi gentiment au pied des falaises, avec des lames courtes frangées d'écume. Le soleil baissait à l'horizon, baignant le paysage dans une éblouissante poussière d'or. Et tout à coup, au détour du chemin, j'aperçus mon château, Luneraye, qui se dressait à mi-côte, avec sa tourelle garnie de vigne vierge, son balcon ouvragé, et sa vieille porte en ogive sur le perron mousseux.

Ce fut si brusque, l'évocation du passé fut si violente, que je dus m'asseoir sur un banc de la route pour ne pas tomber. Et là, je me mis à regarder de tous mes yeux ce qui avait été « mon bien », contemplant la façade, rétablissant derrière les murs la distribution des pièces, et m'attardant à la petite fenêtre de gauche, toujours tendue, comme de mon temps, de brise-bise écru sur taffetas crème. C'est là qu'était la chambre d'Éliane ; c'est là qu'elle apparaissait le matin, demi-nue, toute rose, dans un rayon de soleil, mettant la main devant ses yeux pour regarder la mer éblouissante, et répondant par quelques gestes moqueurs aux baisers que je lui envoyais du jardin, à pleines mains. Tout cela, c'était le passé !...

Par la pensée, je revis la chambre laquée de blanc, avec tenture de cretonne à gros bouquets, le

lit bas et large où l'on avait été si heureux, les ivoires de Baudoin, lest gravures licencieuses de Fragonard, et la Sweebach, avec sa cantinière de hussards, près de la cheminée; et dans un coin, la bannière, la fameuse bannière d'honneur, la bannière premier prix, conférée après la bataille de fleurs.

Fuyons ce toit où ma raison s'enivra!
Ah! qu'ils sont loins ces jours si regrettés!
Je donnerais ce qui me reste à vivre
Pour un des jours qu'ici Dieu m'a comptés.

Évidemment, le plus sage eût été de fuir et de redescendre en ville; mais je ne pouvais me décider à m'arracher de mon banc. Non seulement, ma vue n'était pas rassasiée, mais j'étais pris du désir de revoir plus près, en détail, de repénétrer dans ce château qui avait été ma chose, de relire quelques pages du vieux roman vécu en pleine jeunesse. Un moment, la tentation fut si forte que je n'y tins plus, et, me levant, je gravis la pente qui me conduisait à la grille. Avec un gros battement de cœur, je sonnai. Un vieux domestique vint m'ouvrir.

— Je suis un touriste, de passage à X... et s'il n'y avait pas d'indiscrétion, je demanderais à visiter le château de la Luneraye.

— Oh ! monsieur, vous pouvez très bien ; le propriétaire, monsieur le baron Caduche est à Biarritz, et si vous aimez les antiquités, vous serez satisfait.

Je suivis le vieillard, j'entrai dans le vestibule et je pénétrai à gauche, dans le salon, d'un pas assuré. Dans leur cadre, les tableaux d'ancêtres semblaient me saluer comme un vieil ami, tout en me regardant avec reproche. Et mon cicérone m'expliquait que ces guerriers, ces belles dames empanachées, tout cela c'étaient les ascendants du baron Caduche. Je l'écoutai sans broncher ; mais tout à coup, très attendri, j'aperçus dans un coin du salon, et sur une sorte de socle en velours, la bannière, la fameuse bannière qui tendait, au-dessus de nous, son satin fané et ses glands d'or défraîchis.

— Et cela, demandai-je, est-ce aussi la bannière que les barons Caduche portaient aux Croisades ?

— Mieux que cela, monsieur, dit le concierge en retirant sa calotte et en saluant très bas, cette bannière, que mon maître a payée très cher, a appartenu à Jeanne d'Arc.

Oh ! ma petite Éliane, si ingrate, mais si jolie, te serais-tu jamais attendue à cette « erreur sur la personne » ?

LA BLONDINETTE



LADY HELENA HARFIELD était venue passer le printemps à Paris, avec le vague espoir de marier sa fille Margaret. Margaret était rose, blonde, avec de grands yeux de pervenche mouillée, bref jolie comme le sont les Anglaises quand elles se mêlent de l'être ; mais dame ! la dot était ordinaire, une dizaine de mille livres de rente, pas plus, d'après ce droit d'aînesse qui a survécu, en Angleterre, comme un vieux souvenir biblique, et qui accorde toute la fortune à l'aîné des mâles, ne laissant aux cadets que le droit d'aller se faire casser la tête au Transvaal, et aux filles la chance de trouver un mari.

Or, lady Helena sachant combien les gentlemen de la mère-patrie étaient *pratiques*, avait préféré venir tenter la fortune à Paris, comptant sur la fulgurante beauté de Margaret – véritablement glorieux – pour tourner la tête à quelque Parisien assez riche pour deux, et préférant la beauté à l'argent. On lui avait affirmé à Londres que la race de ces toqués devenait rare, mais qu'il y en avait encore quelques-

uns aux environs de l'Arc de Triomphe. Elle s'adressa à une agence de location qui lui indiqua un délicieux petit hôtel, rue Lord-Byron. Cet hôtel, sur signification du propriétaire, venait d'être abandonné par Jeanne Leprince, qui, pendant des années, avait transformé l'immeuble en maison de rendez-vous. Les habitants du quartier avaient fini par s'étonner de voir tant de femmes maquillées et marquant mal, s'engouffrer sous la porte du petit hôtel, et tant de messieurs qui arrivaient fringants et impeccables et ressortaient décoiffés, avec des mines fatiguées. Bref, Jeanne Leprince avait été sommée d'aller exercer ailleurs son aimable industrie, et le propriétaire désirant refaire à sa maison une virginité, et comprenant qu'il ne pouvait louer qu'à des étrangers, fut très coulant sur le prix, trop heureux d'avoir pour locataire une lady authentique, figurant sur le *peerage*, et dont la respectabilité ne faisait aucun doute.

La bonne lady Harfield s'installa donc sans aucune défiance dans le coquet immeuble, qu'elle trouva fort à son goût, avec son salon fanfreluché et ses chambres à lit spacieux, agrémentées de tout le confort moderne, électricité tamisée de rose, et hydrothérapie à haute pression dans les cabinets de toi-

lette. Jamais, à Londres, même dans les plus beaux quartiers d'Hyde-Park ou de Rotten-Row, on n'aurait pu trouver un hôtel aussi luxueusement voluptueux. Margaret surtout éprouva une joie d'enfant et choisit, sur la rue, une belle chambre au premier, toute tendue d'une étoffe lilas clair, avec de petits amours, ton sur ton, et des gravures Louis XVI qui auraient été licencieuses si elles n'avaient pas été anciennes ; mais le XVIII^e siècle excuse tout, et, d'ailleurs, elles étaient dédiées à monseigneur le Dauphin.

Le matin, tout en lissant ses cheveux d'or, comme la rue n'était pas très fréquentée, Margaret se mettait à la fenêtre, sans souci d'un peignoir de crêpe de Chine mauve, qui bâillait aux bons endroits, laissant apercevoir la gorge filiale et les épaules d'enfant. Radieuse comme une princesse de pays chimériques, elle se coiffait ainsi, en plein soleil, et si vous me demandez pourquoi, je vous dirai : « C'était pour mieux y voir, mon enfant. »

Or, le hasard amena dans la rue, Robert de la Galopière – Bob Galop pour ces demoiselles – qui, revenant à cheval du Bois, et se trouvant un peu en avance, pour le déjeuner, avait trouvé amusant de faire un petit détour par ces rues bizarres et tour-

nantes élevées sur ce monticule où jadis l'excellent Arsène Houssaye faisait ses vendanges avec des ciseaux d'or. Bob s'en allait au pas, les brides sur le cou de sa jument, et le nez en l'air, un nez retroussé et fouinard qui humait l'*odor di femina* à une lieue ; et, tout à coup, il tomba en arrêt devant Margaret, avec sa chevelure blonde et sa matinée mauve, dépoitraillée.

Il sourit, et, ma foi, comme Bob était gentil avec son air gosse et sa moustache châtain hérissée en chat, Margaret rendit le sourire.

— Tiens, se dit Bob, mais c'est une pensionnaire de cette excellente Jeanne Leprince. Qu'est-ce qu'on avait donc raconté, au cercle, que le propriétaire avait expulsé l'honneste dame. Allons donc ! Le petit commerce tient toujours, et, ma foi, elle a là une mâtine qui me paraît fort désirable. Je ne sais pas où l'adroite matrone va les chercher, mais elle a sans cesse des « plats du jour » tout à fait de choix. Ma foi, si les fonds n'étaient pas si bas, et si j'avais dix louis de trop, je me l'offrirais bien, mais, il n'y a pas à dire, il faut attendre le mois de juin et la pension paternelle. Ah ! quelle scie, de ne jamais avoir le sou ! Je finirai par me marier, pour en finir. La faim chasse le

loup du bois, et la dèche dégoûte la jeune homme du célibat. C'est navrant.

En attendant que les fonds fussent arrivés, Bob trouva qu'il n'y avait aucun inconvénient à s'exciter sur le « plat du jour » même avant de pouvoir le déguster – la vue n'en coûtait rien – et il prit la douce habitude, en descendant les Champs-Élysées, de prendre le raidillon de la rue de Balzac, et de tourner dans la rue Lord-Byron, pour passer, à cheval, devant le petit hôtel. Et la « pensionnaire de Jeanne Leprince » était toujours à son poste, finissant sa toilette à sa fenêtre, souriante, et paraissant l'attendre. Alors, peu à peu, Bob se livra à une pantomime vive et animée. Il envoya des baisers, que Margaret, très amusée par ce flirt, rendit à pleines mains, tandis que lady Helena Harfield reposait paisiblement dans la chambre voisine. Se haussant sur les étriers, il fit le simulacre de verser, avec le pouce droit de l'argent dans la main gauche, puis faisant craquer ce même pouce entre les dents, il exprima qu'il n'avait pas de galette, pour le moment, mais que plus tard – il comptait sur ses doigts quelques jours – l'argent affluerait, et il développait ses deux mains, comme s'il jouait de l'accordéon, gestes que M. Hansen, le talentueux maître de ballot de l'Opéra, eût trouvés

absolument exacts. La blondinette ne paraissait pas très bien comprendre ; l'accordéon surtout la rendait rêveuse, mais elle riait et c'était le principal.

Cependant, cette préoccupation d'ordre purement physique n'empêchait pas Bob de penser aux choses sérieuses, et, après avoir été si longtemps réfractaire à l'idée de mariage, il arrivait à trouver que les conseils de sa tante de Blosseville avaient du bon, d'autant plus que c'était la seule façon d'obliger le papa La Galopière à lui allonger sa dot. Donc, certain soir, comme la marquise de Blosseville l'avait invité à un dîner d'entrevue, pour lui faire faire connaissance avec une adorable jeune fille, Bob, qui, le matin même, avait envoyé quelques promesses libidineuses et accordéonesques à la petite amie de la rue Lord-Byron, se décida à endosser le frac de cérémonie et à se rendre chez sa bonne tante. Évidemment, c'était là le devoir, la raison ; on ne peut pas, tonte la vie, être le juif-errant de l'amour, le monsieur qui dîne au cabaret et couche dans les auberges. C'est très gentil les maisons de rendez-vous et les Jeanne Leprince ont du bon ; mais, à la longue, cela devient écœurant de louer l'amour comme on loue un fiacre, à la course. Il arrive un moment où l'on éprouve le besoin de planter sa tente et de faire souche de petits

Bobs légitimes. Après tout, le mariage serait peut-être aussi folichon que la fête... et puis, il toucherait sa dot, point important, au lieu de la mince pension, dévorée dès le dix du mois.

Tout en faisant ces réflexions d'une haute sagesse, Bob Galop arrivait chez la marquise de Blossville ; dans l'antichambre, il enleva son pardessus, recambra son habit, tira ses manchettes, et passa sa main dans ses cheveux aplatis par le chapeau, pour leur redonner un léger bombage. Puis il entra dans le salon bravement, comme un nageur qui se jette à l'eau.

— Mon neveu, le vicomte de la Galopière, Lady Helena Harfield, Miss Margaret Harfield dit la marquise, en faisant les présentations.

Bob s'inclina, mais tout à coup il se releva avec stupeur :

— La pensionnaire de Jeanne Leprince, s'écria-t-il ; la blondinette qui faisait la fenêtre, rue Lord-Byron ! En voilà une occasion d'été !

Et, sautant sur son chapeau, il s'enfuit, laissant lady Harfield et la marquise de Blossville tout interdites de cette sortie en bombe.

LE COMMANDANT PEMBROCK



J'AVAIS BIEN ARRANGÉ ma liste de chasse, sans oublier ma cousine Berthe, la seule femme de la famille qui consente à m'aider et à tenir ma maison pendant ces jours de grandes manœuvres. Veuve, indépendante, jolie, elle s'assoit en face de moi à table, et conserve à nos dîners pantagruéliques un ton de bonne compagnie, dîners qui, sans sa personne, dégénéraient bien vite en tumultueuses agapes, agrémentées de « pomponnettes », de vociférations et de chansonnettes égrillardes, pour ne pas dire plus.

D'ailleurs très gaie, nullement prude, et ne craignant pas l'anecdote un peu leste, pourvu qu'elle soit suffisamment gazée et spirituellement contée, elle prend philosophiquement le parti d'être seule de son sexe et risque ses dessous froufrounants au milieu de nos grosses bottes mouillées et de la fumée de nos pipes. Sa seule vengeance consiste à dire que nous ne sommes pas dangereux, et que ces hommes barbus, voraces, ne parlant que de chasse et rentrant,

éteints, dès neuf heures du soir, suffiraient pour faire prendre aux femmes le dégoût de l'humanité, dans un beau mépris platonique ; et il y a certainement du vrai.

Mais, quand même, elle m'est des plus utiles, surveille le service, veille à ce que les chambres ne manquent de rien, commande les menus et fait dresser sur la table des corbeilles de fleurs, auxquelles je ne penserais guère, absorbé par mes préoccupations cynégétiques, gardes, porte-carnier, direction de la chasse à bon vent, etc., etc. On ne se doute pas de l'importance que prennent les ouvertures dans notre bonne Normandie. Tout était donc réglé, arrangé, avec la convocation habituelle des vieux amis, liste augmentée seulement du petit Stéphane Buzenval que son père m'avait demandé l'autorisation d'amener pour fêter les seize ans du jeune homme en lui faisant faire ses premières armes, lorsque, la veille de l'ouverture, je reçus une lettre de lord Spring, major aux South-Rifles, un de mes meilleurs fusils. Il me disait :

« Oui, certes, mon cher châtelain, je viendrai faire l'ouverture chez vous comme les années précédentes, c'est une bonne tradition à laquelle je ne saurais manquer ; et, malgré la rareté du gibier que vous

m'annoncez, et la taille minuscule des pouillards, nous ferons en sorte que le tableau ne soit pas trop déshonorant ; mais je vous demanderai l'autorisation de vous présenter le commandant Pembrock, mon ennemi d'hier, car c'est un terrible Boer, aide de camp de Delarey, et devenu aujourd'hui mon meilleur ami, à la suite du voyage qu'il vient de faire en Angleterre, avec son général. C'est un tireur de premier ordre, et, il s'est tellement distingué dans la dernière guerre du Transvaal, que c'est miracle qu'il soit revenu vivant. La plupart de ses camarades sont tombés autour de lui à Spion-Kop. Un héros, un vrai héros, et auquel, j'en suis sûr, vos hôtes feront l'accueil qu'il mérite.

» *Truly yours,* »

» SPRING, »

Cette lettre me ravit, car j'ai conservé la plus grande sympathie pour tous ces glorieux vaincus ; mais il n'en fut pas de même pour ma cousine Berthe, que cette arrivée inattendue dérangeait dans ses combinaisons de logement. Enfin, il fut décidé que l'on installerait le jeune Stéphane dans la chambre de son père, où il y avait deux lits, et qu'on donnerait la sienne au commandant Pembrock.

Le grand jour arrivé, le major Spring me présenta son ami ; c'était un grand gaillard de sept pieds, superbe, avec une barbe de fleuve, fauve, à reflets dorés, et des yeux bleus immenses d'une douceur infinie. Il eût vraiment été dommage que ce beau soldat, si plein de vigueur et de vie, fût resté là-bas, dans l'herbe verte, avec ceux de son commando si éprouvé par la mousqueterie anglaise. Comme nous l'avait raconté Spring, presque tous ses camarades étaient morts ou « avaient eu l'honneur d'être blessés » ; et pendant le déjeuner, les récits qu'il nous fit de la guerre furent palpitants, Berthe elle-même, la cousine Berthe, si indifférente, si « sortie » pendant nos repas de chasse, daigna écouter le Boer avec une attention des plus flatteuses, et peu s'en fallut que les convives intéressés n'en oubliassent l'heure du départ.

Enfin, je rappelai mes amis au devoir, et, après avoir allumé les cigares et les pipes, et vidé un dernier verre de vieil armagnac à la santé du commandant, on se mit en marche, suivi des gardes. Une fois en plaine, je plaçai tout mon petit monde en ligne, chaque chasseur à environ cinquante mètres de son voisin, les intervalles coupés par les portecarnier armés de grands bâtons, la ligne était enca-

drée entre les gardes pour qu'on respectât les limites, et j'avais placé au pivot le commandant Pembrock, place d'honneur, tout le gibier devant, selon mes prévisions, chercher à regagner le bois ; à sa droite, je mis le jeune Stéphane Buzenval, qui ne devait pas encore être très bon marcheur, à côté de lui son père, pour surveiller le débutant. Quant à moi, je pris l'aile marchante avec mon vieux Spring, dans un large mouvement tournant, et comptant sur ses grandes jambes pour réussir un excellent rabat.

On se mit en marche, doucement, sur un coup de sifflet lancé par moi, et la chasse commença à merveille. Lièvres et perdrix se levaient devant nous, essayaient de regagner les réserves, et, tout ce qui n'était pas fusillé par nous, tombait impitoyablement sous le plomb de Pembrock, après avoir été, la plupart du temps, manqué par le petit Stéphane, qui tirait trop vite, malgré les sages conseils du papa Buzenval.

À un moment donné, un gros lièvre sort d'un sillon absolument *dans les culottes* du jeune homme ; et celui-ci lui envoie son coup de fusil avec sa précipitation habituelle. En même temps, un cri de douleur retentissait et le commandant Pembrock s'affalait tout de son long dans la terre labourée. On

courut à lui ; on le releva avec peine ; il était en fâcheux état, ayant reçu la charge de plomb dans la jambe droite. Le jeune Stéphane était au désespoir et pleurait comme une Madeleine ; avec des fusils réunis les uns aux autres par des bretelles, les gardes ramenèrent le blessé au château. Et tandis que nous suivions ainsi le lugubre cortège, Spring navré faisait toutes sortes de réflexions philosophiques sur l'ironie du sort et la malchance de ce brave officier qui, après avoir échappé à tant de combats, à tant de fusillades et de canonnades, sans même attraper une égratignure, était venu se faire abîmer un membre, en pleine paix, dans une partie de plaisir !

On manda le médecin le plus proche ; mais en attendant, la cousine Berthe, qui est la perle des gardes-malades, fit un premier pansement antiseptique à l'eau phéniquée. Pendant ce temps, notre Pembrock avait repris ses esprits, et nous regardait très calme, avec une grande douceur. D'ailleurs, pas de récrimination, et plutôt dans le regard bleu une certaine satisfaction.

— Mon pauvre commandant, lui dis-je en lui serrant la main, je suis vraiment désolé que cet accident vous soit advenu chez moi.

— Mais non, ne vous excusez pas, je ne suis pas fâché du tout, au contraire.

— Comment, au contraire !

— Évidemment, c'est là-bas, au Transvaal qu'il aurait fallu recevoir cela, alors que nous luttons pour l'indépendance de la patrie ; mais enfin... *c'est toujours un coup de fusil.*

La crânerie de la réponse nous fit passer à tous ce petit frisson qu'on éprouve quand on entend une chose en même temps très simple et très belle ; et, du coup, la cousine Berthe, si raisonnable, si froide, fut obligée de rentrer une larme qui perlait sous ses cils, et qui, un peu plus, allait tomber sur la main du commandant.

De ce jour, la voilà rêveuse et toute troublée, bien que notre hôte soit en pleine convalescence, Hé ! hé ! Elle qui trouvait les chasseurs si peu dangereux pour son repos... Elle n'avait pas songé à ceux qui ont « l'honneur d'être blessés ».

LA FEMME DU NOTAIRE



LETTRE DE TOTO À TUTUR

Mon bon Tuteur.

TU ME DEMANDES quelles sont mes aventures de vacances et ajoutes : « Tu es à Chic-sur-Mer, donc tu dois avoir des aventures. » Évidemment, il y a ici de la femme, et même de la femme de choix, mais le prix est un peu augmenté depuis Henri Monnier, qui disait à son neveu : « Monsieur, de mon temps, il y avait de la femme très bien à cent sous » ; mais aussi, de son temps, on n'avait pas inventé les guipures d'Irlande, les dentelles de Bruges, les incrustations de Venise, et les dessous plus froufrounants et plus luxueux encore que les dessus. Moi j'ai mes idées à ce sujet, idées que tu trouves « coco » avec ton scepticisme de boulevardier, mais, que veux-tu, la province m'a encore laissé quelques illusions. Donc, je pars du principe que tout ce qui est bon ne s'achète pas ; on n'achète pas la jeunesse, la

beauté, la gloire, l'honneur ; donc on n'achète pas l'amour, et la caresse vénale ne m'inspire pas le moindre désir. Je reconnais que c'est une faiblesse, car j'ai, ainsi, souvent perdu les baisers savoureux de superbes créatures dont les soupirs savants auraient peut-être paru « nature », même à titre d'expert, mais je préfère viser plus haut, avec l'illusion que si la femme se donne, c'est que c'est moi et non mon portefeuille qui lui a plu.

Tout cela c'est pour t'expliquer ma sagesse complète à Chic-sur-Mer, bien que je fusse logé à l'Hôtel de Paris, c'est-à-dire à l'endroit le plus propice aux épanchements rapides et aux caprices épidermiques. Mon couloir était embaumé par les parfums aphrodisiaques que les porte de mes voisines laissaient filtrer, et le hasard des entrées, coiffeur, blanchisseuses avec jupons de mousseline apportés au bout d'une perche, va-et-vient des caméristes, permettait d'apercevoir, au passage, des silhouettes décolletées, suggestives, des épaules nues, des cheveux épars dans le désordre du matin, ou encore le désordre d'un grand lit au pillage :

Tout, d'une folle nuit, vous eût rendu certain.

Et moi, Tutur, je vis au milieu de ces parfums, de ces gorges dépoitraillées, de ces chambres imprégnées d'amour, de ces cloisons qui renvoient les échos des cris de plaisir étouffés, moins complètement que dans la Tour de Nesles, indifférent, insensible et sage. Hier, on a frappé à la porte de communication qui sépare ma chambre de la chambre de gauche. J'ai ouvert le verrou, et une voix à accent espagnol, très harmonieuse, m'a demandé si, par hasard, je n'aurais pas un bouton d'assemblage, pour un petit col droit; en même temps, on me tendait, par l'entre-bâillement, un bras marmoréen, légèrement duveté et terminé par une main admirable, à fossettes, avec des ongles roses vernis, limés, polis et étincelants, taillés en amande et ressemblant à des cornalines. Ce bras appartenait à une superbe Madrilène, aux cheveux noir-bleu, au teint ambré, « doré par un rayon de soleil », aux yeux immenses qui faisaient des ravages parmi tous les baigneurs de la plage; eh bien! moque-toi de moi, Tutur, mais j'ai pris un de mes petits boutons montés en perles, je l'ai déposé dans la main tendue et j'ai laissé refermer la porte sans demander mon reste.

Et le pourquoi de cette froideur anormale? C'est que je m'étais laissé prendre le cœur par madame

Morange, une simple petite baigneuse aperçue aux courses, et à laquelle j'avais été présenté par maître Floubert, notaire à Yvetot; elle avait un profil pur, très régulier, des bandeaux châains ondés, des cheveux de chez le petit faiseur, mais qui lui allaient divinement, et des robes blanches diaphanes qui moulaient un corps de déesse. J'avais été présenté le lundi à trois heures, et à quatre heures dix j'en étais devenu éperdument épris. Évidemment, elle n'était pas dans la mouvement, celle-là, et j'en bénissais les dieux immortels; tout ce qu'elle disait était, comme elle, modeste, discret, réservé, et manquait complètement de panache. Elle était mariée à maître Morange, notaire à Paris, qui ne venait la retrouver que du samedi au lundi, la laissant toute seule, toute seule, pendant le reste de la semaine. Mais elle n'abusait pas de sa liberté; exception faite pour maître Floubert, elle ne parlait à personne, tout en confessant qu'elle s'ennuyait un peu, et que cette solitude lui pesait.

Oh! l'adorable créature, et la jolie petite moue en pointe qui accompagnait cet aveu ingénu! Et quelles idées honnêtes, élevées, quel mépris de l'argent et du vice salarié! Avec quelle indignation sincère elle jugeait le quatrain trouvé sur les

planches et attribué à l'une de ses amies, dans le même cas qu'elle :

Mon mari est à la campagne ;
Il me laisse sans argent ;
Mais, avec mon... enjouement,
J'en gagne ! J'en gagne !! J'en gagne !!!

Ce quatrain passé de mains en mains faisait la joie de la plage ; mais madame Morange ne riait pas ; elle blâmait, et chaque parole sortant de sa bouche dans ce sens austère augmentait encore ma tumultueuse admiration. Le reste de la semaine fut un enchantement. Les premières promenades eurent lieu avec le notaire Floubert ; mais peu à peu, je décidai mon vieil ami à nous laisser aller seuls, sans chandelier. Enfin seuls ! Nous prenions un de ces petits papiers à tringles, avec stores de toile, qui permettent de s'isoler complètement en cas de pluie, et nous allions ainsi, visiter toutes ces stations minuscules de la Corniche, avec des casinos joujoux, et des hôtels de bains qui ont l'air de guérites. Comme heureusement le temps était douteux, nous baissions les stores et nous étions tout à fait chez nous. Ah ! Tuttur, la bonne huitaine ! Chaque jour, je sentais que je faisais des progrès dans l'affection de la notairesse ;

c'était une infiltration lente, mais progressive, une conquête flatteuse due à ma seule puissance de persuasion. Le mardi, on m'avait permis de prendre la main ; la mercredi d'embrasser le poignet ; le jeudi, j'avais risqué mes moustaches le long du bras émergeant des larges manches pagode. Le vendredi – jour de Vénus – je m'étais hasardé à prendre la taille souple, et, après quelques protestations, on avait fini par me laisser faire ; enfin, le samedi, je brûlai mes vaisseaux et je risquai, sur la bouche, un baiser ; à la vérité, ce ne fut qu'un effleurement, car il fut évité avec prestesse, mais il était certain qu'à la longue j'améliorerais la caresse, et le peu que j'en avais eu m'avait permis d'apprécier la saveur d'une lèvre de fraise, et d'une bouche qui sentait la dragée comme celle célébrée dans les vers de Richepin. Du train où j'allais, ma conquête était sûre pour la semaine suivante, stage juste suffisant ; plus court, il m'eût désillusionné ; plus long, il m'eût énervé.

Je savais d'ailleurs que l'arrivée du mari allait apporter un petit temps d'arrêt de vingt-quatre heures. En effet, le samedi soir – jour du baiser effleuré – madame Morange m'annonça, en rougissant, qu'elle allait chercher Gaston à la gare à dix heures trente-sept. – Gaston, c'était le légitime, le

notaire qui arrivait de Paris et devait rester à Chic-sur-Mer jusqu'au lundi matin, c'est-à-dire un jour et deux nuits. Deux nuits !

Je dormis mal, mon imagination se représentait des enlacements conjugaux absolument probables après huit jours de séparation. Ce mari, retrouvant une femme aussi désirable, devait vouloir user ou abuser des droits du seigneur. Et, en effet, le lendemain dimanche, aux courses, je revis le couple au passage ; elle, toute pâle, les yeux meurtris, et dolente, et lui – oh ! lui ! – trapu, velu, chauve, bedonnant, mal tenu, avec une barbe hirsute et des yeux clignotants derrière des lunettes à branches d'or – avec cela l'oreille rouge et le cou court des sanguins – ignoble, véritablement ignoble.

Ainsi, cette créature délicieuse était la chose de ce mâle, appartenait à ce grotesque, subissait les baisers de cette bouche lippue, à dentition inquiétante ! Pouah ! Du coup, mon rêve s'envola à tire d'aile. Sincèrement, Tuteur, il m'eût été impossible de boire dans le verre de cet homme-là, même si ce verre eût été bien rincé. J'ai donc cessé brusquement ma cour, en méditant sur cet axiome que je te recommande :

— *Il y a des maris qui rendent une femme impossible.*

Et maintenant, je vais voir si l'Espagnole a toujours mon bouton d'assemblage. Adieu, Tutur. Mille amitiés de ton vieux.

TOTO.

Ô NATURE!...



DEPUIS PLUSIEURS JOURS, la pluie avait beaucoup gêné les moissonneurs. Les blés étaient bien réunis « en cosaques », mais les avoines étaient trempées, et il avait fallu les étaler sur le sol avant de les former en mulau. Et cependant, l'époque de la chasse et des grandes manœuvres approchait, et la rentrée de la moisson s'imposait à tout prix.

Champrosay, en ouvrant ses fenêtres, fut agréablement surpris d'apercevoir le ciel pur éclairé par un beau soleil. Il allait profiter de cette journée peut-être unique, et, immédiatement descendu, il s'empessa d'organiser le travail.

— Il faut que tout le monde s'y mette, s'écria-t-il, non seulement les moissonneurs, mais le cocher, les palefreniers, les trois jardiniers et les deux valets de pied. Qu'on attelle les six chevaux aux prolonges. Il n'y a pas une minute à perdre, et, moi-même, je mettrai la main à la pâte.

Il prit un grand chapeau de paille, endossa une blouse de chasse, et se dirigea vers la plaine pour

voir, par lui-même, si ses ordres étaient bien exécutés. Il n'y a encore rien de tel que le coup d'œil du maître. D'un pas un peu alourdi par les gros brodequins à clous, il s'engagea dans un de ces jolis chemins normands ombragés de grands arbres qui protègent les pommiers des cours contre le vent de la mer ; ce beau temps le ravissait ; la campagne semblait en fête avec ce soleil qui découpait des losanges mi-partie ombre et lumière sur le sol de la route, et qui devait si bien sécher les avoines. Sportsman accompli, grand fêtard parisien pendant six mois de l'année, après les soupers, les bals et les aventures mondaines ponctuées par de voluptueux cinq-à-sept, dans son petit « tourne- bride de sous-lieutenant », Champrosay aimait à se retremper pendant le reste de l'année dans son château d'Anglaiseville, où il menait, au grand air, la vie robuste et saine du gentilhomme campagnard. Il cultivait lui-même, à la tête d'une armée de journaliers surveillés par Capron, le garde-chasse en même temps contremaître. Avec une béatitude indéfinissable, il parcourait ses terres, ses chaumes, ses verts et ses trèfles, contemplant les belles vaches ruminant à l'ombre, les moutons qui paissaient en marchant en colonne serrée, les poulains qui trottaient à côté de leur mère, en allon-

geant l'encolure dans un mouvement à la fois caressant et glouton ; et alors, il éprouvait non seulement les satisfactions du propriétaire qui foule un sol qui lui appartient et peut dire, en fouillant au loin l'horizon » comme le marquis de Carabas : « Tout cela est à moi ! » mais encore il avait des jouissances artistiques que n'éprouvaient pas ses paysans, à la vue d'une belle matinée de septembre, dans le brouillard indécis, enveloppant choses et gens d'une sorte de ouate grise, ou encore d'un coucher de soleil, flamboyant, empourprant le ciel avec des tons d'incendie. Le seul inconvénient de cette existence rurale et vivifiante, c'était une continence forcée, un peu dure pour ses trente-deux ans, et qui parfois, après ces longues semaines chastes, lui envoyait au visage de chaudes bouffées. Bah ! ça le reposait du surmenage parisien avec les petites amies du Palais de Glace et du pesage, et, ma foi, en marchant un peu, ça passait.

Quand il arriva près de la ferme, une activité fiévreuse régnait dans la campagne. Selon l'ordre du maître, tout le monde « s'y était mis ». On liait les gerbes, on élevait le mulau de paille, bien d'aplomb, avec un beau toit pointu ; on chargeait les gerbes avec de grandes fourches sur les prolonges. Le soleil montait dans une poussière d'or ; mais, absorbé par

la besogne, on ne paraissait pas songer à la chaleur. Champrosay allait de groupe en groupe, encourageant, félicitant, donnant un conseil ou rectifiant une faute, avec l'expérience acquise à l'Institut agricole de Beauvais, où vêtu comme un simple paysan, il avait peiné, labouré et transporté des brouettes de fumier. Dans un chaume, près de la grange, il aperçut tout à coup Claudie, la fille du fermier. C'était une belle créature, à la poitrine opulente, aux hanches charnues, qui, les cheveux épars, le col émergeant du corsage largement échancré, construisait « un cosaque », sans s'apercevoir qu'elle était très dépoitraillée, et qu'à la suite d'inclination du buste, un sein de neige, ma foi, avait profité de l'occasion pour prendre l'air.

— Bonjour, Claudie, dit Champrosay en s'approchant. Eh bien ! ça marche, le travail ?

— Bonjour, m'sieur le comte, dit Claudie en essuyant du revers de la main la sueur qui ruisselait sur son visage.

Puis, d'un mouvement de pudeur instinctive, elle répara le désordre de sa toilette, tout en essayant de reboutonner sur le prisonnier un bouton qui, sans doute, avait cédé à la tension exagérée de la boutonnière.

Champrosay regarda la paysanne. Elle avait vraiment beaucoup d'allure, ainsi campée en pleine lumière, et toute fumante dans l'excitation du travail. Des relents aphrodisiaques s'échappaient de ce corps jeune et sain, parfum indéfinissable et très spécial qui chatouilla le nerf olfactif de notre continent châtelain. À nouveau, une bouffée de sang lui monta au visage, et, d'une voix un peu rauque, il dit :

— J'aurais à te parler... en particulier. Claudie le regarda en riant : allons, il y venait, lui aussi, depuis tant de temps qu'elle y pensait et qu'elle en avait envie!...

— Ben alors, v'nez à la ferme.

— Mais ton père, maître Jean, et ta mère Mélie?...

— Les vieux sont aux champs, comme tout le monde, et la maison est déserte, à c't'heure.

Ah! si l'cœur lui en disait! De fait, le désir était si violent, si tendu, qu'il confinait presque à la souffrance, et si Claudie avait refusé, il eût été capable de la prendre de force, et de la culbuter brutalement, là, dans le fossé, comme font les gars, par les nuits d'été, au retour des assemblées.

La belle fille se dirigea vers la ferme, Champrosay la suivit sans affectation, quelques minutes

après ; puis l'on tira le loquet de la porte et le sacrifice s'accomplit sur le haut lit dont l'oreiller touchait presque le plafond. Évidemment, les draps étaient de toile rude et les dessous de Claudie étaient peu soignés. Ses bas bleus tout tirebouchonnés ne rappelaient guère les bas de soie brodés de papillons multicolores des dégrafées parisiennes, et son jupon de futaine était fort peu froufroutant ; mais, sous l'étoffe grossière, quel corps merveilleux, quelle solidité des chairs marmoréennes, et, après le hâle du visage et du cou, quelle blancheur satinée sous les vêtements de travail ! Et, en vrai mâle connaisseur. Champrosay reniflait avec délice ces effluves spéciaux, ces émanations chaudes qui, certes, n'avaient rien de commun avec le Chypre ni la peau d'Espagne, et qui lui produisaient une sensation nouvelle et lancinante.

Mais il ne fallait pas que leur absence fût trop remarquée. Il glissa à Claudie un beau louis d'or, en lui disant :

— Tiens, voilà pour t'acheter des rubans pour le dimanche. Je reviendrai te voir demain soir, à dix heures. À ce moment-là, toute la famille est couchée ?

— N'ayez crainte, monsieur le comte, les vieux dorment. C'est moi qui vous ouvrirai la porte.

On retourna aux champs, et, le soir, Claudie, en bonne fille, remit le louis à sa mère, en lui disant que le m'sieur du château était venu, et qu'il devait revenir cor le lendemain soir. Elle était très fière.

— Ah! que malheur! dit maître Jean, que justement t'étais point habillée!

— Ça a point paru lui déplaire, à not'maître.

— Pas moins, dit la vieille Mélie en serrant le louis dans un petit coffret en coquillages, pour demain soir, faudra te faire bien brave, et te savonner à fond, et te mettre du sent-bon, comme les dames de la ville. Crois-moi, ma fille, fais ce que nous te disons. Nous avons l'expérience. Ah! mais!

Claudie suivit le conseil, se peigna, se parfuma et se livra à des ablutions réitérées; puis, endossant une chemise bien blanche, et la robe de drap violet qu'elle mettait pour aller à la messe, elle attendit Champrosay, sans grande émotion, mais en songeant aux beaux louis d'or qu'il allait sans doute apporter. Chose curieuse, le fêtard sceptique et blasé arrivait au rendez-vous avec des palpitations d'amoureux. Il se blaguait lui-même, mais il se disait, pour expliquer son trouble: «Ce n'est pas une femme, c'est un bouquet».

Claudie lui ouvrit la porte, et il se précipita sur elle la prenant dans ses bras pour aspirer de toutes ses forces le parfum attendu, pour griser ses sens de cette odeur forte et fauve dont il avait gardé un si délirant souvenir. Mais, tout à coup, il repoussa Claudie avec dégoût : elle sentait le vinaigre de toilette et le savon de marque inférieure.

— Ah ! ils me l'ont gâtée ! les misérables ! s'écria-t-il avec rage.

Et s'enfuyant de la ferme, il retourna au château, pleurant son désir envolé.

AMOURS HÉROÏQUES



A LA DERNIÈRE REVUE du 14 Juillet, la foule a acclamé comme il convenait, dans la brigade de Luxer, le 1^{er} cuirassiers, qui porta jadis le nom de 1^{er} régiment de cavalerie. J'ai eu l'idée de relire l'historique de ce beau corps et, au milieu de cette épopée écrite à coups de sabre, j'ai découvert une aventure d'amour aussi folle, aussi merveilleuse qu'un roman de l'Astrée.

Le 18 décembre 1796, le capitaine Lassalle – l'illustre général de cavalerie qui devait mourir plus tard à Wagram, alors simple aide de camp du général Kellermann – fit, avec un détachement du 1^{er} de cavalerie, commandé par le capitaine Carlier, une reconnaissance sur Vicence. Arrivé à Vicence le 18 décembre, en pleine nuit, avec ses dix-huit hommes, il parcourt la ville au grand trot et, en vue des détachements, fait fermer les portes et les garde. Le poste dirigé sur la porte Saint-Barthélémy se heurte à un parti de hussards autrichiens, qui, très supérieur en nombre, le repousse dans la ville. Un cavalier est

fait prisonnier ; un autre, dont le cheval s'abat sur la glace, a la cuisse cassée. La situation devient grave. Le capitaine Carlier rallie ses hommes et leur crie ; « En avant ! Seraient-ils dix mille, suivez-moi ! » Puis il charge désespérément ; heureusement les cavaliers sont protégés par leurs manteaux en sautoir qui sont hachés de coups de sabre.

Mais un nouvel escadron ennemi s'avance. Les dix-huit hommes réduits à seize doivent battre en retraite. Si l'on s'en rapporte à ces simples renseignements puisés aux archives de la guerre, il n'y a là qu'une opération téméraire, assez mal conduite, héroïquement accomplie ; mais ce qu'on ne comprend pas, c'est la conduite du capitaine Carlier se retirant sans s'occuper de Lassalle, resté dans la ville ; or, le capitaine Carlier prouva, moins d'un mois après, en se faisant tuer aux avant-postes, sous les murs de Véronne, qu'il n'était pas homme à reculer, ni à abandonner un camarade.

La vérité est autrement romanesque et le général Thiébaud, ami intime de Lassalle, nous raconte par le menu dans ses *Souvenirs*, ce qui s'était exactement passé. Pendant que la division Masséna occupait Vicence, le jeune capitaine Lassalle avait fait dans cette ville la connaissance de la marquise de Sa-

li, renommée dans toute l'Italie par sa beauté triomphale et par son esprit. On se figure ce que dut être cet amour entre le capitaine, alors âgé de vingt-deux ans, beau, lui aussi, comme un Dieu, et cette noble dame, cette splendide créature, grisée par le prestige de l'uniforme, de la jeunesse et de la gloire. Ils s'aimèrent éperdument, en plein rêve extasié, sous ce ciel d'Italie et dans ce cadre enchanteur et ensoleillé qui semble le décor rêvé.

Mais les bonheurs si grands, si surhumains sont toujours de courte durée, et les hasards de la guerre vinrent troubler ces belles amours. Les Autrichiens étaient venus occuper Vicence, et une armée entière s'était interposée entre les amants. Que faire ? Lassalle voulait absolument revoir la marquise, coûte que coûte !

Un soir, profitant de sa situation d'aide de camp, il commande dans le régiment du 1^{er} de cavalerie, et sans prévenir personne, dix-huit cavaliers de choix, sous les ordres du capitaine Carlier ; il les rassemble à la nuit, traverse avec eux la ligne des vedettes, franchit les avant-postes, et, par des chemins bien connus de lui, il gagne les derrières de l'ennemi. Arrivé à minuit, à Vicence, il y cache sa troupe et se rend chez la marquise de Sali, remettant au lende-

main les affaires sérieuses. Mais pendant qu'il oublie le monde et la réalité, la politique et la guerre, l'alerte a été donnée ; les chemins par lesquels Lassalle est venu sont gardés.

Le capitaine Carlier, sans son chef, sans ordres, se voit sur le point d'être pris comme un rat dans une souricière. Il fait sonner le boute-selle et, pour se dégager, charge trente-six hussards qui gardaient un pont. Il les culbute, leur prend neuf chevaux ; mais cette fois, c'est tout un escadron ennemi, plus de cent hommes, qui arrive à la rescousse. Et toujours pas de Lassalle. Que faire ? Ma foi, le capitaine Carlier pensa qu'un officier aussi intrépide, aussi débrouillard que Lassalle saurait bien se tirer d'affaire ; il eut, sans doute, l'intuition tardive de la responsabilité grave qui lui incombait dans une escapade dont il connaissait probablement les dessous – les deux capitaines avaient dû causer botte à botte ; – bref, il battit en retraite, en ramenant tout son monde en bon ordre.

Cependant, là-bas, dans la chambre bien close du palais Sali, arrivaient des bruits de piaffements de chevaux, de cliquetis de sabre. Un coup de pistolet éclatant dans la nuit vient glacer le baiser sur les lèvres de Lassalle.

— Mais on se bat ! s'écrie le capitaine. On extermine mes hommes et je ne suis pas là !

Alors, il sort du palais comme un fou, en pleine nuit, tout seul, à pied, le sabre à la main. Il court dans la direction du bruit, jette un Autrichien à bas de sa monture, saute en selle et, à force de coups de pointe et de moulinets furieux, il se fraye, quand même, un passage à travers les rangs ennemis surpris par l'attaque subite de ce grand diable de capitaine qui sort on ne sait d'où. Alors, il continue sa route, au galop, par des chemins détournés, se donnant pour un Allemand dans les cantonnements qu'il ne peut éviter, risquant cent fois sa vie, pénétrant de vive force dans les avant-postes, et rejoignant enfin le détachement du 1^{er} cuirassiers, où le capitaine Carlier était très inquiet sur le sort de l'imprudent Don Juan.

On regagne le cantonnement, mais, en arrivant, coup de théâtre, Bonaparte, en avant de Verbenna, est en train de passer la revue des divisions Augereau et Masséna. Lassalle n'a que le temps de reprendre sa place de bataille tel qu'il est, c'est-à-dire l'uniforme en désordre, tailladé de coups de sabre, couvert de poussière et monté sur le cheval autrichien, encore muni de son harnachement et même de son licol de corde.

Bonaparte, étonné, fronce le sourcil devant la tenue de Lassalle, réputé cependant pour le luxe de ses chevaux et de ses uniformes.

— D'où venez-vous ainsi fait, capitaine, et qu'est-ce que c'est que ce cheval ?

— Il arrive de Vicence où je l'ai pris à l'ennemi.

Alors, ma foi, il raconte son escapade, sans parler, bien entendu, du motif féminin qui l'avait inspiré et comme s'il avait été à Vicence pour reconnaître l'armée ennemie. Même avec cette excuse, il était en faute, un officier subalterne n'ayant pas le droit de risquer une reconnaissance, de sa propre initiative. Mais, tout amoureux qu'il fût, il n'avait pas oublié son métier d'officier d'avant-garde, et il rapportait sur la position et les mouvements de l'ennemi établi au camp de Sessère de précieux renseignements dont le général en chef se bâta de profiter. Bonaparte ne détestait pas, d'ailleurs, chez ses subordonnés, des actions de folle bravoure, fussent-elles entachées d'un peu d'irrégularité.

Lassalle ne fût donc pas puni, au contraire, son équipée lui valut, ce jour-là, son brevet de chef d'escadrons au 7^e hussards. Cette nomination, faite à titre provisoire, fut confirmée par le Directoire le 29 avril suivant, et, comme nous l'avons dit plus

haut, Lassalle avait alors vingt-deux ans ! Peu de temps après, il recevait l'ordre de rentrer en France, où se préparait l'expédition d'Égypte, et la belle marquise de Sali se tuait, en désespoir d'amour, ne pouvant se résoudre à cette rupture avec le brillant officier.

N'est-ce pas que l'aventure est jolie, bien crâne, bien française ? Qui nous dit qu'il n'y a pas eu quelque roman analogue, dans la dernière guerre d'Italie, en 1859 ; et parmi les jeunes capitaines du 1^{er} cuirassiers qui, à cette revue défilaient au galop à la tête de leur escadron, dans une poussière d'or, combien en trouverait-on encore capables des folies les plus héroïques pour deux beaux yeux !

LES RENDEZ-VOUS



PAR LE BEAU SOLEIL de juillet, dans une allée ombragée du Bois, un officier de chasseurs et une amazone chevauchaient côte à côte. Elle, Marguerite de Brimeux, une blondinette exquise, le torse moulé dans le corsage de drap noir, les cheveux d'or harmonieusement ondes sous le petit chapeau melon à haute cape ; lui, Hubert Serionne, la moustache effilée et châtain clair, les yeux rieurs sous le grand képi rouge galonné d'argent, le corps vigoureux, sanglé dans la tunique bleu de ciel.

On marchait tout près, tout près, en se souriant dans un halo de joie ; la nature était en fête, les petits oiseaux chantaient gaiement dans les branches.

Alléluia ! Oui c'est l'amour qui passe

À un moment donné, comme l'allée était déserte, l'officier se haussa sur ses étriers, enlaça la taille de sa compagne, l'attirant vers lui, et déposa sur les lèvres qui s'offraient le plus fougueux, le plus goulu, le plus ardent baiser que jamais lieutenant de cavalerie légère ait pris « à la hussarde ». Et là-bas,

dans la grande salle du Musée du Louvre, inondée de clarté, le divin enfant qui voit tout, qui sait tout, l'Amour sculpté par Antonio Canova, se mit à sourire, trouvant que, décidément, et malgré toutes les insinuations des athées, des impuissants et des sceptiques, son culte continuait à triompher, en ce bas monde.

— Allons, dit Marguerite, voici l'heure du déjeuner, il faut nous séparer, mami, car M. de Brimeux, mon féal époux, n'aime pas à attendre.

— Oh ! petite Mag, quel dommage ! dit Hubert avec une désolation sincère. Déjà ! Cette promenade a passé comme un rêve. Quand nous revoyons-nous ?

— Veux-tu demain à trois heures, chez toi, dans le petit nid de l'avenue Bosquet ?

— Si je veux ! Je crois bien que je veux. Je t'attendrai, en comptant les secondes.

— Adieu, mami chéri !

— Adieu, Mag adorée !

Il y eut un nouveau baiser troublé par le passage d'un gros commandant de cuirassiers qui passait au galop, sur un cheval à croupe grasse à la Van der Meulen ; le commandant rendit en souriant, goguenard, le salut militaire qu'Hubert lui envoyait à la

volée, puis madame de Brimeux enfila au grand trot la rue de la Faisanderie, tandis que Serionne descendait au galop de chasse l'avenue du Bois-de-Boulogne.

— Il est gentil, mon petit chasseur, et je l'aime bien, pensait Marguerite, dans un épanouissement complet de tout son être, causé par la fraîcheur du matin, l'allure rythmée du cheval, et aussi par les deux baisers incitateurs reçus dans le Bois, à bouche-veux-tu. Ah ! comme je me donnerai à lui, demain !

— Elle est délicieuse, cette Mag, pensait de son côté Hubert, en chevauchant sa jument dans un galop frénétique, comme pour donner un dérivatif aux sens exacerbés. Ah ! on ne s'embêtera pas demain avenue Bosquet, saperlipopette ! Vive la vie !

Et au Louvre, l'Amour de Canova continuait à sourire, triomphant !...

En arrivant chez elle, avenue Victor-Hugo, madame de Brimeux trouva une lettre de Poncet, le grand couturier. Il lui donnait rendez-vous le lendemain, pour essayer la fameuse robe de linon bis, une trouvaille. Le linon était façonné, à petits plis, pour donner de l'ampleur et du flou. Le corsage blousé était étroitement ajusté dans un corselet de dentelle,

le tout sur transparent de taffetas blanc, et ces différents tons très doux, le contraste du modeste linon rehaussé par la richesse de la dentelle, genre venise, produisait le plus merveilleux effet. Mais ce qu'il fallait décider, c'était la forme définitive des manches en mitaine de venise ; ferait-on le simple crevé, en linon, ou la pagode second Empire ? Grave problème, qui demandait à être médité à loisir. Poncet promettait d'y songer toute la nuit, et il donnerait le résultat de ses méditations, le lendemain, à trois heures.

Marguerite battait des mains, avec transport, comme une enfant. Quelle joie ! Elle allait avoir, enfin, une robe que personne n'avait encore risquée. Mais, tout à coup son front se rembrunit sous l'empire d'une préoccupation :

— Trois heures ! mais c'est l'heure que j'ai promise à mami !

De son côté, Hubert trouvait, dans son plateau, un grand carton le convoquant à un gymkhana magnifique, qui devait avoir lieu le lendemain sur poneys au Polo du Bois de Boulogne. Épreuves de vitesse et d'habileté. Nœud de cravate, défait et refait ; pêche à cueillir des dents dans un baquet rempli d'eau ; quatrains à improviser au petit trot sur un sujet donné, en faisant le tour de la piste. Ah ! comme

on allait s'amuser. Et précisément, le poney Tricotin était très en forme. Cela tombait à pic.

Mais une réflexion lui vint :

— Sacrebleu ! Et mon rendez-vous avec Mag !

Et alors, pendant toute la journée, il y eut deux tempêtes sous deux crânes. Comme a dit un jour, le maréchal Canrobert au procès Bazaine : « Le difficile n'est pas toujours de faire son devoir, mais de le connaître ». Il est évident que l'heure passée dans le petit rez-de-chaussée eût été délirante – comme toujours – et qu'on eût chanté, à pleine voix, le cantique à Eros, avec de beaux et répétés voyages à travers les paradis artificiels ; mais si Poncet allait se fâcher ! Il est très susceptible, Poncet. Et s'il ne livrait plus le fruit de ses méditations nocturnes sur le crevé ou la manche pagode ? Chose plus grave ! S'il ne livrait pas la robe linon en temps et si l'on ne pouvait pas l'avoir pour la saison de Deauville ? Voilà qui ne serait pas drôle ! Et tout cela, pour quelques moments de délectation charnelle qui pouvait aisément se retrouver un autre jour... Pourtant, mami était bien gentil, et l'on serait désolé de lui faire de la peine, au pauvre gosse. Entre le rendez-vous pris par l'amoureux et celui pris par le couturier, à qui fallait-

il donner la préférence? Cruelle énigme, aurait dit Paul Bourget.

Pendant ce temps, Serionne se trouvait dans l'impossibilité de comprendre un traître mot à l'intéressante conférence que faisait au quartier le général Moreau-Chandoneur, sur la fortification passagère. Il se disait : Mag est charmante, sans doute, sa bouche a des saveurs de fraise des bois, et son corps satiné a le poli de l'ivoire à la fois chair et marbre. Mais un élégant gymkhana sur Tricotin, les ovations au vainqueur; qui sait, peut-être le prix des Dames, un bronze magnifique représentant la curée chaude par Frémiet. Et si Mag allait se fâcher de cette priorité donnée au sport sur l'amour? Ah! que faire? bonnes déesses, que faire?

Et, sur son socle, l'Amour d'Antonio Canova attendait perplexe et vaguement inquiet.

À sept heures, en revenant du Bois, madame de Brimeux prenait son plus beau papier vert Nil et écrivait :

« Mami chéri,

» Impossible demain à trois heures. Ne m'en veux pas. Il me tombe une tante de province que je dois piloter. Elle est doublement respectable, car elle

est vieille et à héritage. À toi bientôt, mami. Reçois mes lèvres en infinies tendresses.

» MAG. »

En sortant de la conférence, Hubert monta à la bibliothèque et sur le papier régimentaire, il écrivit :

25e chasseurs.

« Ma belle Mag,

» Impossible demain à trois heures. L'intendant vient nous passer une revue d'effectif et, tu sais, dans l'armée, que l'effectif a une importance considérable. Plains-moi un peu, et pense à ton pauvre mami, une fois de plus victime de la grandeur et des servitudes militaires, comme au temps d'Alfred de Vigny.

» HUBERT. »

Ainsi la coquetterie et le sport l'emportaient. Dans la grande salle du Musée du Louvre, en la nuit tombante, l'Amour, au milieu des ombres grandissantes, se mit à pleurer. Pauvre Amour ! Et le triste temps que le temps d'aujourd'hui !

L'ANGLAISE



JE VENAIS D'ARRIVER à Aix-les-Bains et, après avoir rangé avec amour, dans ma chambre d'hôtel, mes complets clairs, mes smokings à revers moirés et mes panamas déformés par quelques coups de poing fantaisistes, j'avais été pris par le désir de revoir la Dent-du-Chat, Haute-Combe et ce merveilleux lac du Bourget, chanté par Lamartine :

Un soir, t'en souviens-tu ? nous voguions en silence
On n'entendait au loin, sous la voûte des cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Les flots harmonieux.

Je hélai un de ces phaétons attelés de deux chevaux de Tarbes, qui stationnent devant le Casino, et prenant les guides en main, j'enfilai, au trot, la route du Grand-Port, dans un brouhaha de grelots et de claquements de fouet. Car c'était une véritable procession qui se dirigeait ainsi vers le lac bleu ; ça me rappelait les Acacias en juin, à six heures, mêmes belles petites, mêmes gigolos, mêmes rastaquouères... et même poussière. J'échangeai des

coups de chapeau avec les amis et les amies des files montantes et descendantes, et il n'y avait rien de changé. Mais alors qu'étais-je venu faire à Aix-les-Bains, si c'était pour continuer la même existence et retrouver les mêmes visages ? Pourtant, le hasard amena mes roues contre celles d'un duc qui était conduit avec crânerie par une blonde aux yeux bleus, habillée avec une rare élégance. La jupe en linon bis était couverte de grandes incrustations de venise, sorte d'enlacements de huit, dont le mouvement se continuait sur les volants, le tout posé sur un transparent de taffetas blanc. Le corsage consistait en une chemisette avec haut poignet et encolure de venise. Mais, ce qui attira surtout mon attention, au risque d'accrocher cent fois, ce fut la grande capeline faite de plusieurs épaisseurs de volants de linon blanc, s'effeuillant dans un mouvement retombant à la Gainsborough, tandis que, sur le chapeau, et l'enlevant, une longue plume couteau piquait en avant avec crânerie, comme dans certains tableaux de l'époque Louis XIV. C'était très nouveau et d'un chic très personnel.

Tandis que je détaillais, en connaisseur, la dame leva sur moi de grands yeux bleus de chatte, très lumineux, très clairs, et, constatant mon admiration

que je traduisais par une mimique expressive signifiant : « Mazette ! Peste ! Bigre de bigre ! » ou tout ce que vous voudrez, elle daigna sourire. Très joli, le sourire, une sorte de rictus un peu faunesque, genre Mégard, et montrant les dents. Je me sentis tout à fait pris et, comme nous approchions du port, je dis :

— Voudriez-vous, madame, être assez aimable pour vous arrêter avec moi à l'hôtel Beau-Rivage ? On pourrait déguster là quelque boisson glacée et apéritive ?

La blonde me regarda d'un œil impassible et rond, tandis que le cocher, goguenard, assis derrière la capote sur un siège élevé, me répondait :

— Vous fatiguez pas. La dame ne comprend pas un mot. Elle ne parle qu'anglais.

Anglais ! Mais je parle anglais, moi. J'ai eu la chance d'avoir été élevé par une vieille gouvernante, miss Barbauld, qui m'a inculqué tout jeune les principes de la langue d'outre-Manche. Je causerais avec M. Chamberlain lui-même ; à plus forte raison avec une jolie femme. Et, toujours roue à roue, je lançai :

— *Will you drink with me an ice-cream-soda, in the garden ?* (Voulez-vous boire avec moi un soda glacé à la crème, dans le jardin ?)

La belle blonde jeta sur moi un regard étonné et ravi, et me répondit simplement :

— *Yes!*

Mais il y avait de tout dans ce *yes*. Ce n'était pas un oui banal, c'était un acquiescement joyeux, où il y avait comme une infinie gratitude, peu en rapport avec l'offre, en somme assez banale par elle-même. Pourquoi cette « petite honnêteté » causait-elle cette allégresse ?

Arrivée sur le quai, près de la jetée minuscule où est amarré le vapeur qui fait le tour du lac, elle arrêta son duc sur un geste du cocher et lui passa les guides. Quant à moi, je sautai de mon phaéton pour tendre la main à mon inconnue, dont la première phrase, encore pleine d'un certain doute anxieux, fut :

— *You speak english?*

Je me hâtai de la rassurer en lui répondant que j'avais sucé l'anglais avec le lait : alors, ce fut une vraie joie d'enfant. Elle battait des mains, en disant : « Vous parlez anglais ! Quelle chance ! Enfin, je vais donc pouvoir causer avec quelqu'un ! »

Alors, tout en s'asseyant à une petite table et en dégustant son *ice-cream-soda*, elle me conta qu'arrivée à Aix-les-Bains, depuis trois jours, elle

n'avait pas pu dire un mot, sauf quelques ordres au maître d'hôtel pour ses repas. Ça ne m'étonna pas, car je sais que les Anglais n'arrivent à Aix qu'en septembre. En vain, à la villa, des messieurs très polis avaient voulu lier connaissance autour des tables de bac ; mais elle n'avait pas compris un mot à ce qu'ils lui disaient avec force sourires, et, après quelques minutes d'efforts infructueux et vaguement ridicules, il avait fallu en rester là, et se séparer à l'amiable. Et c'était atroce ce mutisme forcé, au milieu de gens qui bavardaient, riaient entre eux, s'amusait ; une espèce d'excommunication morale, de quarantaine imméritée... Il lui semblait que sa langue allait se paralyser, sa bouche se contracter, rigide, par suite du manque d'exercice. Ah ! elle comprenait les condamnés qui devenaient fous après quelques mois de cellule, et le sage législateur n'avait pas été trop indulgent, en comptant double ce temps ainsi passé solitairement en prison.

Et elle parlait, elle parlait, tout en buvant à petits coups son breuvage rosé ; on eût dit que c'était l'arriéré des trois jours qui sortait en propos tumultueux et véhéments, propos qu'elle coupait de temps en temps pour une réflexion qui revenait comme un *Leitmotiv* :

— Ah! comme je suis heureuse de vous avoir rencontré, et comme je suis contente que vous parliez anglais!

Jamais je n'avais autant béni le souvenir de ma vieille miss Barbauld. Ah! la brave femme! Je renvoyai le duc, et ramenai ma conquête sur mon phaéton, tandis qu'elle parlait toujours. J'appris ainsi qu'elle était la fille d'un colonel de hussards, en ce moment au Cap, qu'elle était mariée, séparée et mère d'un « delicious baby » qui s'appelait Margaret, et qu'on appelait « Mouse », parce qu'elle avait l'air d'une petite souris. Quant à elle, son petit nom était Arabella, mais on disait simplement Bella; c'était plus gentil et plus câlin.

Notez que j'aurais très bien pu ne pas savoir l'anglais, car je n'avais pu parvenir à placer un traître mot, mais ce que Bella racontait ne m'ennuyait pas, et parfois elle disait, en riant :

— Vous devez me trouver bavarde. Mais j'ai tant besoin de parler, tant besoin!...

Entre deux flux de paroles, je trouvai un joint pour l'inviter à dîner au Grand-Cercle, et, à table, entre la timbale Doria et le soufflé Mercédès, les confidences continuèrent. C'était le journal de toute sa vie, depuis sa plus, tendre enfance, avec « dear fa-

ther » et « dear mother », et le roman cahoté de son mariage avec John Halifax, un lieutenant des « South Rifles », un gaillard superbe, mais qui buvait trop de whisky. J'écoutai avec attention, mais cette tension d'esprit me fatiguait un peu, car il me fallait très bien écouter pour comprendre. La promenade dans le parc et même un très beau feu d'artifice figurant la fortune versant une pluie d'or sur les joueurs – ô symbolisme ! – n'interrompit pas la prolixité de ma compagne. Au moins, me disais-je, une fois couchée, elle se taira... elle pensera peut-être à autre chose. Et toute ma diplomatie se borna à trouver, pendant qu'elle reprenait haleine, une minute pour lui dire qu'il était l'heure de regagner ses pénates. Bella avait une chambre très commode, avec entrée discrète, sur le jardin, comme une boutique, sans passer par l'hôtel.

M'avait-elle entendue ? Je ne sais trop. Enfin, machinalement, pérorant toujours, elle arriva ainsi dans sa chambre et se déshabilla, en me parlant d'Halifax et du baby... Eh bien ! même la tête sur l'oreiller, elle continua ses histoires anglaises, et ni mes caresses ni mes baisers n'arrivèrent à suspendre son bavardage. Que voulez-vous ! Il y avait trois jours qu'elle n'avait pas parlé. Ce n'était pas une

femme que j'avais dans mes bras, mais un orateur. La séance continuait... Je me suis enfui.

LA CRAVATE



IL Y AVAIT, ce soir-là, chambrée des plus brillantes dans les salons de jeu, au casino de X... Les dégrafées les plus en vue luttaien-
t de broderies, de guipures, de diamants et de perles sur les épaules nues, tandis que les chapeaux immenses balançaien-
t des plumes et des aigrettes triomphales sous la radiation des lampes électriques. « Ralliez-
vous à mon panache blanc ! » C'est à peine si l'on pouvait circuler autour des tables où taillaient, ci-
gare au bec, des banquiers élégants, en smoking au revers fleuri, dans une atmosphère où les senteurs
du tabac se mêlaient aux âcres parfums du Chypre et du ghiki. Le roi, le roi lui-même, flanqué de son aide
de camp et intendant de sa liste civile, le colonel Polenta, avait daigné faire une apparition, et son arri-
vée inattendue avait révolutionné non seulement les belles madames, mais les croupiers et l'aimable sur-
veillant des jeux, Ricotto, celui qu'on appelle « Napoléon », à cause de sa haute mine, de sa face glabre et
de son menton césarien.

Planté au milieu de la salle, impeccable et cravaté de blanc, le souverain, très simple, causait familièrement avec quelques gros bonnets de l'endroit, sénateur du département et général commandant la subdivision, portant l'un et l'autre à la boutonnière, par troc courtois, à la place de la Légion d'honneur, la rosette de l'Éléphant gris-perle. Mais, si intéressante que fût la conversation politico-diplomatique de ces hauts personnages, le roi ne laissait pas moins errer ses yeux, un peu clignotants malgré le monocle, sur les beautés de l'endroit qui évoluaient autour de lui, aguichantes et frôleuses. Deux péripatétitiennes, surtout, obtinrent, ses regards ; l'une, Aymienne Ribouys, un vrai Rubens, étalait un corsage adipeux, à rondeurs phénoménales dans un décolleté de chantilly qui faisait comme un encadrement noir à la blancheur des chairs marmoréennes. C'était certainement le doux oreiller où un monarque, même constitutionnel, aurait aimé à reposer sa tête fatiguée par les soucis du pouvoir. On affirmait qu'elle avait déjà été mandée dans la villa royale du boulevard de la Côte, par le colonel Polenta, et, quand on objectait que la courtisane était tout de même une personne un peu plantureuse, les malins vous répondaient en citant les noms des belles favorites

qui, les années précédentes, avaient été distinguées par le souverain. Toutes d'imposantes et robustes gaillardes, à hanches charnues, à assises solides, qui auraient pu facilement figurer, sur la place de la Concorde, la statue de quelque ville assise sur un canon, ou même la République « aux puissantes mamelles » célébrée dans les iambes immortels de Barbier. L'autre, Laure Trégard, était une spirituelle artiste du Vaudeville, dotée de par la nature d'appas moins écrasants que ceux de sa rivale, mais fine, primesautière, avec l'œil brillant et le nez drôle, le tout agrémenté d'une langue que la belle n'avait pas dans sa poche, qualité fort appréciable en voyage, surtout lorsqu'on est exposée à rencontrer des membres un peu fatigués de maisons régnautes. Sans doute, elle avait l'habitude, non seulement du côté jardin, mais aussi du côté cour, car, moins timide que ses compagnes, elle alla se camper carrément devant le roi, tandis que le colonel Polenta, dressé à la discrétion du bon courtisan, s'éloignait de quelques pas.

— Bonsoir, sire, dit-elle de sa voix harmonieuse, et... ça va bien ?

— Madame, cela va très bien... tout à fait bien... surtout quand je vous admire, dit le roi en s'inclinant

avec cette bonne grâce qui, depuis Othon le Terrible, est un des apanages de sa race.

Cependant, Ricotto-Napoléon, sachant les égards qu'on se doit entre souverains, après avoir contemplé le groupe d'un œil attendri, manœuvrait de manière que la conversation ne fût pas dérangée, et, avec l'aide de quelques laquais en culotte courte, il faisait exécuter un mouvement tournant qui débarrassait le terrain, conversion habile, réussie avec un tact et un moelleux parfaits. Pourtant, le général commandant la subdivision, qui avait l'oreille très fine, bien qu'elle dût prochainement être fendue, entendit encore, en se retirant, Laure qui murmurait :

— Alors, je vous plais ? Bien vrai ?

— Plus que je ne saurais le dire !

— Ah ! Othon, vous me comblez de joie et de confusion...

Le duo continua ainsi pendant quelques minutes, entremêlé de cambrures provocantes, de sourires ensorceleurs et de regards clignotants ; puis, le roi, s'inclinant, disparut escorté du colonel Polenta, et, quelques instants après, Laure Trégard, après avoir jeté un coup d'œil distrait à la table où le Russe taillait à banque ouverte, se dirigea, à son tour, vers la sortie, le plus naturellement du monde. On re-

marqua seulement, à ce moment, que la grosse Aymienne Ribouys brisait de désespoir son éventail, à la grande joie de la galerie toujours friande de ces petits drames intimes. Puis la partie continua, au milieu de l'antienne chantée par les croupiers mettant les banques aux enchères, signalant les bancos, et annonçant « la suite », dans un grondement musical qui aurait pu avoir, comme paroles, le quatrain de la *Vie Parisienne* :

C'est ici l'endroit redouté des mères.
L'endroit dangereux où les fils mineurs
Font danser l'argent gagné par leurs pères
Et rognent la dot promise à leurs sœurs.

Mais un mouvement soudain se fit dans la salle : le roi revenait. Le roi, deux fois au Casino dans la même soirée, c'était un événement ; mais, sans doute, avait-il voulu par sa présence faire taire les amateurs de potins, et qui sait, peut-être rassurer Aymienne, en établissant une sorte d'alibi. Les grands de la terre ont parfois de ces délicatesses qui tirent les larmes. Donc, le roi revenait, toujours cliquotant, toujours correct dans le smoking impeccable, la tête maintenue haute par le col droit, mais... le roi n'avait pas de cravate !

Il y eut un moment de stupeur, puis quelques rires antiprotocolaires coururent dans la salle ; mais Ricotto-Napoléon avait du premier regard compris l'étendue du scandale. Il se précipita vers le colonel Polenta et il lui glissa à voix basse :

— Sa Majesté n'a pas de cravate !

Puis, avec ce dévouement qu'on ne trouve que dans les cœurs encore imprégnés du respect monarchique, il dégrafa son nœud tout fait et le donna clandestinement à l'aide de camp en lui disant :

— Vite ! donnez ceci à Sa Majesté et entraînez-la dans le cabinet de toilette avant qu'on se soit aperçu... de rien.

— Merci, répondit le colonel attendri, j'aurais voulu, comme intendant de la liste civile, mieux reconnaître votre dévouement, mais nous ne sommes pas riches et les actes comme les vôtres ne se récompensent pas avec de l'argent, nous changerons la cravate que vous avez sacrifiée contre celle de commandeur de l'Éléphant gris-perle.

Le roi s'éclipsa, tenant soigneusement dissimulée dans la paume de sa main la cravate blanche de Ricotto ; puis, sans doute, pour corser l'alibi, on vit reparaître, à son tour, Laure Tréguard, un peu décoif-

fée, mais très à son aise. Elle se dirigea rapidement vers Polenta, et, l'emmenant dans un coin :

— Colonel, le fait est grave ! Sa Majesté a oublié sa cravate sur ma toilette duchesse ; je viens de m'en apercevoir. Voulez-vous lui dire que je compte bien qu'il viendra la rechercher demain.

— Oh ! dit Polenta, cela nous coûterait beaucoup plus cher que de racheter un autre nœud dans la Grand'Rue – il y en a de très bien à deux soixante-quinze... D'ailleurs, nous n'avons plus le sou et le roi part demain soir, par le rapide de neuf heures dix.

— Ah !... Alors, c'est bien, fit Laure en se mordant les lèvres. J'avais pourtant bien compté sur cette seconde visite pour faire une moyenne, car franchement...

Le reste de la conversation se perdit dans le bruit et les croupiers reprirent le chœur antique.

Le lendemain soir, à la gare décorée de drapeaux et d'écussons à couronne fermée, le préfet, flanqué du maire et du conseil municipal tout entier, faisait, entre deux haies de pompiers, ses adieux solennels à l'auguste souverain « qui avait bien voulu » une fois de plus, honorer de sa présence la ville de X... ». Une fillette avait apporté un bouquet, et dans la foule enthousiaste on apercevait le tenancier du Casino

et aussi Ricotto, très fier de sa cravate de commandeur que portait également le général commandant la subdivision.

Tout à coup, au milieu des discours et des adieux officiels, on vit apparaître une petite bonniche effrontée, très jolie avec ses cheveux noirs sous le bonnet breton. Elle fendit la foule et marcha droit vers le monarque.

— C'est vous qu'êtes le roi ?

— Oui, mon enfant ! que désirez-vous ? répondit Othon avec sa bonté coutumière.

— Eh bien ! c'est ma maîtresse, madame Laure Trégard, qui, vous sachant pas bien riche, vous renvoie honnêtement un petit objet de toilette que vous aviez oublié chez elle, hier soir.

Et, devant l'assemblée stupéfaite, elle remit à Othon son nœud de cravate, avec une belle révérence.

SPIRITISME



LE MÉNAGE SIGOURNAIS avait été de tout temps, un ménage « très parisien », c'est-à-dire qu'Eugène Sigournais trompait énormément madame Sigournais, et que celle-ci, en sa prime jeunesse, avait bien eu, aussi, quelques amants sur la conscience, ou, si vous le préférez, sur la poitrine. Néanmoins, on les voyait ensemble aux mardis de la Comédie-Française, aux lundis de l'Opéra; ils se montraient au Bois, couchés côte à côte sur les coussins de la même voiture, et, en général, ils dînaient de compagnie dans les mêmes maisons. Il n'en faut pas plus pour se donner, à Paris, un renom d'excellent ménage; le monde, bon prince, n'en demande pas plus et ne cherche pas à pénétrer les mystères de l'alcôve.

Pourtant, quand sonna pour elle le glas de la quarantaine – Musset a dit « trentaine », mais c'est vraiment sonner le glas un peu tôt – madame Sigournais, dont le système adipeux s'était déplorablement développé, trouva sans doute que la pratique

de l'amour devenait une chose compliquée et difficile, et, du coup, elle versa dans une austère dévotion. Quant à Eugène, se croyant toujours jeune, farceur et jovial, il continua sa vie de « patachon » en fanfaron de vices, sans se ménager, et un beau jour, il rendit à Dieu sa belle âme dans un corps éreinté. Il mourut, comme il l'avait toujours rêvé, dans les bras d'une belle petite, qui s'empressa de lui faire réintégrer son domicile conjugal pendant que son corps était encore chaud ; il n'y eut aucun scandale, et tout se passa le plus convenablement du monde.

— Monsieur est rentré, dit simplement la femme de chambre.

— Monsieur est rentré ! répliqua très surprise, madame Sigournais (monsieur ne rentrait jamais) ; alors, il doit être bien malade !

— Oh ! oui, madame, bien malade... Il est mort.

Chose curieuse ! Du jour où Eugène eut quitté ce bas monde, madame Sigournais le regretta très sincèrement. En somme, à part les coups de canif donnés dans le contrat, coups de canif d'ailleurs mutuels.

Je te rendais la pareille
Tu n'en as jamais rien su...

comme on chante dans une vieille chanson de France, Eugène était un aimable homme, très soigné, brillant causeur, généreux, bref, un assez bon diable, en dépit de son scepticisme et de son irréligion qui navraient sa femme. Et puis il y avait tout un passé de vieille camaraderie conjugale, d'intérêts communs, de souvenirs de jeunesse, même de scènes de jalousie qui avaient leur charme. Le jour de l'enterrement, madame Sigournais versa d'abondantes larmes qui surprirent bien un peu ceux qui connaissaient, comme moi, le dessous des cartes ; mais je pensai que c'était la pompe de la cérémonie et les airs lamentables des orgues qui agissaient sur les nerfs de la bonne grosse dame, et que ce chagrin, un peu factice, se dissiperait assez vite. Je me trompais. Madame Sigournais porta le deuil le plus rigoureux, avec long voile de crêpe et bijoux de jais ; et, pendant longtemps, lorsque je la croisai dans les rues, je remarquai sa mine sombre et ses traits contristés, avec un pli douloureux dans la bouche, ce pli qu'on a quand plus ne vous est rien et rien ne vous est plus. Cependant, un beau jour, je la rencontrai très ragaille, et le visage rasséréné, dans une coquette toilette demi-deuil à rubans mauves.

— Eh bien ! lui dis-je, je vois, avec plaisir, que ça va mieux. Le temps, ce grand guérisseur, à fait son œuvre cicatrisante.

— Oh ! ce n'est pas cela, me dit-elle, mais maintenant je ne suis plus seule.

— Vous avez remplacé Eugène. À la bonne heure ! Tous mes compliments.

— Pas du tout ! Quelle horreur ! Non, seulement je cause avec mon mari tous les jours.

Je la regardai avec surprise.

— Parfaitement, me dit-elle ; sur les conseils d'une vieille amie à moi, madame d'Harbonnières, je me suis mise à faire du spiritisme, et maintenant je suis en communication quotidienne avec l'âme d'Eugène ; vous ne sauriez vous douter des consolations que je trouve dans cet état psychique.

Alors, comment cela se passe-t-il ? Comment évoquez-vous Sigournais ?

— Oh ! de la manière la plus simple du monde. Le matin, après m'être coiffée et après avoir terminé ma toilette – c'est plus convenable – je m'assois devant un petit guéridon que m'a cédé madame d'Harbonnières ; je pose les mains dessus et je dis :

— Cher esprit, je t'attends.

En même temps, dans mon idée, j'évoque le souvenir de mon défunt Eugène, avec sa moustache grisonnante, ses favoris mousseux et son petit ventre en pointe. Cela dure parfois assez longtemps. Il y a des séances où Eugène n'est sans doute pas disposé à causer avec moi. Les esprits ont leur caprice comme les humains. Enfin, au bout d'une imposition de mains assez longue sur la tablette du guéridon, j'entends un petit coup sec dans la table : Pan ! Quelque chose dans le genre d'un sommier détraqué qui grincerait.

— Mais qui vous prouve que l'est Eugène qui frappe... ou qui grince ?

— Attendez, je demande : « Cher époux, est-ce toi ? Deux coups pour oui, un pour non. En général, il me répond deux coups. Mais parfois, ce n'est pas lui. Tout arrive. Un jour, j'ai eu ainsi la visite de José Dupuis, des Variétés. Qu'est-ce que vous vouliez que j'en fasse ? Je ne pouvais pas lui demander de me chanter :

J'entends un bruit de bottes, de bottes, de bottes.

Alors, je l'ai laissé repartir, et il a paru vexé.

Mais, en général, c'est Eugène qui répond à mon appel. Dans ce cas, pour plus de sûreté, je lui dis :

« Cher esprit, veux-tu me dire ton nom ? » Deux coups : « Oui, » Alors, avec un petit alphabet spécial, étendu sur le guéridon, je passe une régie sur les lettres, jusqu'à ce que le guéridon résonne, et j'écris à mesure les lettres ainsi désignées. Il est bien rare que le nom ainsi tracé ne soit pas : Eugène. Quelquefois, c'est Gégène, parce que nous nous appelions ainsi dans les premiers temps de notre lune de miel. Mais Eugène ou Gégène, c'est toujours M. Sigournais, c'est toujours mon mari.

— Alors ?...

— Alors, nous causons avant déjeuner. Il me demande affectueusement des nouvelles de ma santé, ce qu'il ne faisait jamais de son vivant. Il me donne des conseils sur mes placements à la Bourse. Il est très fort sur les mines d'or et les fonds industriels. Dernièrement, il m'a ordonné de sortir de la Compagnie Richer, à cause du « tout à l'égout ». Vous comprenez. J'en suis sortie.

— C'est parfait. C'est le meilleur des agents de change.

— Maintenant, évidemment, la conversation est difficile. C'est un peu long, à cause de l'alphabet, et des mots qu'il faut écrire lettre par lettre ; mais on y arrive. Et puis, cette phrase qui, peu à peu, se dé-

veloppe sur le papier, formant un sens précis, cela à tout l'attrait d'une incantation.

— Et il est heureux, Eugène ?

— Pas complètement. Ah ! si je pouvais le ramener à la religion. Il serait sauvé. Mais il blague toujours, comme autrefois. Il n'a pas encore la paix de l'âme, et ça me navre, mais j'espère que cela viendra.

Là-dessus, je saluai madame Sigournais, trouvant tout à fait inutile de lui inspirer des doutes sur un état de choses surnaturel, qui, en somme, lui fournissait des consolations, et ne faisait de tort à personne. J'écoutai donc gravement et sans broncher, tout ce qu'elle me racontait et je la quittai, me disant : « Après tout, qui sait ?... »

Or, hier, je la rencontrais à nouveau, mais, cette fois, elle avait repris le grand deuil et le crêpe. Cependant, elle paraissait rayonnante.

— Pourquoi ce retour au noir, demandai-je ?

— Oh ! ce n'est que pour aujourd'hui. Eugène a voulu avoir une messe à Saint-Pierre-du-Gros-Caillou. Alors, j'ai fait dire cette messe, et j'en reviens.

— Mais pourquoi Saint-Pierre-du-Gros-Caillou ?

— Je ne sais pas, c'était son idée. J'ai obéi, mais j'ai eu bien chaud. Enfin, je ne regrette rien.

— Mais... je le croyais très peu religieux ?

— Ça lui est venu, avec bien d'autres qualités de tact, de raison, d'esprit, de cœur.

Puis, très sérieusement, elle ajouta cette phrase monumentale :

— Ah ! il a beaucoup changé. Vous ne pouvez pas vous imaginer, monsieur, comme Eugène a gagné depuis qu'il est mort.

LES DEUX LITS



A LA SUITE de celle qu'on appelle dans le pays « la bonne vicomtesse », je visitais l'hôpital qu'elle a fondé en pleine forêt de Bussy, m'émerveillant sur le confort, la propreté méticuleuse et surtout l'aspect riant conservé par l'asile, au milieu des fleurs et des grands arbres, lorsque j'arrivai devant un lit portant une suscription :

Lit rédempteur.

Je m'arrêtai, étonné. Pourquoi lit rédempteur, et en quoi ce lit était-il plus rédempteur que les autres ? La vicomtesse m'observait de côté, en souriant :

— Cela vous intrigue ?

— Dame ! je l'avoue, lit rédempteur ?

— Eh bien ! il y a là-dessous une petite histoire très drôle ; je veux bien vous la raconter, mais je tairai les noms, car je me défie de votre discrétion.

— Oh ! madame, si l'on peut dire !...

— Enfin, voici : vous comprenez que je n'ai pas pu créer cet hôpital à moi toute seule. J'ai sollicité des concours, des souscriptions, organisé des fêtes,

des loteries, des bals, bref, je me suis beaucoup remuée, et je ne le regrette pas, puisque, dès maintenant, je puis soigner et bien soigner, soixante malades dénués de ressources. C'est un joli résultat. Eh bien, un des bals qui me rapporta le plus d'argent fut précisément celui que je donnai au château des Es-sards. On savait le manoir rempli de souvenirs historiques, d'œuvres d'art, de vieux tableaux de maîtres ; nous avons conservé intacte la chambre à coucher François I^{er} ; bref, les gens du pays étaient très désireux d'admirer toutes ces merveilles qu'ils ne connaissaient pas, car jusque-là je n'avais conservé que des relations très restreintes et prises dans un petit cercle d'intimes. On se jeta donc littéralement sur mes billets à vingt francs qui donnaient droit à un cotillon, à un souper assis et surtout à une visite du château, le bal devant avoir lieu dans la galerie des armures. De plus, je comptais bien placer, pendant la fête, un certain nombre d'autres billets présentés par les plus jolies filles des châteaux environnants. J'ouvris tout grands les salons de réception, la salle à manger, la salle des gardes, et même je laissai au premier, en dehors de la chambre de François I^{er} qu'on pouvait visiter, trois chambres pour permettre aux femmes de se reposer, de se recoiffer, ou de se

mettre un brin de poudre de riz. Une bonne maîtresse de maison doit tout prévoir.

Cela marcha très bien. Comme je l'avais prévu, tous les gros bonnets de la ville, tous les hobereaux du voisinage s'empressèrent d'accourir, pas fâchés de pouvoir annoncer négligemment dans la conversation : « Cette semaine, je vais au bal des Essards ». Sans compter que, plus tard, ce serait avantageux de dire : « Le château des Essards ! oh ! je le connais très bien. J'y ai été au bal, autrefois. » C'est par ces petits côtés de vanité, mon cher monsieur, qu'on fait marcher les gens et qu'on arrive à faire de grandes choses. Et il fallait voir la mine ravie de tous mes *invités*, se promenant bras dessus bras dessous, regardant les tableaux d'ancêtres, les statues, les bronzes, les vitrines ornées d'éventails anciens, de miniatures, de tabatières, présents de souverains. La salle à manger aussi avait beaucoup de succès, moins peut-être à cause des surtouts chargés de vaisselle plate, d'aiguillères, de vidrecomes, qu'en raison du buffet plantureusement garni. On paraissait trouver mes sandwiches très réussis et mon Champagne excellent, car l'on mangeait et l'on buvait beaucoup, à ma grande joie, les pauvres devant, en somme, bénéficiant de toute cette gourmandise.

Mais le cotillon, conduit par le capitaine Champerel, du 19^e hussards, avait un succès étourdissant. On s'arrachait littéralement les petites bêtises que j'avais rapportées de la ville, nœuds de rubans, aigrettes givrées d'argent, nécessaires à ouvrage, porte-cartes, un tas de bibelots achetés en bloc à des prix dérisoires. Dans cette fête de charité, le diable aussi trouvait son compte, et je voyais dans un coin, au second rang, un de mes voisins de campagne parlant de très près à une de mes meilleures amies, et lui faisant une cour assidue, tandis que le mari Adalbert cartonait paisiblement dans le petit boudoir de la tourelle. Nos amoureux étaient même bien amusants à observer, dans un isolement et un égoïsme à deux si complet qu'ils paraissaient tomber des nues lorsque leur tour arrivait de conduire « la figure », et demandaient ingénument à Champerel ce qu'il y avait à faire, n'ayant absolument rien vu de ce qui se passait. Mais, sans doute, cette obligation de danser de temps en temps était-elle encore au-dessus de leurs forces, « au-dessus des forces humaines », car je vis disparaître le couple bras dessus bras dessous et tendrement enlacé, dans la direction du buffet.

Cependant, le cotillon tirait à sa fin, et les laquais avaient déjà apporté le grand arbre doré char-

gé de petits bouquets qui devait servir d'apothéose ; je jugeai qu'il fallait monter au premier étage, alors absolument désert, pour voir si les tables du souper étaient prêtes. En passant devant une des chambres que j'avais laissées pour les dames désireuses de se « rebichonner » un peu, j'eus l'idée, moi aussi, de profiter de ce que tout le monde était en bas pour me passer un peu de poudre de ris : ah dame ! on a beau avoir des cheveux blancs, on n'a pas encore abdiqué toute coquetterie.

Je pousse là porte... et je recule médusée à la vue de ce que j'aperçois : mon voisin et mon amie étendus sur le lit et dans les bras l'un de l'autre. Imaginez, monsieur, le moment le plus criminel de la plus criminelle des conversations. Ah ! il n'y avait pas d'erreur possible.

Mon amie, pourpre de honte, s'était jetée à terre, et debout réparait tant bien que mal le désordre de sa toilette, tandis que son complice, très bête – dans ces cas-là, l'homme est toujours beaucoup plus bête que la femme – restait penaud, assis sur son séant, en passant sa main dans ses cheveux pour ramener des mèches éparses. Pendant ce temps, la mari continuait sa partie d'écarté dans la tourelle... et marquait le roi et la vole.

— Croyez bien, madame, que je suis désolé... désolé de ce qui arrive, balbutiait l'amoureux... je croyais avoir fermé la porte... mais sans doute le verrou était-il insuffisamment poussé...

— Pardon ! pardon ! s'écriait mon amie en se jetant à mes pieds. Ah ! ne me trahissez pas... Adalbert me tuerait !

Elle pleurait de vraies larmes ; son sein se soulevait précipitamment dans le décolleté du corsage, et la douleur la rendait encore plus jolie. D'ailleurs, elle n'exagérait pas. Je connaissais le mari Adalbert. Un féodal et une brute qui eût rempli son rôle de justicier sans l'ombre d'un remords. Malgré mon indignation bien naturelle – car enfin le château des Essards n'était pas précisément une maison meublée pour rendez-vous – je me sentis attendrie par la sincérité du repentir, et je dis :

— Écoutez, mes petits amis, je ne vais pas monter sur mes grands chevaux ni m'attarder à vous faire de la morale, ce qui serait d'une haute inutilité ; mais, cependant, il me faut une réparation, et j'exige, en échange de mon silence, que vous fassiez profiter mes pauvres de votre inconduite. Vous allez donc me prendre chacun vingt billets à vingt francs, soit huit cents francs à vous deux, et tous les ans à pareille

époque, vous me verserez la même somme, ce qui me permettra de fonder un lit de plus à l'hôpital de Bus-sy. Est-ce convenu ?

— Ah ! comme vous êtes bonne ! me dit mon amie, en me couvrant les mains de baisers. C'est convenu et de grand cœur !

— Oh ! oui, de grand cœur ! confirma le com-
plice, heureux de s'en tirer à si bon compte.

Je lui glissai gentiment mes quarante billets — J'en ai toujours sur moi — et je redescendis avec les coupables le plus naturellement du monde, chape-ronnant de ma présence leur tête-à-tête. En bas, nous rencontrâmes, tous les trois, Adalbert qui sortait de la tourelle.

— Eh bien ! j'ai gagné, nous annonça-t-il triom-
phant ; j'ai eu une veine insolente !

— Ça ne m'étonne pas, dis-je en riant, pendant que mon amie se mordait les lèvres. Eh bien ! donnez votre gain à votre femme qui vient de me prendre vingt billets pour mon hôpital.

Et voilà, mon cher monsieur, pourquoi vous lisez dans ce cadre :

Lit rédempteur.

— Voyez-vous, on peut se sauver de tout, même de l'adultère, par la charité. Mon lit un peu foulé de là-bas est racheté par le bon lit d'hôpital d'ici, et le plaisir une fois de plus aura combattu la souffrance.

FLAGRANT DÉLIT



ALORS, MADAME, VOUS VOILÀ MAINTENANT DIVORCÉE ?

— Oui, je suis en règle, tout à fait en règle avec la société. J'ai même reçu un sacrement supplémentaire. Ah ! que nous voilà loin des drames, des sanglots, des poignards, et des – Tue-le ! – *Tu-la – Tu l'es !* de l'école de jadis. Grâce à M. Naquet, et aussi grâce aux commissaires de police fin-de-siècle que nous possédons enfin, tout se passe le plus gentiment, je dirais même le plus doucement du monde.

— Y aurait-il indiscretion à... vous demander quelques détails ?

— Oh ! pas du tout, mon récit pourra même être d'une certaine utilité publique en indiquant à mes sœurs en adultère la marche à suivre. Vous savez que j'avais épousé le baron de Jatte.

— Joli nom !

— Je ne trouve pas, d'autant plus que, pour me distinguer de ma belle-sœur, on m'appelait la *Grande Jatte*. D'ailleurs allez donc, dans un cas semblable,

donner à votre fils un prénom commençant par un Q!

— Je n'avais pas songé à cela!

— J'y songeais, moi, j'y songeais beaucoup... et puis, que voulez-vous, la première impression avait été mauvaise. Le baron avait eu l'imprudance de se présenter le soir des noces avec une chemise flottante, je crois que vous appelez cela en bannière; or, vous ne sauriez vous imaginer le coup d'œil grotesque offert par ce gros homme bedonnant, supporté par deux petites jambes maigres et velues; on eût dit un tonneau sur deux échasses. Quand j'ai vu cela, le rire m'a pris, un de ces rires comme j'en avais au couvent, un fou rire irrésistible. Alors M. de Jatte m'a dit, vexé : « Madame, vous avez tort, ce n'est pas le moment. Le mariage n'est pas matière à comique en dépit des pièces du Palais-Royal, et tous les physiologistes vous diront que rien ne désarme comme le rire. »

» Le fait est qu'il était d'un désarmé! Figurez-vous la garde nationale après la Commune. Et moi je riais toujours... Enfin, passons l'éponge sur ses débuts lamentables, et arrivons à ma rencontre avec le capitaine Raoul de Roquépine. Ah! un gaillard, celui-là, les épaules carrées, la moustache noire, l'œil

brillant, les cheveux drus. Dès ma première valse avec lui, je me sentis attirée par une sympathie invincible. Il avait une certaine manière de valser à reculons en vous faisant presque asseoir sur ses genoux tout en expliquant que ses ancêtres avaient droit de jambage et de cuissage... Le lendemain, il m'envoya une lettre en vers libres... très libres.

— Ah! ah! il maniait la plume et l'épée?

— Oui, monsieur, la capitaine était très complet. Je l'ai pieusement conservée, cette première poésie qui a été la cause déterminante de ma chute. Mais aussi quel feu, quelle conviction! tenez, écoutez plutôt :

UN RÊVE

Permettez-moi de vous conter un rêve
Et ne vous choquez pas avant que je n'achève,
D'un mot trop tendre ou de quelque détail...
Par prudence, pourtant, prenez votre éventail.

Je me croyais chez vous, au retour d'une fête,
Et la robe de gaze aux reflets argentés
Qui vous déshabillait laissait voir vos beautés.
Je frémissais d'amour et j'en perdais la tête.
La chambre était tendue en satin bouton d'or;
Au fond, un large lit où je crois voir encor

Deux coquins d'oreillers tout garnis de dentelles,
Plus doux que le duvet des nids des tourterelles.
Quelques instants après, dans ce grand lit couché,
Je vous disais, madame, un tas de folles choses ;
Vos lèvres exhalaient le doux parfum des roses,
Et nous ébauchions le plus charmant péché.
C'étaient des oh ! des ah ! si vrais, si convain-
cus ! J'admiraï vos beaux seins, votre admirable...
Qu'une histoire semblable est difficile à dire
Aussi j'ai préféré, madame vous l'écrire.

... Je me retrouvai seul, au matin, sur ma couche.
J'en rage encore, mais serais moins irrité
Si, quelque soir, un mot sorti de votre bouche
Venait faire du rêve une réalité.

Mon idéal n'est pas, madame,
De n'aimer en vous que votre âme ;
En vérité, je vous le dis,
Je ne suis pas si clair de lune,
Et ne puis aimer une brune
Comme un ange du paradis.

» Que vous dirais-je, monsieur ! À la lecture de ces strophes incorrectes, mais si passionnées, je sentis dans tout mon être une commotion électrique, et comme je suis très simple dans mes actes, je me rendis le soir même chez le capitaine de Roquépine, en

prévenant M. de Jatte, par lettre, que j'avais enfin trouvé mon maître, – un maître qui n'était pas lui.

– Ah ! vous allez bien !...

– Je vous assure que ça a été très bien, en effet. Le capitaine n'était pas un de ces troubadours éthérés, qui se contente de pincer de la guitare devant le balcon sans demander à grimper par l'échelle de soie. Il grimpait dans la perfection ; bref, je me trouvais si bien chez l'élu de mon cœur que je ne sortis plus de chez lui. J'envoyai chercher mes malles et je m'installai.

– Diable ! Que fit M. de la Jatte ?

– Il fit comme la plupart des maris peu héroïques par nature, je parle de ceux qui ne trouvent pas que le silence est d'or. Il s'adressa au juge d'instruction et obtint l'autorisation de faire constater légalement ce qu'il appelait – le pauvre homme – mon infidélité. Il avait d'ailleurs le nom, l'adresse, l'étage ; la vérification du flagrant délit devait être des plus faciles.

» Le juge d'instruction chargea de ce soin M. Gandevlour, un des plus aimables commissaires de police, un Parisien de race, un de ces gentlemen connaissant à fond les faiblesses humaines, unissant à l'expérience d'un justicier la philosophie d'un sage.

» Donc, il y a quinze jours, M. Gandevlour se présentait chez le capitaine vers les onze heures du soir. Il avait cru l'heure propice ; mais il ignorait que j'ai l'habitude de me coucher tard. Il me trouva en robe feuille de rose fermée de côté par une bande de velours vert Nil ; le haut du corsage formant col Louis XIII en dentelle de Venise ; M. de Roquépine, très correct, était en dolman bleu à tresses noires. Et, assis devant une table, en bons camarades, nous étions en train de tailler ensemble le petit bezigue de l'amitié.

» Ce n'est pas ce que l'on pouvait appeler le flagrant délit dans le sens strict du mot.

» M. Gandevlour, en habit noir, le chapeau à la main, à peine un soupçon de ceinture tricolore dépassant le gilet en cœur, nous expose en termes courtois le but de sa visite.

» — Oh ! monsieur le commissaire, lui dis-je, combien je suis désolée ; vous arrivez un peu trop tôt ; si nous avions été prévenus, nous aurions pris nos précautions pour ne pas vous faire déranger inutilement.

» — Écoutez, cher monsieur, dit le capitaine, il doit y avoir moyen de s'arranger. Voulez-vous aller fumer une cigarette ? Faites un petit tour et repassez

dans une demi-heure? Nous ne nous couchons jamais avant minuit et demi, mais pour ne pas vous faire trop longtemps attendre, nous avancerons un peu la chose. Alors, c'est entendu... à minuit...

» Une demi-heure après, le commissaire revenait, après avoir fumé, selon notre conseil, la petite cigarette. La camériste l'a fait entrer dans notre chambre. Cette fois il nous a trouvés, M. Roquépine et moi, tendrement enlacés dans le grand lit Henri III. La mise en scène était très soignée, très élégante. Moi, j'avais une chemise en toile de soie rosée transparente, garnie de valenciennes bruges. Le capitaine ne portait plus... le moindre dolman. Il n'y avait pas d'erreur, c'était bien le flagrant délit.

» — Surtout, ne vous dérangez pas pour moi, a dit aimablement M. Gandevlour. Continuez, continuez!

Puis il a ajouté en dressant procès-verbal et en glissant un regard extasié sur mes valenciennes :

» — Ah! ma tâche serait bien douce si je pouvais souvent l'accomplir dans des conditions aussi exquises.

» ... Et voilà comment, cher monsieur, mon divorce a été prononcé. M. de Roquépine n'a rien dit, mais c'est M. de Jatte qui n'est pas content.

AMOUR ET LINGERIE



Ma chère Bertrade,

TU SAIS QUE c'est toujours à toi que je m'adresse dans les cas épineux, dans les tournants difficiles de mon histoire, comme dirait ton père, l'illustre académicien. Au couvent, tu étais déjà « ma petite mère », et ton expérience pondérée donnait à mon étourderie de sages conseils que je n'ai pas toujours assez suivis.

Enfin, voici la situation :

Parmi le linge de dessous que j'ai emporté, là-bas, à la Chesnaye, j'ai eu la sottise de prendre une certaine chemise pétale de rose, en batiste transparente, qui a le don d'affoler Jacques, mon mari. Très cintrée sous les bras et dans le dos par une couture perdue. Dans le bas, trois petits plis, un entre-deux et une dentelle légèrement soutenue. Des entre-deux juxtaposés en pointe, devant et derrière, encadrés d'un haut volant de dentelle pour le décolleté. Tu vois cela d'ici. Comme j'ai pas mal de poitrine, une

haute valenciennes posée à même, la batiste forme pointe devant et un trou-trou dans lequel passe un ruban à plat qui fait valoir mes épaules sans en augmenter l'importance. La nuance pétale de rose fait un fondu avec la chair, et Jacques prétend que ça lui rappelle l'*Hérodiane* de Benjamin Constant.

Alors, cette semaine, sans penser à mal le moins du monde, je t'assure, je l'ai mise un certain soir, tout simplement parce que c'était son tour de marcher... et je te prie de croire qu'elle a marché ! Mon mari était dans mon cabinet de toilette, et quand je l'ai eue endossée, en me regardant dans la glace, j'ai vu qu'il était devenu tout pâle, d'une pâleur inquiétante que je connais bien. Les dents serrées, il s'est approché de moi, et, m'attirant violemment vers lui, il m'a maintenue dans ses bras sous ses baisers ; puis, m'étreignant furieusement, il m'a emportée dans le grand lit, comme une proie. Ce fut une nuit folle, entrecoupée de cris, de caresses, de sanglots. On n'a pas dormi dix minutes, et, le lendemain, j'étais brisée et incapable de me livrer à aucune occupation sérieuse. Il me semblait que j'avais reçu plus de vingt coups de bâton sur les cuisses douloureusement courbaturées ; je me traînais de meuble en meuble, et j'avais une mine à faire peur, avec des yeux tout

meurtris en dessous, et ces fines zébrures que les pattes des moineaux tracent l'hiver sur la neige.

Très jolies ces petites fêtes-là, mais à condition de ne pas les renouveler souvent. Je tiens à ma jeunesse, à mon repos, à ma santé, et si délirant que peut paraître, dans les romans, le récit de des débauches conjugales, je t'assure que, par une température caniculaire, ce n'est vraiment pas drôle, ni enviable. Et, j'étais d'autant plus inquiète, que Jacques justifiait son emballement physique par des motifs d'art. Il affirmait avoir vu, au Musée du Louvre, une jeune Lacédémonienne, vêtue, pour la course, d'une transparente chemise courte, commençant sous les seins et laissant les jambes entièrement découvertes. Je te demande un peu ce que Lacédémone venait faire là; mais il ajoutait qu'un bas à passer, la chevelure à relever, une épingle à ramasser motivait, chez mon petit corps potelé, des mouvements de Diane au bain, Muses de Raphaël, Aurores du Guide, Grâces de Jean Goujon, Nymphes de Carrache, c'est effrayant tout ce qu'il voyait dans ma petite chemise rose.

J'ai eu l'imprudence de la remettre une seconde fois, et le grand branle-bas de combat a recommencé. Toute la lyre! Il n'y a pas de malheureuse, dans une ville prise d'assaut par une soldatesque en délire, qui

ait eu à subir les tumultueuses et monstrueuses caresses que j'eus à supporter, en pleine paix, de mon bourgeois époux. Pour le coup, j'en avais tout à fait assez ; à cette dose-là, il y avait de quoi prendre, à tout jamais, le mâle en horreur ; et je revoyais dans ma mémoire, cependant très déprimée – il me semblait que j'avais du vide dans la tête – les beaux vers de Renée Vivien, *Satiété* :

... Délivre-moi du joug de ton baiser amer,
Et loin de ton parfum dont l'opulence oppresse,
Laisse-moi respirer les souffles de la mer.

Loin des langueurs du lit, de l'ombre de l'alcôve,
J'aspirerai le sel du vent et l'âcreté
Des algues, et j'irai vers la profondeur fauve,
Pâle de solitude, ivre de chasteté !

Ah ! certes, j'étais ivre de chasteté : et du moment que cette chemise amenait de tels résultats, c'était bien simple, il fallait s'en défaire à tout prix. Je fis venir Francine dans ma chambre.

— Tenez, Francine, voici une chemise toute neuve, mais qui me déplait, parce qu'elle est trop fanfreluchée ; monsieur la trouve trop « cocotte », et je préfère m'en défaire en vous la donnant.

— Oh ! madame me comble ! Mais c'est bien trop beau pour une pauvre servante comme moi.

— Je pense bien que vous ne la porterez pas ; mais vous la vendrez à madame Manchaballe, rue de Provence, quand nous serons de retour à Paris ; je suis sûre que vous en retirerez un bon prix.

Francine, toute joyeuse, emporte la chemise incitatrice, et moi je réendosse mes bonnes petites chemises simples en batiste, avec un tuyauté de rien du tout. Dès ce jour, Jacques rentra dans la modération sage et saine qui devait concorder avec la chaleur et les lois de la nature. Alfred de Musset s'est joliment trompé, lorsqu'il a dit :

Les vents sont à l'amour, l'horizon est en feu,
Toute femme, ce soir, doit désirer qu'on l'aime.

Voilà bien une idée d'homme. Quand « l'horizon est en feu », les femmes, n'est-ce pas, Bertrade, n'ont qu'un désir, c'est qu'on leur fiche la paix, en les laissant s'étendre, jambe de-ci, jambe de-là, dans le grand lit solitaire et frais. Cependant, tout en me donnant complète satisfaction, ce renoncement subit m'étonnait. En général, le thermomètre ne saute pas de trente degrés à zéro ; il y a des températures intermédiaires. Or, mon Jacques était passé subitement

à zéro, et, sans qu'il y eût aucun verrou tiré, nous reposions chacun dans notre chambre, comme deux vieux époux revenus des vanités de ce monde, et ayant renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres.

Une nuit, ne pouvant dormir, précisément parce que l'horizon était en feu, j'eus l'idée d'aller faire une petite causerie avec Jacques, oh ! pas du tout pour ce que tu pourrais croire, et ce qui serait en flagrante contradiction avec les théories que je t'ai émises ; non, tout simplement une bonne petite causerie amicale, en peignoir, sur le bord du lit, tout en avalant un verre de jus de cerises. Jacques en a toujours une bouteille dans sa chambre. J'entre, et suis toute surprise de trouver le lit vide. J'attends cinq minutes, dix minutes, faisant la part du melon et des faiblesses humaines. Rien !

Alors, il me prend un soupçon, un formidable soupçon, tout à coup, comme dans un éclair, et je monte chez Francine. Mon époux y était et tenait ma camériste dans ses bras, parée de ma belle chemise pétale de rose, chemise dont, décidément, il ne pouvait pas se passer ! Ce n'était pas la femme qu'il aimait, mais le linge : il préférerait la lame au fourreau.

Voyons, Bertrade, ma petite mère, qu'aurais-tu fait, à ma place ? J'ai mis Francine à la porte, bien

entendu, et je ne divorcerai pas, à cause de notre pauvre petit Bob, qui ne doit pas avoir à souffrir de ces accidents de lingerie. J'ai pardonné et nos rapports ont repris sans grand enthousiasme. Faut-il redemander une douzaine de chemises pétale de rose ? Je crois bien que là est le salut, et je suis prête à tous les sacrifices pour défendre le bonheur du foyer, même à la sueur de mon front.

Dans la prochaine lettre, tu me diras si tu m'approuves.

Ton affectionnée,

RAOULE.

LILY



LETTRE DE TOTO À TUTUR

Mon bon Tuteur

NOUS AVONS L'AIR de jouer à cache-cache. Quand tu es à Paris, je suis toujours dans ma province, et quand, par hasard, je viens passer quelques jours dans la ville de perdition, tu n'es jamais là, pour me piloter et me faire profiter de ta vieille expérience. De là, des gaffes inévitables... Enfin, tu me donneras ton avis en toute sincérité. Voici ce qui m'est arrivé :

Par une vieille habitude, je continue à aller au Bois. Je m'y sens moins dépaysé que sur les boulevards. Ces pelouses, ces grands arbres, la petite maison normande du tir aux pigeons, ces gardes en uniforme vert, tout cela, c'est encore un peu la campagne. À six heures, hélas ! aux Acacias, il n'y a plus grand monde, et des vides se font chaque jour plus grands, dans le défilé des belles voitures ; mais les

matinées sont encore assez élégantes, avec un va-et-vient de cavaliers en uniforme, de petites dames dans un tonneau, conduisant des cobs à allures vives, et de photographes amateurs prenant des instantanés au milieu de l'allée.

Or, tous les matins, je voyais arriver, dans un mylord convenablement attelé à deux chevaux, une blonde, très blanche, très rose, qui me plaisait beaucoup. Tantôt elle était en costume court, en piqué blanc, tout simple, avec la chemisette de linon, les souliers blancs, les bas de soie blancs, et, sur la tête, un modeste canotier étranglé d'un velours noir ; tantôt, au contraire, elle apparaissait toute froufrou-tante, en mousseline blanche plissée mélangée de guipure d'Irlande, avec un grand chapeau de paille blanche couronné de lilas, et relevé de côté par un oiseau de paradis ; mais toujours d'une élégance exquise. Ce qui me plaisait aussi chez, elle, et ne sentait pas la parvenue, c'est qu'au lieu de faire parade de son équipement, comme tant de grues, en faisant cinq ou six fois au trot le trajet d'Armenonville à l'allée de la Reine-Marguerite, elle descendait discrètement de voiture à deux cents mètres du Chinois, et venait simplement faire sa promenade, aux Acacias, à pied, d'un pas onduleux, et rythmé, délicieusement jolie,

la tête se profilant sur le fond de l'ombrelle rose portée sur l'épaule.

Je la suivis pendant plusieurs jours, bêtement, timidement, sans trop oser l'abordage – ah dame ! à Tréguier, nous n'avons pas l'habitude ! – pourtant le sourire était bienveillant et je me risquai, chapeau bas. Je fus, Tutur, beaucoup mieux accueilli que je n'aurais osé l'espérer ; seulement la dame prit une allée transversale dans la direction de Madrid, sans doute pour moins s'afficher. Malgré l'arc triomphal en plâtre qui déshonore l'entrée, on se croirait dans une de ces vieilles auberges anglaises des gravures d'Herbert ou d'Herring's, où des gentlemen en bottes, carrick et tromblons donnent des ordres à des cochers trop gros perchés sur des mails trop rouges. L'endroit est vieillot, bonhomme, plein de chic, et Marco pourrait entonner son refrain ponctué de bruits de pièces d'or dans un décor presque semblable à celui qu'ont rendu célèbre les *Filles de Marbre* d'antan. Là, je me retrouvai absolument sur mon terrain et, reprenant toute mon assurance, j'invitai ma compagne à déjeuner, dans la tourelle couverte de lierre, à galerie de bois, vestige naïf et charmant des splendeurs de nos pères.

Elle accepta sans trop se faire prier, tandis que le cocher, qui avait suivi, détela et se mettait à son aise, se préparant, lui aussi, à déjeuner.

La glace fut bien vite rompue entre nous. Anglaise, venue à Paris seulement depuis quelques jours, elle cherchait à oublier l'abandon d'un ami qui l'avait beaucoup aimée; elle parlait doucement, les coudes sur la nappe, et en riant aux anges, une espèce de français incorrect et très gentil, qui avait des gazouillements d'oiseau, et qui me ravissait. Elle me rappelait ces têtes de Keapseake entrevues dans ces beaux livres dorés, présents des meilleurs jours de mon enfance.

— Je suis venue à Paris pour m'étourdir, me dit-elle.

— Eh bien! étourdissons-nous. Je ne demande pas mieux.

Je l'embrassai à pleines lèvres, et je t'avouerais, Tutur, qu'elle ne se défendit pas trop, et répondit très cordialement à mon étreinte en m'apprenant ce que j'ignorais – qu'elle s'appelait Lily. Évidemment, tout cela marchait bien un peu vite... mais ma Lily conservait quand même une distinction native, une certaine réserve de propos et d'allure qui la différenciait, absolument, des filles ayant loué une Victoria

place de l'Opéra, dans le chimérique espoir de trouver le matin, aux Acacias, un déjeuner... et le reste.

Quand notre repas eut été ponctué par le traditionnel verre de glace pilée avec kummel et paille, kummel qui mit Lily tout à fait à point, je fis donner l'ordre au cocher de réatteler, puis, comme un peu étourdie, ma compagne montait en mylord, je lui dis :

— Où allons-nous ?

— Mais, chez moi, *dearest*, si vous voulez bien me déposer à ma porte, rue Murillo.

À sa porte ! j'espérais bien reconduire beaucoup plus loin que ça. Bref, je m'assis dans sa voiture, ce n'était pas très correct, n'est-ce pas, Tutur ? mais en juillet... à deux heures de l'après-midi... et au grand trot, nous arrivâmes près du parc devant une maison de belle apparence.

— Voulez-vous me permettre de visiter votre petit « home » ? demandai-je.

— Pourquoi pas ?

Je montai derrière elle, au second. Ce n'était qu'un meublé, mais un meublé très cossu, comme on en loue aux étrangers dans le quartier Monceau. On me fit voir le salon en moquette solide, la salle à manger Henri III, et la chambre à coucher, plus fémi-

nine, avec une sorte de perse à gros bouquets d'un effet assez meublant. Là, comme il faisait très chaud, elle me demanda la permission d'ôter son costume et de revêtir un peignoir diaphane d'un glissement si facile que, ma foi, il était par terre sans que j'eusse même conscience d'y avoir touché.

Une heure après, légèrement abruti, je repiquais mon épingle de cravate devant une glace faux venise, et je cherchais dans ma tête un moyen élégant, « gentleman », de reconnaître une aussi complète et cordiale hospitalité.

— Comme bague, qu'est-ce que vous préférez ? dis-je à tout hasard, perle ou saphir ?

— Oh ! vous savez, les bagues...

— Vous préférez un bracelet ?

— Non, pas de bijoux ; ici, j'ai beaucoup de frais. Je préférerais tout simplement de l'argent.

À la bonne heure ! c'était carré. Mais je ne pouvais guère offrir moins de vingt-cinq louis – du moins, c'était mon impression – et ces vingt-cinq louis, je ne les avais pas sur moi. La somme que j'avais emportée dans ma bourse était déjà fortement entamée par le beau déjeuner dans la tourelle.

— Écoutez, lui dis-je, à six heures, en retournant au Bois, je déposerai une enveloppe fermée à votre

nom, chez votre concierge ; je ne suis pas un banquier juif, mais le petit souvenir sera digne de vous.

À cette déclaration, ma Lily manifesta une vive agitation :

— Oh ! j'aimerais mieux tout de suite, avant de vous en aller ! Une dame de mes amies m'a dit : « Ne laissez jamais partir ; exigez toujours l'argent sur la table. »

Cette preuve de confiance ne me souriait pas, mais la crainte du lapin est le commencement de la sagesse, et cela changeait la question. Il n'y avait plus à se préoccuper de délicatesse ; c'était le levage banal dans toute son horreur, et, alors, cela ne valait plus que le prix d'un levage banal.

— Je vais, lui dis-je froidement, vous donner tout ce que j'ai sur moi.

Je vidai mes poches « sur la table », comme elle me l'avait demandé, et j'arrivai à aligner quatre-vingt-treize francs soixante-dix centimes, c'est-à-dire trois louis de vingt francs, deux demi-louis, douze francs de petite monnaie, et trente-quatre sous en sous que j'alignais en belles piles. Lily me regardait très intéressée. Quand ce fut fini, je saluai et je lui dis :

— Je ne sais pas si votre amie vous a donné un très bon conseil, car, soyez persuadée que, si vous m'aviez laissé partir, je vous aurais envoyé beaucoup plus.

J'étais vexé, mais, au fond, Lily avait peut-être raison. Elle me connaissait si peu, et la défiance est l'âme du commerce. Donne-moi ton avis parisien, Tutur, sur ce cas de conscience, et crois-moi.

Ton vieux,

TOTO.

LA CROISIÈRE



MADAME NEUVIAL avait bien été un peu étonnée lorsque Raymond, son mari, lui avait annoncé qu'il allait voir à Londres la procession du couronnement. Quoi, ce farouche Boérophile, le patriote qui n'avait pas pu « digérer » Fachoda, et partait toujours en guerre contre « l'ennemi héréditaire », allait applaudir le triomphe d'Edouard VII ! Et Neuvial expliquait : certes, il ne diminuait pas d'une parcelle sa haine pour la perfide Albion, mais Edouard VII n'était pas Chamberlain : au contraire, il avait certaines sympathies pour Paris où il avait toujours été si bien accueilli, comme prince de Galles, au temps où il faisait la fête ; de plus, il avait voulu et imposé la paix... tout cela était bien à considérer. Et puis, une occasion inespérée. L'agence Machin préparait un voyage sur un transatlantique, la *Lorraine* ; tout était prévu, les trains spéciaux de Paris au Havre, et de Southampton à Londres, les places de fenêtre sur le parcours du cortège dans un magnifique hôtel où l'on serait, pour

voir, aux premières loges, la revue navale de Spithhead, la fête de nuit, avec les feux d'artifice, les coups de canon, les hurras des matelots, les musiques, bref une nuit de griserie, d'apothéose et de rêve, à un prix très modéré.

— Tout cela m'intéresserait fort, soupirait madame Neuvial, mais le mal de mer m'inquiète.

— Ah! le fait est que je ne te conseille pas ce voyage, si tu n'as pas le cœur solide, répondait le mari. Nous avons huit heures de traversée du Havre à Southampton, et nous ne quittons le transatlantique que juste le temps d'aller à Londres et d'en revenir; pendant les trois autres jours, nous serons le jouet des flots.

Ah! sur la mer si belle
N'allez pas naviguer!
La mer est infidèle
Et le temps peut changer.

— Tu chantes! Ça a l'air de te faire plaisir que je ne vienne pas.

— Mais non, ma bonne amie, je suis sincèrement désolé, mais je te donne mon avis amical et expérimenté. Après, tu m'en voudrais de t'avoir laissé partir. Et puis, je serai bientôt revenu. La croisière

ne dure que quatre jours. Ce ne sera pas une bien longue séparation.

— Allons, je me résigne, dit madame Neuvial.

Elle sortit un peu triste, et Raymond, léger comme un écolier qui partirait en vacances, se mit à préparer une valise soignée, dans laquelle il empaquetait non seulement le complet bleu-marine qui devait faire très bien sur le pont de la *Lorraine*, non seulement la jaquette noire de cérémonie pour le jour de la « coronation », mais aussi des chemises de soie bleu tendre, comme s'il avait quelque projet amoureux.

Et, en effet, il y avait toutes sortes de doux projets amoureux. La ravissante madame Symiane, dont le mari, chef de bureau au ministère des transports publics, ne peut s'absenter, avait obtenu de son seigneur et maître la permission de faire également cette croisière sous l'égide d'une vénérable tante, madame de Saint-Ballum. Mais le hasard avait fait que la cabine de madame de Saint-Ballum était très éloignée de celle de madame Symiane, tandis que celle de Neuvial était tout près, et communiquait par une petite porte. Pour peu que le temps fût un peu propice et la mer clémente, ce qui était bien probable en juin, on pourrait s'aimer en silence, sur les

flots harmonieux, et ça aurait une autre allure, un autre piment que dans la garçonnière de Raymond. Étreintes et brise marine, tangage et caresses, roulis et baisers. Toute la lyre !

Et puis, autre combinaison. Comme le train spécial partait de Paris à six heures cinquante-cinq du matin, ce qui est vraiment bien tôt pour une pauvre petite femme obligée de se lever à cinq heures, madame Symiane avait décidé qu'elle irait coucher, la veille, au Havre, à Frascati, et, chose curieuse, M. Neuvial avait eu exactement une idée semblable, si bien que les hasards des inscriptions les avait fait encore voisins de chambre dans le vaste hôtel, comme sur le transatlantique. Enfin, pour la nuit qu'on devait passer en rade de Southampton, avant de prendre le train pour Londres, deux chambres avaient été retenues sur le port, au « Prince of Wales Hotel ».

Tout cela était donc admirablement combiné ; on allait pouvoir enfin s'aimer pendant quatre nuits à bouche-que-veux-tu, tandis que la tante Saint-Bal-lum soignerait ses hauts-le-cœur, bien enfermée dans sa cabine lointaine.

Quatre nuits d'ivresses consécutives ! Jamais nos amoureux ne s'étaient trouvés à pareille fête, et c'est

à peine si, jusqu'ici, on avait pu profiter de rapides cinq-à-sept – le lever expédié – avant que M. Symiane rentrât de son ministère. Tout le temps, il fallait regarder la pendule, s'arracher des bras l'un de l'autre dans un plaisir inassouvi, au moment le plus intéressant, se recoiffer et se rhabiller en hâte et à la diable. Là, enfin, on pourrait savourer, dans toute leur douceur, les raffinements des caresses perverses, des suspensions d'extase, et des ralentissements voluptueux. Ah ! la bonne croisière, la bonne croisière ! Et comme le plaisir rend l'âme bonne, l'anglophobie farouche de Raymond disparaissait un peu chaque jour, pour faire place à une admiration attendrie pour le grand peuple si fidèle dans son loyalisme, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

— En France, disait-il, au moindre revers, nous mettons notre gouvernement par terre ; le lendemain de l'échauffourée de Langson, le ministère Ferry était renversé, tandis que nos voisins, après les désastres du Transvaal, et les piles continuelles administrées par de Welt et autres, n'en acclamaient que davantage les noms de Roberts – le vieux Bob – et de Kitchener. Quant à Edouard VII, aimable gentleman, il a une foule de points de contact avec notre

caractère français. Il a aimé les opérettes, les petites femmes de Meilhac et le bon vin, toutes choses qui ne sauraient nous déplaire.

Madame Neuvial assistait à cette transformation nouvelle sans en deviner la cause immorale ; mais cependant elle était un peu énervée par la joie exubérante affichée par Raymond.

— Ah ! certes, tu es content de partir ! disait-elle avec reproche.

— Moi ! si l'on peut dire, ripostait hypocritement Neuvial. C'est au point qu'on viendrait m'annoncer que, pour une cause quelconque, la cérémonie n'a plus lieu, eh bien ! j'en serais enchanté, je t'assure. Au fond, je déteste changer mes habitudes.

Et voilà que la veille du jour où le départ pour le Havre devait avoir lieu, madame Neuvial entra triomphante avec un journal du soir :

— Tu m'as dit que tu serais content si la croisière n'avait pas lieu, eh bien ! réjouis-toi : tu ne pars plus.

— Hein ! fit Raymond en bondissant. Qu'est-ce que tu me chantes là ? Tu es folle.

Pour toute réponse, l'épouse tendit dignement le journal sur lequel on lisait :

« Le roi a été opéré. Les fêtes du couronnement sont remises à une date indéterminée. »

En même temps, arrivait un petit bleu de l'agence Machin confirmant le contre-temps et annonçant que la croisière, pour cause de force majeure, n'avait plus lieu.

Alors, Raymond, après le premier moment de stupeur, fut pris d'une rage intense :

— Ah ! ces Anglais, quel sale peuple, et comme j'avais raison de les détester d'instinct. Ils nous laissent faire nos projets, contracter des dépenses, aller de l'avant jusqu'au bout, puis ils nous décommandent au dernier moment. Franchement, est-ce qu'ils ne savaient pas, depuis huit jours, que le roi était malade ! C'était facile de lire entre les lignes. Tous les correspondants avaient remarqué la pâleur d'Edouard VII. Mais ils voulaient nous mettre dedans une fois de plus. Ah ! quel sale peuple !

Et, rentré dans sa chambre, il se mit mélancoliquement à retirer de la coquette valise les beaux complets bleu-marine et les chemises de couleur tendre que les hasards de la politique rendaient inutiles. Toujours, le traditionnel grain de sable de Cromwell – vessie ou appendicite – qui vient déranger toutes les combinaisons, même les combinaisons amoureuses, les seules qui présentent encore quelque intérêt en ce bas monde.

LA PORTE DE MARTHE



LETTRE DE TUTUR À TOTO

Mon bon Toto,

LIONNE AYANT GAGNÉ le prix de Crécy à la dernière réunion sportive de Longchamp, j'ai pensé qu'il était temps de mettre un point d'orgue – amours, délices et orgues – à la vie parisienne, et d'aller la retrouver en des villes d'eaux élégantes et luxueuses : j'ai donc mis le cap sur Bax-les-Bains, que j'ai trouvé en pleine effervescence. Il y a déjà la comtesse Aqua-Sacerty, la marquise de Chavibrand, le général Rubas du Rampart avec ses deux jambes de bois, qui permettent de le comparer à ce fameux général Rantzau dont on a pu dire qu'il ne restait rien d'entier que le cœur. Le demi-monde est également au grand complet, et, à la villa Camélia, où je suis descendu, on signale la présence de la belle Marthe Vigny, arrivée avec douze malles en attendant l'issue du procès intenté au grand couturier. Tu sais

qu'il lui réclame huit cents francs pour la réparation d'une robe et cent francs pour avoir recousu un bouton. N'est-ce pas, Toto, que tu n'as pas idée de ces choses-là dans ta province ?

Quoi qu'il en soit, l'arrivée de Marthe a fait révolution, non seulement à la villa des Fleurs, mais dans la salle de jeu. Quand, l'autre soir, elle a fait son entrée en fourreau de taffetas rose Dubarry, de forme princesse, recouvert d'une application de mousseline de soie peinte de tiges de volubilis multicolores, ça a interrompu la partie, et les croupiers sont restés la palette en l'air, oubliant de ratisser, ce qui, de mémoire de ponte, ne s'était jamais vu à Bax. Ces tiges de volubilis, groupées en guirlandes épaisses dans le bas pour s'élever en minces tiges vers le haut, semblaient recouvrir à peine la chair rosée, comme un vêtement de féerie et de rêve, et, sur la tête, elle avait campé une merveilleuse capeline retroussée de côté, avec touffe de roses et nœud retombant, qui était d'un goût merveilleux.

Ah ! Toto, comprends-tu la tentation de rencontrer toute la journée, depuis dix heures du matin, une belle créature, à l'établissement, au restaurant, à la musique, au lac, au théâtre, et, le soir, de rentrer dans la même villa qu'elle, en songeant que, seule-

ment, une mince cloison vous sépare de son corps divin ? Des parfums âcres et pénétrants filtraient sous la porte de communication – qui ne communiquait pas, hélas ! – et, parfois, en passant dans le corridor, au hasard de tentures soulevées, j’avais la chance d’apercevoir des déshabillés suggestifs, une épaule nue, un entre-bâillement de peignoir sur une poitrine altièrre, en parade... toutes choses qui m’affolaient. Mais, ce qu’il y avait de pis, c’étaient les nuits. Quand je revenais assez tard du cercle, après avoir perdu bêtement ma bonne galette, je louchais sur la porte de ma belle voisine, devant laquelle étaient régulièrement rangées deux paires de chaussures : d’abord deux mignonnes bottines jaunes féminines, avec beaucoup de boutons et montant haut – les siennes ! – puis, côte à côte, une paire de souliers masculins, inconvenants, dont la forme et la peinture variaient, mais revenaient à des jours réguliers, ce qui prouvait, chez Marthe, sinon une fidélité exclusive, du moins une certaine régularité dans l’irrégularité ; et cette régularité-là, chez une demi-mondaine, c’est déjà une demi-morale. Et je me disais : Quand donc, moi aussi, aurais-je mon tour ? Quand donc mes brodequins très pointus et de chez le bon faiseur, oui, Toto, s’aligneront-ils, fièrement,

à côté des bottines jaunes ? Cela devait être très difficile, car tous les jours me semblaient pris par des possesseurs attitrés. *Beati possidentes*, comme disent les jurisconsultes ; et jamais l'expression ne m'avait paru plus exacte. Et je restais à méditer, le bougeoir à la main, devant cette réunion de souliers venus des pays les plus divers, devant cette juxtaposition d'empignes et de semelles, et surtout devant ce mur, intéressant parce que, derrière lui, il se passait certainement quelque chose.

Oh ! oui, il se passait quelque chose, la cloison était mince, et bien souvent j'entendais des bruits de baisers, des cris de « maman ! » jetés d'une voix délirante, dans le silence de la nuit, et surtout le grincement isochrone d'un sommier démantibulé comme tous les sommiers d'hôtel sur lesquels, je ne sais trop pourquoi, on s'aime beaucoup plus que sur les sommiers de maison bourgeoise. Le philosophe s'en étonne, le moraliste s'en afflige, mais, mon vieux Toto, c'est comme ça – effet des voyages – et je constate le phénomène sans l'expliquer. La situation devenait intolérable, d'autant plus que le lendemain je rencontrai toute la journée la belle Marthe, fraîche, enjouée, la chair épanouie par les délecta-

tions successives mais portant autour des yeux ce cercle que le bon Nadaud appelait :

Le cercle bien tracé par le bonheur.

Mon Dieu ! que j'aurais voulu être membre du cercle ! Pourtant, un certain dimanche soir, j'éprouvai, en rentrant, un coup au cœur. Il n'y avait devant la porte qu'une seule paire de bottines, celles de Marthe. Pas la moindre chaussure masculine ! Ma voisine pratiquait-elle le repos du septième jour recommandé par les Écritures et par l'hygiène ? Cette nuit-là, je méditais devant le mur, derrière lequel il ne se passait rien, beaucoup plus longtemps que d'habitude. Si je frappais timidement en expliquant mon cas ? Si j'enfonçais la porte d'une vigoureuse poussée, à la hussarde ? Et allez donc ! je m'en sentais tout à fait capable, sans aucune fatuité ! Il y a comme cela des années où l'on est en train, et où l'on ne peut pas s'empêcher de faire des bêtises. C'est ce qu'on appelle l'enthousiasme. Mais ces manières soldatesques pouvaient ne pas être du goût de la belle, et, en tout cas, c'était une mauvaise préparation à de doux épanchements ; car, ainsi que le dit un sage proverbe : « On ne peut pas faire boire un âne qui n'a pas soif ».

Je rentrai donc me coucher piteusement et solitairement, réfléchissant avec une satisfaction relative que, cette nuit-là, ma voisine reposait chaste et pure – il faut peu de choses pour m’amuser – mais, phénomène curieux ce que c’est que l’imagination ! Il me semblait, en dormant, entendre, quand même, le grincement isochrone du sommier !

Le lendemain matin, lundi, je songeai décidément à me marier, mais je suivis ton conseil, lorsque tu me disais : « Quand ça m’arrive à la campagne, je marche un peu, et ça passe ». Je me mis donc en devoir de marcher, et, coiffé du léger chapeau de paille, en veston blanc et ceinturé de moire, je pris le chemin du petit port. Ô bonheur ! Je n’avais pas fait cent mètres sur la route que j’aperçus la belle Marthe Vigny qui, ayant mis, elle aussi, ce jour-là, pour être plus agile, comme la Perrette du Pot-au-lait, cotillon simple et soulier plat, faisait sa promenade matinale, en se dirigeant vers le lac. Je l’abordais résolument, comme un homme qui brûle ses vaisseaux, et je lui dépeignis mon tumultueux état d’âme, avec véhémence, l’accusant d’en être seule coupable, et la sommant d’éteindre l’incendie qu’elle avait allumé.

— Mais, mon pauvre monsieur, me dit-elle en riant, que voulez-vous que je fasse pour vous ? J'ai mes pauvres, et toutes mes nuits sont prises.

— Oh ! je sais bien qu'en semaine, il n'y a aucune chance, car il y a toujours à votre porte une paire de chaussures masculines et symboliques, mais le dimanche ?...

— Eh bien quoi, le dimanche ?

— Le dimanche, vous êtes libre.

— Et à quoi avez-vous vu ça, ô voisin perspicace ?

— Mais tout simplement à ceci, c'est que le dimanche, il n'y a, à la porte, que vos bottines seules, sans escorte et sans accompagnement. D'où je conclus que c'est le disque indiquant que la voie est libre.

— Eh bien ! vous n'y êtes pas du tout. Le dimanche, c'est le jour du général Rubas, et, s'il n'y a pas de chaussures à la porte... c'est que ce glorieux héros a deux jambes de bois. Pour le coup, Toto, je restai médusé. La belle Marthe venait de « m'en boucher un coin », comme elle le constata avec élégance ; et j'ai télégraphié à Poupette de venir me rejoindre. À mon tour, je le dis, non sans une noble

fierté, j'aurai devant ma porte quatre chaussures des
deux sexes.

Ton vieux

TUTUR.

UN AMI DÉLICAT



AIMEZ-VOUS les gens à principes? Moi, je les adore, sans doute en vertu de cette loi qui fait admirer davantage chez les autres ce qu'on ne possède pas soi-même; les gens atteints d'alopécie s'extasient sur les belles chevelures, et les petits hommes se pâment devant les Ève Humbert (un mètre quatre-vingt-trois, sans talons).

Or, nous possédons au cercle un camarade tout d'une pièce, Yves de Roskof, qui est, sous le rapport de l'intransigeance farouche, un spécimen très remarquable. Comme Trochu, il est catholique, tête carrée et Breton, mais il est surtout délicat. Certain soir, à la représentation d'une revue, je l'avais vu, pendant un entr'acte, passer à côté de Mézensac que je considérais jusqu'ici comme son ami le plus intime, en échangeant seulement avec lui un salut très sec.

— Vous êtes donc brouillé avec Mézensac? lui demandai-je un peu surpris de cette froideur.

— Hélas ! oui. Il le fallait bien. Question de principes.

— Mais encore ?...

— Eh bien ! mon cher, je puis bien vous l'avouer, depuis le séjour que j'ai fait, l'automne dernier, au château de la Chesnaye, j'étais devenu très amoureux de madame de Mézensac. Que voulez-vous ? Elle a un chic pour porter le petit lampion et l'habit de cheval ! Quand je la voyais passer, onduleuse et souple, la jupe flottante, sur son grand alezan, dans un mouvement rythmé de galop harmonieux, je revois quelque héroïne d'Alfred de Dreux. Et une sûreté de main ! Et un sang-froid devant l'obstacle ! Et le teint fouetté par le vent, les yeux rendus plus brillants par la course, une grâce féminine se dégageant de toute sa personne. Je suis un peu peintre, et je ne pouvais assez admirer la noblesse, l'aisance de toutes les poses chez cette admirable créature, bien portante, radieuse, juste à point, un vrai morceau de roi. Mais Mézensac est un vieil ami de collège, mon camarade de table au cercle ; nous avons usé nos culottes ensemble sur les bancs du père Labadens. Eh bien ! admettez-vous qu'on profite de l'hospitalité d'un camarade, qu'on suive ses chasses, qu'on tue

son gibier, qu'on mange ses perdreaux, qu'on boive son vin, et que, le soir, on lui prenne sa femme ?

— Cela se fait beaucoup, insinuai-je timidement. Il est plus naturel que nous fassions la cour aux femmes que nous fréquentons qu'à celles que nous ne connaissons pas.

Roskof bondit :

— Eh bien, voilà précisément ce que je trouve infâme. Moquez-vous de moi ; dites, si vous voulez, que je suis coco, sentimental, troubadour, tardigrade, toute la lyre ; mais j'éprouverais connue une espèce de honte à serrer la main d'un ami que je ferais cocu.

— Alors ?...

— Alors, comme je me sentais de plus en plus emballé pour la belle Adrienne, pardon, sur madame de Mézensac, j'ai pris un parti héroïque, et je me suis brouillé sous un prétexte futile avec le mari.

— Non seulement, mon cher Roskof, je ne me moque pas, mais j'admire, en toute sincérité ; il n'y a plus que sur votre vieille terre celtique qu'on peut trouver des délicatesses et des abnégations semblables. C'est très beau, et vos principes sont en granit.

À quelque temps de là, un matin, j'aperçus mon Breton au Bois, dans une petite allée déserte, mais, à

ma grande surprise, il paraissait parler de très près à madame de Mézensac, qu'il tenait tendrement par le coude. Ils marchaient à petits pas, dans le sentier ombreux et cette attitude ne cadrait pas avec les intransigeances exprimées. Comme ils se croyaient absolument seuls, mes amoureux eurent tout à coup une longue étreinte, et Roskof déposa sur les lèvres d'Adrienne le plus fougueux baiser que jamais Breton bretonnant ait donné à la dame de ses pensées. J'étais fixé. Je m'éloignai discrètement sans avoir été vu, et, le soir, au cercle, je ne pus m'empêcher de dire à Roskof :

— Eh bien ! l'homme aux principes, quand vous embrasserez une belle dans les allées du Bois, il faudra tâcher de ne pas avoir de témoins.

— Chut ! Ah ! vous avez vu, me dit mon Breton un peu embarrassé... Je compte sur votre discrétion, n'est-ce pas ?

— Bien entendu ; mais comment conciliez-vous cette nouvelle attitude avec les sentiments généreux que vous m'aviez exprimés, et le respect de la femme de l'ami ? Voilà qui serait intéressant à commenter.

— C'est parfaitement logique. Je n'admets pas qu'on prenne la femme d'un ami. Soit. Mais, du moment que j'étais brouillé avec Mézensac, il n'était

plus mon ami ; je pouvais donc, sans remords, me laisser aller aux sentiments tumultueux qui m'attiraient vers sa femme ; et ma thèse reste intacte.

— Évidemment... c'est un point de vue.

Je lui serrai le main, admirant comme les plus délicats peuvent trouver, avec le ciel, des accommodements, même avec le ciel de lit. La liaison durait, car je rencontrai Yves et Adrienne tantôt galopant côte à côte à cheval, tantôt cachés dans quelque petite baignoire sombre d'un théâtre à musique. Ils paraissaient tous deux parfaitement heureux de ce bonheur qui trouve précisément un piment spécial dans l'obligation de mentir, de se cacher, de savourer en cachette le fruit défendu. Ils connaissaient toutes les joies des rendez-vous dissimulés, des arrivées tremblantes dans la garçonnière sous des voiles épais, des passades hâtives, « en moineaux », entre deux essayages alibis chez la lingère ou la couturière. Mézensac, avec sa belle confiance, continuait à ne se douter de rien, en bon mari, et regrettait amèrement la brouille inexplicable survenue entre lui et Roskof, son ami d'enfance.

— Qui aurait cru cela, répétait-il sans cesse, un vieux Labadens ! Et pourquoi, pourquoi ?...

Or, samedi dernier, comme le gymkhana du Golf avait duré assez tard, je n'arrivai au cercle que vers neuf heures, alors que les dîners tiraient à leur fin. Jugez de ma surprise en apercevant, dans la salle à manger, assis à la même table, comme autrefois, mon Roskof et mon Mézensac, causant de bonne amitié, et dégustant, en face l'un de l'autre, la glace Alhambra, le triomphe du chef. Une vieille bouteille poussiéreuse était couchée à côté d'eux, dans un panier, et il était évident qu'on avait bu à la réconciliation. Mézensac surtout paraissait ravi. Il y eut un nouveau choc de verres, à la fin du dessert, et quand les convives eurent avalé les dernières gouttes du vénérable cru, couleur rubis, ils descendirent au salon, bras dessus bras dessous, pour prendre le café. Que s'était-il donc passé ? J'étais très intrigué. C'est avec ces petits riens-là qu'on écrit l'histoire d'une époque.

J'expédiai mon repas en hâte, et je descendis à mon tour, très désireux d'avoir la clef du mystère. Je rencontrai mon Roskof qui choisissait gravement deux cigares, dans la grande boîte du valet de pied.

— Eh bien, demandais-je, vous voilà donc réconcilié avec Mézensac ?

— Oui, toujours d'après mes principes de délicatesse.

— Ah ! par exemple ! je ne serais pas fâché de connaître votre raisonnement subtil ?

— C'est bien simple. Après plusieurs mois de liaison, je commençai à être un peu blasé sur Adrienne. Que voulez-vous ? Tout passe, tout lasse, tout casse.

J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur :

N'est-ce pas assez d'aimer sa maîtresse.

Et ne sais-tu pas que, changer sans cesse,

C'est perdre, en chemin, le temps du bonheur ?

Bref, il me fallait pour rompre, non pas un prétexte en l'air, mais un motif sérieux. Alors, je me suis remis avec Mézensac ; nous nous sommes jetés dans les bras l'un de l'autre, et je crois même que le cher ami pleurait un peu.

Au fond, voyez-vous, il n'y a pas de conquête féminine qui vaille le cœur d'un vieux camarade, d'un Labadens. Alors, comme mes principes n'avaient pas changé, et comme je trouvais toujours d'une suprême indécatesse de prendre la femme d'un ami, du jour où je me suis raccommodé avec Mézensac, j'ai lâché Adrienne.

J'ai regardé Roskof. Il ne riait pas ; il ne plaidait pas un paradoxe pour le plaisir d'être original. Non,

il était très convaincu, et intimement persuadé qu'il n'avait jamais manqué à aucun de ses principes et qu'il avait été l'ami le plus délicat du monde. Et j'ai vaguement songé à un certain Ugolin, tyran de Pise, homme à principes, lui aussi, et qui, s'il faut en croire le Dante et la *Tour de la faim*, dévorait ses enfants... pour leur conserver un père.

Pendant ce temps, Roskof allait porter un bon cigare, bien choisi, un *colorado maduro* à Mézensac.

LE PORTE-CARTES



MES CHERS AMIS, je n'ai pas perdu ma journée. Je viens de gagner cent louis.

— Au bac ?

— Non, c'est ma femme qui me les a fait gagner ; je n'ai pas besoin d'ajouter le plus honnêtement du monde, mais j'ajouterai que ma conscience ne me reproche rien, une conscience d'enfant à la mamelle.

— Racontez-nous cela, vieux frère. L'art de gagner cent louis honnêtement est toujours intéressant, et peut être très profitable.

— Je veux bien, parce que je suis bon enfant. Or, vous savez peut-être qu'Hélène, mon aimable femme, était depuis quelque temps dans un état de surexcitation nerveuse dont j'avais à subir le fâcheux contre-coup. Son humeur, jadis si douce, si avenante, était devenue d'une extrême irritabilité et, pour un oui, pour un non, j'avais à essayer des scènes qui troublaient ma tranquillité conjugale. Moi qui m'étais marié pour avoir enfin la paix de l'âme, après tant de tribulations avec ces demoiselles. Ma parole,

je crois que l'existence était devenue encore plus difficile qu'avec Gaby, ma dernière, et cependant !... Enfin, je souffrais de cet état de choses, mes digestions étaient pénibles ; les domestiques ne faisaient que passer chez nous, comme des marionnettes : ils faisaient trois petits tours et s'en allaient avec un certificat dépourvu de véracité. Tantôt Hélène m'adorait, avec des transports frénétiques et fébriles ; tantôt elle me boudait sans raison, pendant plusieurs jours, avec un visage résigné de martyr, et des yeux levés au ciel, comme pour y chercher la force de supporter une existence intolérable. Moi, je restais très conciliant, très doux, mais je déplorai le verrou tiré.

Un beau jour, je parlai de cet état de choses au fameux docteur Galitzky, après une partie de bridge ; il me dit :

— C'est bien simple, votre femme est atteinte de la maladie à la mode. Elle a la fâcheuse neurasthénie. Nos grand'mères avaient des vapeurs ; aujourd'hui, les vapeurs se sont envolées, mais la névrose a succédé. Nous vivons trop vite, nous usons la chandelle par les deux bouts, en voulant trop agir, trop travailler, trop jouir et trop aimer.

— Elle a parfois des sensations de vide. Comme un gouffre ouvert sous ses pas.

— Et aussi des décharges électriques dans l'avant-bras, ou dans les jambes, qui la font tout à coup tressauter ?

— C'est bien cela. Et c'est guérissable ?

— Oh ! très guérissable. Amenez-la-moi.

— Ah ! docteur, si vous faisiez ce miracle, si vous rendiez à nouveau mon intérieur agréable, souriant et paisible ! je serais bien heureux et je vous en aurais une gratitude infinie.

— Oh ! la reconnaissance des clients, je m'en moque comme de ma première chemise !... Enfin, je suis dans mon cabinet de consultation, le lundi, le mercredi et le vendredi, de trois heures à sept heures. Si vous venez, vous serez le bienvenu.

Alors, j'ai conduit, certain lundi, Hélène à la consultation. Un grand laquais nous a introduits dans un merveilleux salon encombré de bibelots, de tableaux et d'œuvres d'art offerts par les malades reconnaissants. Hippocrate ne refusait pas les présents d'Artaxercès et les vitrines étaient remplies de petits saxes. Rien que ce salon inspirait confiance. On nous y fit, d'ailleurs, attendre un temps infini, et, comme la patience n'est pas la vertu favorite d'Hélène – c'est encore une des conséquences de son état nerveux – elle ronchonnait dans un état de rage dif-

ficile à décrire, quand, enfin ; le domestique en habit noir et cravaté de blanc vint cérémonieusement nous annoncer que nous pouvions pénétrer dans le cabinet. Je m'attendais à une entrevue plutôt désagréable entre le praticien et sa patiente, mais, à ma grande surprise, Hélène fut bien vite domptée par l'air bourru de Galitzky, sa grande barbe blanche et surtout par le ton sec et cassant avec lequel il posait des questions ponctuées par un regard inquisiteur à travers le pince-nez. Hé ! hé ! Ma mansuétude infinie avait sans doute été une faute. On s'instruit tous les jours.

Et puis, il y avait toutes sortes d'appareils terrifiants, des grandes roues électriques, des cylindres de cuivre, des alambics et des cornues, comme dans le laboratoire d'un alchimiste. Galitzky trônait dans un grand fauteuil Louis XIII très imposant, une sorte de trône orné de fleurs de lys d'or, et nous, de l'autre côté de la table, assis sur des sièges très bas, nous avions vraiment l'air d'accusés. La pauvre Hélène, décontenancée, répondait de son mieux, expliquait son cas dans des phrases coupées à chaque instant par des : « Ça suffit ! » impérieux, à peine polis, comme si le prince de la science les avait trouvées trop prolixes. En même temps, il prenait des notes

sur un petit carnet mystérieux sans que rien dans sa physionomie impassible pût faire deviner sa pensée.

Tout à coup, il nous dit :

— C'est bien. Je vais étudier votre cas. Je vous rendrai réponse vendredi prochain, à trois heures.

Il se leva, et je sentis que l'audience était terminée. Je croyais qu'Hélène, dans l'escalier, allait s'insurger contre la brutalité du rustre, mais, au contraire, elle se montra enthousiasmée :

— À la bonne heure ! me dit-elle, celui-là n'est pas un charlatan. Il n'essaye pas de vous empaumer par des paroles mielleuses. On sent que c'est un homme, et j'ai la plus grande confiance en lui. Je suis persuadée qu'il me guérira.

— Allons, tant mieux, fis-je un peu surpris de cette concession subite qui m'ouvrait des horizons pour ma conduite ultérieure. La confiance en son médecin, c'est la moitié du traitement.

Et le fait est qu'il la guérit. Je pourrais dire qu'il la dompta. J'avais de vagues réminiscences de la *Mégère apprivoisée*, jouée par Edmete Novelli. Électricité, douches, bromure, iodure, les résultats furent merveilleux. En quelques mois, je dois dire qu'Hélène fut transformée, et, ma foi, je pardonnai de mon côté à Galitzky sa rudesse, puisqu'il avait ob-

tenu une cure miraculeuse et rétabli la tranquillité de mon ménage très compromise. Vous m'avouerez que, si l'on doit avoir avec sa femme légitime les mêmes scènes, les mêmes soucis et les mêmes tracas qu'avec ses maîtresses, ce ne serait pas la peine de se marier. Donc, Hélène redevenue la douce matrone, celle qui file la laine et garde la maison, travaillait tranquillement, le soir, à un porte-cartes qu'elle brodait de nuances harmonieuses ; j'avais d'abord eu la fatuité de croire que c'était pour moi, mais je vis apparaître un magnifique *G* vieil or sur fond Vert Nil, et je compris que c'était destiné à ce bon docteur, ce dont je ne fus nullement jaloux, la reconnaissance, chez les femmes, étant une plante rare qu'on ne saurait trop cultiver.

Or, tantôt, vous entendez bien, messieurs, tantôt Hélène se fait très belle, arbore une robe en toile à plis brodés de pois, avec un grand col de guipure : une inauguration ; met une capeline ornée de plumes, qui lui allait divinement et, après avoir enveloppé le porte-cartes dans un beau papier de soie, prend le chemin de Galitzky.

— Docteur, lui dit-elle après avoir été introduite, non sans une longue attente dans le salon aux tapisseries de Beauvais, voici un petit présent que j'ai

brodé à votre intention, heureuse de vous prouver ma gratitude pour les bons soins que vous m'avez donnés, et qui m'ont si bien réussi.

Le docteur prend le porte-cartes, le tourne, le retourne, le jette sur la table, puis brutalement :

— Madame, un porte-carries, c'est très joli... mais mon prix, à moi, c'est trois mille francs.

Alors, Héléne reprit le porte-cartes, et de son ton le plus doux :

— Je vous remercie, docteur, d'avoir bien voulu m'indiquer votre prix, car je vois que je m'étais trompée... j'avais mis cinq mille francs dans la poche du porte-cartes.

— Ceci dit, elle retira deux mille francs de la liasse, et rendit le portefeuille ainsi délesté à Galitzky, qui faisait la tête la plus dépitée et en même temps la plus comique que peut montrer un prince de la science.

Tel qui croit enseigner autrui
Qui souvent s'enseigne lui-même

disaient nos malins ancêtres. Voilà comment, messieurs, ma femme m'a fait gagner aujourd'hui deux cents louis. Il y en a bien peu parmi nous qui

pourraient en dire autant... même parmi les plus favorisés.

LE BON PÈRE



COMME IL PLEUVAIT à Longchamp, le dernier jour des courses et que je m'étais réfugié dans la tribune réservée, voici la conversation que j'entendis – bien malgré moi – entre deux nobles et honnêtes dames qui, elles aussi, avaient trouvé bon de mettre à l'abri leur mousseline à incrustations de fleurs brodées, et leurs triomphants chapeaux Winterhalter second Empire pur, avec guirlande de roses et nœud de dentelle retombant sur les épaules. Il y avait une brune, grande et maigre, et une blonde potelée; toutes deux d'ailleurs fort jolies. (Sans cela aurais-je écouté les propos de deux laiderons? Où eût été l'intérêt, je vous le demande?) Et voici le dialogue édifiant qui me parvint à l'oreille :

LA BRUNE. – Alors, tu es contente que Stéphane ait gagné? Tu avais parié pour lui?

LA BLONDE. – Oh! je n'avais pas parié; dans tout pari il y a un risque, et mon budget est dans un équilibre trop instable pour que je tente l'aléa; mais je suis enchantée tout de même, parce que les courses,

pour Stéphane, c'est un peu comme le bâtiment; quand ça va, tout va, moi comme le reste. Et tu n'as pas idée de ce que j'ai dépensé le mois dernier, avec ces robes d'été qu'on n'a pas pu mettre grâce à ce sale temps, et qu'il a fallu troquer contre des robes de demi-saison. Cela a doublé les frais.

LA BRUNE. – À qui le dis-tu!

LA BLONDE. – Oh! toi, ce n'est pas la même chose; tu as un mari qui grogne, mais qui paye... parce qu'il a les moyens de payer. Tu peux dire comme ton ancêtre Mazarin : « Il crie, donc il payera ». Mais, le mien, Robert, il crie, et il ne paye pas... pour la bonne raison qu'il n'a pas le sou. Alors, c'est très ennuyeux.

LA BRUNE. – Heureusement que tu as Stéphane.

LA BLONDE. – Évidemment, si je n'avais pas Stéphane, je ne sais vraiment pas ce que je deviendrais. Mais là encore la situation n'est pas facile, il faut du doigté. Il y a des maris aveugles, et des maris complaisants. Aux premiers, on fait croire à des rafistolages à la maison, à des petites ouvrières batignolaises, anciennes premières chez le grand couturier, à des occasions inespérées aux Galeries-Mirabeau, que sais-je? Et ça prend très bien. Aux seconds, on dit simplement qu'on a du savoir-faire, qu'on sait s'y

prendre, et, tout heureux de payer un sou les petits pains de deux sous, ils n'en demandent pas plus long, et ça marche encore. Mais Robert appartient à une espèce spéciale, la plus redoutable : il connaît le prix des choses, il ne veut pas dépasser d'un centime la pension mensuelle de cinq cents francs stipulée par contrat. Il veut savoir ; et cependant il ne veut pas être trompé !

LA BRUNE. – C'est tout à fait inimaginable ! Alors, il se figure qu'une femme élégante peut s'habiller décentement avec six mille francs par an !

LA BLONDE. – Il ose le soutenir. Il affirme que sa mère n'a jamais dépensé davantage. Je te demande un peu si ça a du rapport, sa mère, une sainte, qui portait le même jupon de soie six mois de suite, des bas noirs et des chemises de percale avec un petit tuyauté de rien du tout.

LA BRUNE. – Mais enfin... pour lui-même... il ne déteste pas que tu portes des batistes extra-fines, le flou nuageux de dentelles, et des trous-trous enrubannés. Ça ne l'inspire pas ?

LA BLONDE. – Oh ! pas du tout. Il me défend d'arborer des dentelles et des transparences, prétendant qu'il en est saturé. Et de fait, avant moi, mademoiselle Nina de Pignerolles lui a fait, admirer ce que

l'indécence la plus captivante, l'imagination la plus dévergondée ont pu inventer. Alors, tu comprends, tout ce qui pourrait établir un parallèle le choque. Il affirme que l'élégance raffinée et simple exerce une séduction plus grande, plus en rapport avec les sentiments qu'on doit éprouver près de son épouse légitime. Un jour, agacée, je lui ai sorti une petite chemise en batiste d'Écosse, cintrée par le bas, avec des petits plis sous la gorge et une berthe de fausses valenciennes tout autour du décolleté, qui ne valait pas trente-cinq francs ; il a été enchanté : ça n'était pas « cocotte » ; il m'a prouvé sa satisfaction d'une façon si tumultueuse, si véhémence, que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit ; et, le lendemain, à cinq heures, Stéphane m'a trouvée *gnolle*. Parbleu ! Aussi, depuis ce temps-là, je n'ai jamais remis la chemise en batiste d'Écosse ; et je suis revenue à la lingerie froufrou-tante, vaporeuse, crémeuse, « cocotte », telle que je l'aime et telle que l'aime Stéphane qui la paye.

LA BRUNE. – C'est très bien ; mais comment t'arranges-tu avec Robert pour les notes acquittées ?

LA BLONDE. – Je ne m'arrange pas. Il crie et je le laisse crier.

LA BRUNE. – Mais, enfin, il ne demande pas d'où vient l'argent ?

LA BLONDE. – Mais ni, puisque malheureusement j'ai commis la grosse faute, par le temps qui court, d'épouser un honnête homme. Te rappelles-tu ce joli mot d'une comédie jouée dernièrement au Gymnase : *La Bourse ou ta Vie*? Il y avait une petite femme qui disait à son mari : « Moi, ce que j'aime, c'est de sortir avec beaucoup d'argent et de rentrer sans un sou ». Et le mari répondait : « J'aime bien mieux ça que, si, sortie sans un sou, tu rentrais avec beaucoup d'argent ». Robert est dans ce cas ; et cependant il m'arrive souvent, après une visite à Stéphane – oh ! mon Stéphane ! – de rentrer avec beaucoup plus d'argent que je n'en avais emporté.

LA BRUNE. – Et tu n'avoues pas ?

LA BLONDE. – N'avouez jamais disait Avinain en montant sur l'échafaud.

LA BRUNE. – Mais, enfin, quelle explication donnes-tu ? Voilà qui est intéressant. Tu ne peux pas dire que tu fabriques de la fausse monnaie, ou que tu as découvert le secret de l'or avec un alchimiste.

LA BLONDE. – Non, mon alchimiste, c'est Stéphane, et le creuset, c'est moi, toutes choses inavouables. Mais il y a papa.

LA BRUNE. – Monsieur Frigard ?

LA BLONDE. – Parfaitement ! Le « vieux sondeur », comme on l'appelle au cercle.

LA BRUNE. – Je ne vois pas bien l'intervention de ton père dans cette affaire-là.

LA BLONDE. – Tu ne la vois pas ? Eh bien ! tu vas la voir. Papa, tu sais, a des idées larges, pour les choses du monde comme pour le reste. Il part du principe que la vie est courte, et qu'il ne faut pas l'encombrer de scrupules, en se créant des embêtements inutiles. Le matin, en faisant sa barbe, je l'entends qui fredonne des couplets plutôt légers.

Mais, à côté de cela, il a certaines idées bourgeoises sur l'utilité du mariage, sur la validité du lien conjugal. Il a trompé ma pauvre maman à l'heure et à la course, mais, pour rien au monde, il n'aurait voulu la quitter. « Fais tout ce que tu voudras, m'a-t-il répété souvent, à condition de ne pas te faire pincer, l'immoralité ne commence qu'au scandale, mais ne quitte jamais Robert. C'est le pavillon sacré qui couvre la marchandise. Une femme séparée ou divorcée, c'est une épave, tandis qu'une femme mariée, qui a un amant discret, c'est encore une force sociale ». Alors, quand Stéphane m'a fait un petit cadeau, papa est censé avoir fait une bonne affaire et c'est lui qui endosse le petit cadeau. Ainsi, je suis

bien sûre qu'après son succès aux courses, Stéphane me donnera demain les dix mille francs dont j'ai absolument besoin. Eh bien ! je dirai à Robert que papa a fait un coup sur les bœufs du Transvaal, pour le ravitaillement, et qu'il m'a donné cinq cents louis.

LA BRUNE. – Et ça bichera ?

LA BLONDE. – Ça collera admirablement. La prochaine fois que Robert rencontrera papa, il lui dira avec reproche : « – Eh bien ! vous avez encore gâté Belle ? » Et papa, à tout hasard, répondra : « – Bah ! ne parlons pas de ça ; une bagatelle ! » Robert lui serrera les mains avec effusion, et le tour sera joué jusqu'au prochain versement. C'est ainsi qu'on fait les bonnes maisons.

LA BRUNE. – Et les bons ménages. M. Frigard est dans le vrai...

... Mais la pluie avait cessé, et le soleil reparais-sait, inondant la pelouse de ses rayons. J'ai quitté la tribune, tandis que les deux amies continuaient à soulever des problèmes de philosophie sociale, problèmes pour lesquelles elles trouvaient des solutions si heureuses et si souriantes.

APRÈS LE DIVORCE



OÙ EN ÉTAIS-JE?... Il s'est passé tant de choses depuis mercredi ! S'il m'en souvient, nous en étions restés au moment où le marquis Hector de Saint-Alcauve, après avoir divorcé avec la marquise, venait d'épouser sa cuisinière Françoise. Vous y êtes ? Parfaitement.

Donc voilà Françoise installée en qualité de châtelaine au château des Haudriettes. Je ne vous dirai pas que la situation alla toute seule ; je suis même obligé d'avouer que cela n'alla pas du tout. Dans l'Anjou, la terre classique des préjugés nobiliaires, on n'accepta nullement – en dépit de ses chairs à la Rubens – la nouvelle marquise, cet ex-cordon-bleu qui n'avait aucune raison pour être du Saint-Esprit. Les Susmondois, qui n'avaient pas la reconnaissance de l'estomac, se montrèrent froids, les Folangin réservés, et les Précý-Bussac plutôt hostiles. Or, quand on n'a pour soi ni les Précý-Bussac, ni les Folangin, ni surtout les Susmondois qui donnent le ton au pays, on est bien malade.

Saint-Alcauve luttait cependant pendant un temps moral, ou immoral, si vous préférez. Ses nuits étaient bonnes ; il avait toujours aimé les grosses femmes, ce qui le changeait de la maigreur aristocratique, mais décevante, de la marquise, et, cette fois, il était servi à souhait.

Seulement, il était porté sur sa bouche – pas sur celle de Françoise, sur la sienne – et dame, les cailles à la Souvaroff, les canapés de homard et les rissoles à la Pompadour n'étaient plus réussis comme autrefois : Françoise n'opérait plus elle-même. Rappelez-vous cet exemple, ô célibataires gourmands qui seriez tentés d'imiter le marquis dans l'espoir de vous assurer une bonne table pour vos vieux jours. L'affaire est déplorable ; on gagne peut-être une femme... mais on perd sa cuisinière.

Alors, quoi ? Plus de considération, plus de petits plats fins et soignés, plus l'estime des Susmondois... La désillusion arriva bien vite ; peu à peu il en vint à trouver comme des relents de saindoux dans la chevelure un peu drue de sa bien-aimée ; les gros doigts plus habiles aux besognes ménagères qu'aux effleurements câlins et pervers de l'amour, lui semblèrent avoir gardé comme des parfums lointains de vaisselle ; on se blase de tout, même des grosses

femmes, nous, dirions surtout des grosses femmes, et Paul Bourget saurait très bien vous expliquer pourquoi. Bref, six mois n'étaient pas écoulés depuis le scandale du fameux dîner de chasse, que le marquis de Saint-Alcauve avait pris sa plantureuse compagne en horreur.

Le remède était simple. Il en est du divorce comme de l'amant pour les femmes honnêtes. Au début on hésite un peu, la religion, la famille, le monde, etc., etc. Mais une fois le premier pas franchi, il n'y a pas de raison pour s'arrêter dans cette route jonchée de fleurs.

La vie est un voyage
Tâchons de l'embellir
Semons sur son passage
Les roses du plaisir

ainsi que chantait, à ma grande surprise, sur le Pont-Neuf, un aveugle qui, par une pluie battante, s'accompagnait en battant du tambour sur une botte avec deux petits crayons. Ce philosophe était dans le vrai, et quand on prend du divorce on n'en saurait trop prendre. Hector n'hésita donc pas à répudier cette nouvelle épouse, se contentant de lui assurer une pension annuelle équivalente à ses anciens

gages, y compris l'anse du panier, et de lui délivrer un certificat constatant qu'elle était restée, à sa connaissance, sept ans dans la même maison. Pendant ce temps son maître n'avait eu qu'à se louer de... ses services. On ne disait pas lesquels.

Françoise partit désespérée. Ce n'est pas la position qu'elle regrettait ni la couronne à feuille d'acanthé de marquise, ni les remparts crénelés des Haudriettes au-dessus desquels flottait l'étendard des Saint-Alcauve. Cela lui était bien indifférent; c'était une fille simple qui avait conservé dans les grandeurs des sentiments primitifs. Toute proportion gardée, elle aimait le marquis comme Joséphine aimait Bonaparte; ce qu'elle pleurait, ce n'était pas le noble et riche châtelain, c'était l'homme avec ses épaules carrées, sa peau douce, ses ongles taillés en amande, et sa belle barbe blonde si soignée et qui sentait si bon! C'est par amour qu'elle était arrivée à conquérir d'abord les jours pairs de la camériste Fanny et même ensuite la place de la châtelaine. Et tout cela était fini!... Abomination de la désolation!...

Quant au marquis, après ces divers avatars, il comprit que sa situation dans l'Anjou était devenue impossible : il vendit donc à son voisin Susmondois le château et les terres pour un prix dérisoire, – la

voilà bien la justice immanente ! et libre, délivré de toute entrave, il vint s'installer à Paris, où ses deux cent mille livres de rente devaient lui conquérir des indulgences pour son double divorce.

Là, il s'efforça de faire la fête et de mener ce qu'on est convenu d'appeler, je ne sais trop pourquoi, une vie de *bâton de chaise* ; il fréquenta le Moulin-Rouge et le Palais de Glace, et se galvauda avec un tas de petites femmes ayant pour la vertu le suprême dédain que professait Brutus, mais volontiers il eût chanté comme Faust – le petit :

Le jour, la nuit, toujours en fête,
Mais tout ça fait mal à la tête
Et ça ne fait pas le bonheur.

Quand on a goûté les joies amollissantes de la famille, des pantoufles, de la robe de chambre, de la lampe, du bon livre au coin du feu, on n'est plus fait à quarante ans pour les amours sans veille ni lendemain, pour la rude existence du chasseur obligé, chaque jour, de chercher un nouveau gibier pas trop faisandé.

Il arriva un moment fatal où l'on est repris par la nostalgie du foyer conjugal. C'est le châtement.

Et Hector songea à se remarier. Précisément il avait rencontré chez mistress Darlington, Anglaise tenant un salon des plus selects, une ravissante veuve, lady Arabella Pringle, un Rubens elle aussi celle-là, mais un Rubens affiné par la civilisation ; une poitrine insolente, plantureuse, mais une taille svelte ; des bras merveilleux, mais des attaches fines ; des jambes à rendre jalouse la belle Brésil, mais des chevilles délicates, et enfin des mains d'enfant aux paumes moites, aux doigts fuselés, faites pour procurer au mâle les divins frissons et lui ouvrir l'accès des paradis artificiels.

Après trois semaines de flirtation, Saint-Alcauve demanda la main de lady Pringle et fut immédiatement agréé ; d'ailleurs en sa qualité d'étrangère, elle ne s'occupa pas trop du passé et se contenta de savoir que le marquis avait divorcé pour incompatibilité d'humeur.

Après un adorable voyage de noces en Angleterre, le couple revint à Paris et s'occupa de reconstituer un intérieur. On acheta un petit hôtel rue Rembrandt, et l'on écrivit à la Société des gens de maison pour avoir de bons serviteurs. On venait de sortir de table lorsqu'on annonça qu'une cuisinière demandait à être introduite.

— Faites entrer, dit Arabella.

La nouvelle venue fit son apparition... mais Saint-Alcauve étouffa un cri. C'était son ancienne femme, c'était Françoise !

— Madame, dit-elle, voilà mes certificats. Je sais très bien faire la grande cuisine ; j'ai eu deux cuisiniers sous mes ordres. Je suis restée sept ans dans la même famille, et M. le marquis qui me connaît bien pourra vous dire ce dont je suis capable.

— Vous connaissez cette cuisinière ? demanda la marquise.

— Oui, non... c'est-à-dire... elle sait très bien son métier, sans doute... cependant pour une petite maison comme la nôtre...

Hector bredouillait, éperdu, d'autant plus qu'Arabella insistait : « Mais quoi donc ? Elle a l'air très bien. Puisque vous la connaissez, puisqu'elle est excellente cuisinière, il me semble que c'est une véritable aubaine... »

Que faire ? Quelle raison donner du refus, et si Françoise exaspérée racontait tout, divulguait la passé, quelle dégringolade dans l'esprit de la noble Anglaise !... C'était épouvantable, mais Saint-Alcauve se sentait pris et il n'y avait qu'à céder sous peine d'esclandre.

Séance tenante, Françoise qui se montrait des plus coulantes sur la question des gages, était engagée, et, en se retirant, elle jetait au marquis un atroce regard d'amour survivant à tout, et de passion insouvie.

Et maintenant, la voyez-vous, non, mais la voyez-vous bien, la situation de Saint-Alcauve entre ces deux femmes, la cuisinière d'hier et la marquise d'aujourd'hui? Il s'enferme chez lui, se barricade dans sa chambre, mais dans les corridors du petit hôtel, il y a des rencontres terribles avec Françoise.

— Hector, un baiser!

— Y songez-vous, malheureuse!

— Un bon baiser, comme autrefois! Je l'exige, je le veux!... sans cela je dis tout.

Et le pauvre Hector est obligé de coller ses moustaches sur cette bouche qui l'écoeure, et d'embrasser cette peau qui, aux vapeurs de la cuisine, a repris des odeurs de grillon épouvantables...

Infamie! Le Dante avait oublié ce cercle-là dans son enfer, et il y a certaines douleurs qu'il ne faut même pas essayer de décrire.

L'ESCALIER JAUNE



LE DÎNER, au Grand-Hôtel de Toulouse, avait été très gai, et tandis qu'au premier étage les *grosses légumes* mangeaient solennellement, en compagnie du prince des Asturies et du général Brugères, au rez-de-chaussée, les officiers subalternes festoyaient, en devisant sur le thème de la journée. Le 17^e corps, manchon blanc, avait atteint le Tarn, entre Moissac et Albi, et avait fort adroitement rejeté vers le sud-est les forces ennemies du 16^e corps, qui marchaient de Castelnaudary sur Toulouse.

Mais quelle chaleur ! et quel pays vibrant, redondant, avec des syllabes articulées, des roulements d'r, et du patriotisme à panache ! Et les femmes ! quel joli type, avec le teint ambré, les cheveux noir-bleu, les dents étincelantes, tout cela mis en valeur par les fichus de nuance éclatante. Quel dommage que l'on soit tellement pris par le service et les manœuvres, qu'on n'ait pas de temps à consacrer à la bagatelle. Mars empiétait trop sur le culte de Vénus.

— Bah ! quand on veut bien, on peut toujours, s'exclama joyeusement le petit Foucard, lieutenant au 29^e chasseurs à cheval, tout en frisant d'un coquet mouvement de pouce sa moustache blonde ; le tout, c'est d'être débrouillard, et j'ai constaté avec surprise qu'il n'y avait pas besoin pour ce sport ni d'être jeune, ni d'être joli garçon, ni même d'être galonné.

Contez-nous ça, camarade, dit le capitaine Farhoff, officier d'état-major russe. Donc déjà, nous aimons beaucoup les petites aventures de femmes.

— Eh bien ! voici : nous venions d'arriver à Mascabardès, et j'avais logé mon peloton dans une ferme. Les chevaux étaient bien installés, et, sous le hangar, j'avais veillé à ce que tous les hommes eussent leur dolman, shako, bride, selle, etc., placés en petit paquet, avec le sabre comme support, seule façon pour les cavaliers de retrouver facilement et rapidement leurs objets, en cas d'alerte, au lieu de les chercher au milieu d'une véritable salade d'équipements. Le système est de moi, et je m'en suis toujours bien trouvé. Je descendais donc vers la place du marché, dans un beau rayon de soleil couchant, avec la satisfaction du devoir accompli, lorsque, dans la rue de Tréville, j'aperçus, au balcon d'un hôtel particulier, une femme en simple peignoir

de linon, qui s'éventait avec de gracieux mouvements de bras nu. Les lèvres étaient rouges comme une grenade, l'œil caressant sous le sourcil très touffu et très arqué, indice d'un riche tempérament, évoquant l'idée de ces régiments où il y a de beaux sapeurs, et les formes qui se profilait sous l'étoffe froufroulante paraissaient des plus confortables. La maison avait d'ailleurs bonne apparence, petit hôtel cosu, bourgeois et tranquille, gratté de frais et tout flambant neuf. Il y avait même, accroché à la balustrade du rez-de-chaussée, un écriteau indicateur : *Prenez garde à la peinture.*

Et, de fait, le vestibule et l'escalier apparaissaient peints d'un beau jaune safran, d'un coloris admirable. D'ailleurs, il n'y avait pas d'erreur possible, la brunette me souriait. Je fus immédiatement envahi, je l'avoue, par une de ces bouffées d'orgueil, par un de ces accès de fatuité naïve que mes trois ans de service n'ont pas encore pu faire complètement disparaître. Ah ! le prestige de la jeunesse, des deux galons d'argent, tout petits, sur la manche ; et la taille souple, et le jarret tendu, et l'œil clair ! Il n'y a que ça. Pourtant, je ne voulus pas me lancer ainsi à l'aveuglette, et sans avoir l'air, je demandai quelques

renseignements au garçon d'un café, qui faisait le service de la terrasse :

— Mon ami, prenez ce franc, et sans regarder la personne, sans vous retourner, dites-moi quelle est cette dame, au balcon ?

— C'est madame Pomarida, une veuve. Nous rappelons ici : la baronne. C'est une femme qui se tient.

Une baronne ! Pour le coup, c'était une vraie conquête, et il ne s'agissait pas d'un raccrochage banal. Sans hésiter, et sans en demander davantage, je me lançai à la charge, dans l'escalier safran, indifférent à l'odeur de térébenthine qui se dégagait des murs fraîchement décorés et j'arrivai devant une porte au premier, qui s'ouvrit avant même que j'eusse pris la peine de sonner.

— Que voulez-vous, monsieur le lieutenant ? me dit la jolie brune en montrant ses dents. Oh ! ce sourire !

— Madame la baronne, j'ai pour vous un billet de logement.

— Pas possible ! Enfin, entrez au salon, et montrez-moi ce fameux billet dont je doute fort.

Bien entendu, je n'avais pas le moindre billet de logement, et je l'avouai en toute ingénuité. Cela ne

m'empêcha pas d'être parfaitement reçu avec une hospitalité si écossaise qu'il y eut un moment où je crus devoir m'habiller en écossais.

Chez les montagnards écossais,
L'hospitalité se donne
Et ne se vend jamais !

J'eus droit au feu et à la chandelle, et au bout d'une heure de conversation véhémence, je m'en allai fort satisfait, me congratulant sur ma chance spéciale et sur un succès assurément flatteur pour un petit endroit comme Mas-Cabardès. Par exemple, un léger ennui : la manche de mon dolman avait frotté contre le mur et avait une belle estafilade safran. C'était un peu contrariant, car je n'avais pas d'autre tenue et je déteste paraître avec une tache, devant mes hommes. Je comptais donc, le lendemain, à l'aurore, envoyer chercher de l'essence par mon ordonnance Pilastre, de manière à faire disparaître la trace accusatrice ; mais cet animal de Filastre ne parut pas, et, pour ne pas manquer le boute-selle, je fus obligé de faire au galop mon paquetage sans lui, ce qui me perdit du temps.

Heureusement, je trouvai mou peloton à cheval tout prêt, devant la ferme, et mon maréchal des logis

m'ayant rendu compte que personne ne manquait à l'appel, personne, pas même Filastre, je ne poussai pas mon enquête plus loin, et me dirigeai rapidement sur la place d'armes où avait lieu le rassemblement de l'escadron. Je trouvai mon capitaine-commandant, Chevrondrier, d'une humeur charmante :

— Tout votre monde est là ?

— Oui, mon capitaine.

— Alors, en route pour Corriza, où nous retrouverons le régiment.

Et, tandis que je trottais botte à botte avec Chevrondrier :

— Charmant endroit, ce Mas-Cabardès. La ville est pittoresque, et les habitants aiment le militaire. Avec cela, à l'horizon, le massif de la Montagne-Noire...

Il esquissa un geste large, et j'aperçus son coude maculé d'une belle tache safran. Allons, je n'avais pas été le seul à gravir l'escalier jaune, échelle de Jacob, qui conduisait au paradis !

Mais je n'eus pas le temps de philosopher, car nous rejoignons le régiment, et à peine reformé en colonne, l'adjudant vint me dire que le colonel me demandait en tête. Diable ! J'allongeai l'allure,

et trouvai mon chef tout hérissé, sous sa barbiche blanche :

— Monsieur Foucard, je vous porte une punition pour la tenue de votre ordonnance Pilastre : il faut en route veiller spécialement sur la tenue des ordonnances, qui doivent donner l'exemple et être des cavaliers d'élite. Cette punition aurait dû être doublée. Enfin, je fais la part des circonstances, et je ne vous en veux pas autrement. Rejoignez votre peloton.

La semonce paternelle se fondit en un sourire bienveillant, et mon chef me quitta pour retourner à son poste. Mais, comme il se retournait, j'aperçus sur le dos du dolman, à hauteur de l'omoplate, une grande ligne safran qui zébrait la soutache noire. Lui aussi ! Mon colonel ! Tout blanc, cinquante-six ans, bedonnant et apoplectique ! Ah ! mon pauvre Foucard, il n'y avait vraiment plus à t'enorgueillir de ta conquête, en songeant aux amants de la baronne Pomarida, je me disais, comme le vieux grognard de Waterloo ; « Ils sont trop ! »

Je rejoignis mon peloton.

— À propos, demandai-je à mon marchi, vous ne m'aviez pas rendu compte que vous aviez puni mon ordonnance Pilastre. Il était sale, mal tenu ?

— Non, mon lieutenant, mais je ne sais pas où l'animal avait été se fourrer; il était littéralement couvert de peinture safran, comme vous pouvez en juger vous-même...

— Au trot, marche! m'écriai-je en piquant mon cheval avec rage, et en songeant aux extra d'essence qu'il faudrait sans doute se procurer, pour détacher le 29^e chasseurs, envoyé en détachement.

BEAUTÉ ET VERTU



AX...— LES-BAINS, où la colonie anglaise est en majorité, il y avait eu une grande fête à l'occasion du couronnement de Sa Majesté Edouard VII. Dans le parc brillamment illuminé, on avait tiré un feu d'artifice où d'ingénieux motifs lumineux représentaient la harpe celtique d'Irlande, le lion rampant d'Écosse, les trois léopards d'Angleterre, le tout surmonté d'une couronne fermée, avec en exergue : « Vive Edouard VII ! », écrit en lettres de feu.

Une immense table avait été dressée dans la vaste salle du théâtre, et tous les Anglais et Anglaises présents à X... avaient tenu à honneur de venir boire à l'occasion de la « coronation » le *tchampaigne* ex-rrrra drrry ! L'orchestre du Casino, au moment du bouquet, avait entonné le *God save the King*, que tout le monde avait écouté debout et tête nue. Les organisateurs du banquet s'étaient d'ailleurs montrés très larges pour le recrutement des convives. Il valait mieux que ce fût moins select, mais plus nombreux,

et, du moment que vous parliez anglais – même du nez comme les Américains – vous étiez admis nez-en-moins. Pour les dames, surtout, la gamme allait des ladies du peerage les plus huppées jusqu’aux artistes et même jusqu’aux belles irrégulières qui font les beaux jours et surtout les belles nuits de cette station balnéaire. Lady March, celle que nous appelons «les onze marches», dix n’était vraiment pas assez pour sa haute taille de life-guard, rappelant celle de mademoiselle Eve Humbert, se trouvait assise à côté de Nelly Lovett, jadis serveuse de bar, la plus délicieuse poupée blonde et rose que nous ait jamais envoyée la perfide Albion ; et lord Halifax avait pour voisine mistress Arabella Langford, la grande artiste de Covent-Garden, une professional-beauty qui s’est fait une réputation non seulement de talent, mais d’imprenable vertu et d’incontestable respectabilité, C’est même une des originalités de la comédienne. Elle est passée intacte au milieu des désirs des hommes, en soulevant seulement un peu le bas de sa robe pour ne pas tacher de boue sa longue traîne, et son hermine est restée immaculée au point qu’elle est reçue, sur un pied d’égalité, aux *drawing-rooms* les plus élégants, pendant la saison.

Ce fut donc avec un certain froncement de son sourcil olympien qu'elle constata la promiscuité avec certaines *girls* dans ce banquet, qui était aussi panaché qu'empanaché ; et, certes, la présence de Nelly, outrageusement décolletée, souriante, étalant une gorge altière dans un encadrement de guipure d'or, n'était pas faite pour lui plaire, d'autant plus que, par un singulier hasard, la créature portait au cou un collier de perles ayant comme pendeloques deux grosses perles noires, qui ressemblaient beaucoup à celui que l'artiste arborait fièrement sur sa poitrine marmoréenne et intangible.

Cependant, le champagne aidant, toutes ces petites différences de castes et de milieu social avaient fini par se fondre dans un tumultueux loyalisme, et un véhément enthousiasme pour le roi, couronné malgré la prédiction de la vieille sorcière. Sous la lumière électrique, mélangée aux lueurs plus douces des bougies, les mousselines de soie, les guipures d'Irlande, les satins brochés à incrustations de Venise chantaient la grande symphonie en blanc majeur, et les plumes des grands chapeaux palpitaient sur les ondulations vagues comme des mouettes au-dessus des flots. Les saphirs, les rubis, les rivières de diamants étincelaient sur les épaules des grandes

dames comme sur celles des dégrafées de grande marque, et les parfums les plus pénétrants, mêlés aux odeurs de femmes, montaient dans l'air comme un encens aphrodisiaque destiné à affoler le nerf olfactif des hommes. Il y avait dans l'atmosphère ainsi surchauffée comme une espèce de griserie et d'attendrissement qui rapprochaient les cœurs et les lèvres dans un même amour du monarque ressuscité et de la patrie victorieuse. Le dîner avait d'ailleurs été exquis, depuis le *turtlesup* jusqu'à la bombe Alexandra, en passant par la croustade aux champignons oronge et le canard au sang, à la sauce bigarade, et les toasts avaient commencé dès le *claret*, au roi, à la reine, au prince de Galles, au duc de Connaught, au duc d'Édimbourg, à Kitchener, à Roberts et, tout toast porté obligeait les convives.

Qu'importe le motif, pourvu qu'on ait l'ivresse !

non pas à tremper les lèvres, comme chez nous, dans le liquide, en avalant une demi-gorgée, mais en vidant le verre jusqu'au fond. Dans ces conditions, les hommes, très rouges, sanglés dans leur haut col et dans leur cravate blanche au-dessus du smoking fleuri à la Chamberlain, se sentaient envahis par une douce béatitude, et tenaient à leur voisine des pro-

pos empreints d'une voluptueuse philosophie, tout en roulant des yeux un peu larmoyants. On se parlait de très près, le bras passé derrière le dossier du siège, et, parfois, il y avait des têtes qui se laissaient aller momentanément sur ces belles épaules que le Très-Haut a faites pour servir d'oreiller à l'homme, lorsqu'il veut oublier les soucis de la vie et fêter, en bon citoyen, les joies patriotiques. Les femmes, elles aussi, riaient aux anges, les yeux brillants, les prunelles zébrées de ces petites fibrilles roses que laisse sur le teint de lys l'abus des crus trop généreux. Quant à Nelly Lovett, il faut bien le reconnaître, sa tenue était franchement mauvaise. Elle avait trempé un biscuit dans son vin de Champagne et s'amusait à le faire manger par petits morceaux au général Strong, qui ouvrait une bouche énorme et tirait la langue sous sa moustache blanche hérissée en chat. Cet exemple déplorable avait été très imité par ces demoiselles et le banquet patriotique était en train de prendre une allure folâtre qui, d'ailleurs, n'aurait pas autrement troublé le partisan de la vie facile, l'indulgent monarque en l'honneur duquel il avait lieu.

Seule mistress Arabella Langford ne cédait pas à l'entraînement général. Avec un regard de vague mépris pour ce qui se passait autour de la table,

elle restait rigide sur sa chaise, imposant la tenue et le *kant* à ses voisins immédiats, si bien qu'il y avait comme une zone de correction autour de la sévère comédienne, qui faisait, à sa manière, son philosophe de Couture contemplant l'orgie sans y prendre part. On professait du reste, pour elle, un tel respect, qu'on n'aurait jamais osé effleurer son oreille chaste de quelque propos grivois, ou provoquer son indignation par quelque geste frôleur. Cependant, le ton de la bacchanale britannique allait en crescendo. On racontait des souvenirs sur la jeunesse du prince de Galles, ses visites dans la loge d'Hortense Schneider jouant la *Grande Duchesse de Gerolstein*. Un soir, il avait essayé le tricorne empanaché du général Boum, qui lui allait, ma foi, très bien. Et l'on riait ! Encore un peu, et l'on allait, malgré la solennité du jour, entamer la majesté royale. Mistress Arabella Langford comprit que l'heure d'intervenir avait sonné. Elle tapa sur son verre avec une telle énergie que, du coup, les flirts caressants s'arrêtèrent et que Kelly Lovett, elle-même, resta le bras en l'air, oubliant d'enfourner ce qui restait du biscuit dans la bouche béante du général Strong.

— Mesdames, messieurs, dit mistress Langford, voulez-vous me permettre de vous rappeler un sou-

venir personnel ? Vous voyez ce magnifique collier avec les deux poires en perles noires que j'ai arboré ce soir. Eh bien ! il m'a été offert par soixante ladies, qui ont voulu, par ce magnifique cadeau, rendre hommage à la dignité de ma vie.

Il y eut des applaudissements. Mais, tout à coup, Nelly Lovett se leva à son tour et agitant son casque d'or :

— Mesdames, messieurs, dit-elle, vous voyez ce collier de perles qui ne le cède en rien, comme valeur, à celui de la vertueuse mistress Langford. Eh bien ! il m'a été donné par *un seul lord*, qui a voulu, par ce magnifique présent, rendre hommage à... ma foi, je ne me rappelle plus à quoi.

Il y eut une tempête de rire. Et là-haut, dans l'Empyrée, le bon Ernest Renan dut constater une fois de plus qu'il avait bien jugé en proclamant, qu'après tout, la beauté valait la vertu.

LA BELLE OCTAVIE



DANS LA COUR DU QUARTIER, l'extinction des feux sonna bien modulée, avec de longues et mélancoliques prolongations de sons.

— Bien sonné, ma foi ! dit l'adjudant vague-
mestre, en appuyant ses deux coudes sur la table du
rapport et en fermant les yeux, comme pour mieux
savourer la poésie de ces notes graves si souvent en-
tendues et qui lui rappelaient tant de choses !

— Qu'est-ce qui a envoyé cela ? demanda Cha-
bert, l'adjudant du demi de droite, un blond trapu,
carré d'épaule, à moustache rousse, un très joli gar-
çon qui arrivait tout frais émoulu de Saumur.

— C'est Krimple, le nouveau cantinier commis-
sionné, trompette en pied au 4^e escadron et piston à
la fanfare, répondit le vieux Baumgartner, l'adjudant
du demi de gauche, et pour le moment adjudant de
semaine. Sa femme, la belle Octavie, s'est installée
aujourd'hui.

— Ah ! c'est elle que j'ai aperçue tantôt, reprit
Chabert ; c'est une jolie brune, et son corsage est

plein de promesses. C'est dommage que les cantinières ne portent plus la tenue, car le dolman bleu, à tresses noires, lui eût été à ravir. Il faudra voir à lui dire deux mots, à l'enfant.

— Oh ! pour cela, mon colon, rien à faire. J'ai pris mes renseignements. Madame Krimple arrive du 29^e chasseurs, où elle faisait tourner la tête à tous les sous-officiers, mais elle est inabordable.

— Pourquoi cela ?

— Tiens, parbleu ! parce que le mari fait bonne garde ; et puis c'est une vertu.

— Eh bien ! moi ; messieurs, reprit Chabert en retroussant sa moustache d'un joli coup de pouce, je parie un déjeuner au Champagne que, d'ici à huit jours, la belle cantinière n'aura plus rien à me refuser, rien, et que je la connaîtrai... dans les coins.

— Le pari est tenu, dit solennellement Baumgartner, et, quel que soit le résultat, on boira, ce qui est le principal.

Là-dessus, on sortit de la salle du rapport, et Chabert, sous prétexte de service d'exploration, passa avant de se coucher, devant la cantine où trônait la cantinière, entre deux pots de marguerites multicolores et de géraniums rouges.

— L’extinction des feux a sonné, madame Krimple, dit-il d’une voix qu’il s’efforçait de rendre bourrue.

— Oui, *mon lieutenant*, répondit la brune avec un sourire enchanteur qui découvrait des dents éblouissantes, perles dans un écrin de corail ; mais, aujourd’hui, je vous demanderai grâce de quelques minutes. Je ne suis installée que de tantôt, et y a encore beaucoup à ranger.

— Je reconnais, d’ailleurs, qu’avec vous, l’extinction des feux doit être très difficile, dit Chabert, en passant par-dessus le comptoir le bras autour de la taille de la telle Octavie.

Mais, à ce moment, le cantinier revint, enleva son shako et accrocha sa trompette à la patère, puis d’un ton goguenard :

— Que faut-il vous servir, mon lieutenant ?

— Il faut me servir l’extinction de vos falots d’ici à dix minutes, et la fermeture de votre boîte, sans cela... à l’housto !

Il sortit en envoyant un regard vainqueur à la belle cantinière ; mais, dès le lendemain, il se mit en devoir de gagner son pari par des pointes bien dirigées. Dès que le trompette était absent pour raison de service ou répétition des fanfares du cahier

bleu, Chabert se précipitait à la cantine, et faisait une cour en règle, ponctuée de caresses toujours incomplètes, mais chaleureuses. On allait finir par jaser, et l'honnête madame Krimple pensa qu'il était plus sage d'aller au-devant des potins, en expliquant, elle-même, la situation délicate à son mari.

Celui-ci écouta la chose, en grattant le front sur lequel jusqu'ici n'avait jamais poussé de cornes, puis il dit :

— Vois-tu, Octavie, il faut absolument nous débarrasser de ce mirliflore, sans cela la position ne sera plus tenable. Pour un oui, pour un non, il me fourrera au bloc, et après, ma pauvre poulette chérie, tu seras livrée sans défense à ce soudard. Il vaut mieux un bon scandale qui le compromette et le mette ensuite dans l'impossibilité de continuer.

— Que faut-il faire ?

— Eh bien ! voici : après le dîner de ce soir, fais semblant d'accepter les propositions de l'adjudant Chabert – tu diras que je suis en ville et que j'ai la permission de minuit – et donne-lui rendez-vous dans ta chambre à dix heures. Moi, je serai étendu sous le lit, avec le manche d'un bon balai de corvée, et, à un moment donné, je sortirai de ma cachette et corrigerai le galant de telle sorte qu'il n'aura pas en-

vie d'y revenir, ni même de porter plainte au colonel.

— Tu ne crois pas le moyen bien risqué ?

— Mais non, Octavie, laisse-moi faire et tout ira bien.

— Comme tu voudras, mon gros ; après tout, ça te regarde.

Donc, au dîner, dans le petit cabinet réservé aux chefs et à messieurs les adjudants, jamais madame Krimple ne s'était montrée si aguichante. Sanglée dans une blouse de taffetas rose qui moulait ses formes marmoréennes, elle s'arrangeait, en passant le bœuf aux choux, pour frôler de son bras l'oreille de Chabert, et en replaçant le plat sur la nappe cirée, elle s'appuyait tendrement contre lui.

— Ça marche, ça colle, disait Baumgartner, je crois que le gaillard va gagner son pari. On boira.

— Savoir, disait le vaguemestre ; ce n'est peut-être que de la pure coquetterie ; il ne faut pas se fier aux apparences.

Cependant, tout en versant le café, Octavie s'était penchée vers Chabert, et lui avait dit tout bas :

— Krimple a la permission de minuit : je vous attendrai, ce soir, dans ma chambre.

— Entendu, après la contre-appel. Je serai chez vous à dix heures.

À l'heure dite, le mari, armé d'un fort gourdin, se glissait sous le lit conjugal, et, quelques instants après, Chabert entra à la suite d'Octavie. La cantinière croyait qu'on allait encore un peu marivauder et s'attarder aux bagatelles de la porte; mais l'adjudant, qui calculait que le trompette rentrerait à minuit, était d'avis de brusquer les choses et de charger un peu « à la hussarde ». Il décrocha donc son sabre qu'il posa sur la commode, puis ainsi délesté, il empoigna vigoureusement la cantinière dans une étreinte virile qui ne laissait aucun doute sur l'issue de la bataille. La chaste Octavie se débattait de son mieux, ne s'attendant pas à une telle fougue amoureuse, mais, comme elle allait céder, elle crut se sauver en disant d'une voix haletante :

— Finissez, je vous, en supplie !

— Et pourquoi finir, je commence, au contraire.

— Mais... j'aime mieux vous dire la vérité. Mon mari est ici.

— Ah ! il est ici ! s'écria l'adjudant en dégainant son grand sabre, eh bien ! sabre à la main ! deux temps ! S'il est ici, qu'il se montre, et, foi de Chabert, je l'embroche comme un poulet !

— Personne ne parut, si bien que l'adjudant put continuer tout à son aise la besogne commencée.

Krimple, recroquevillé, plus mort que vif, sous le lit, n'osait sortir de sa cachette, et, comme, en sa qualité de piston dans la fanfare, il avait le sentiment de la mesure et des trilles, il entendait au rez-de-chaussée des craquements de sommier isochrones qui ne lui laissaient aucun doute sur le rythme de la polka qui se dansait au premier. Au bout d'une demi-heure qui parut un siècle au pauvre mari, l'adjudant rengaina, reboucla son ceinturon et partit se coucher en sifflant un air vainqueur.

— Sacrebleu ! nous avons bien travaillé, dit enfin Krimple on se relevant couvert de sueur.

Mais aussi c'est ta faute, dit la belle Octavie reboutonnant sa collerette, pourquoi n'es-tu pas accouru quand je t'ai appelé à mon secours ?

— Tu es bonne, toi ; je ne tenais pas à être embroché comme un poulet. J'aurais voulu t'y voir.

Octavie, à cette pensée, esquissa un sourire énigmatique. Je ne sais trop ce qu'elle pensait, puis elle conclut :

— Au fait, tu as aussi bien fait de ne pas bouger, mon pauvre ami, car je l'ai constaté... l'adjudant est beaucoup plus fort que toi.

LE TRIO



LETTRE DE TOTO À TUTUR

Mon bon Tuteur,

TU ME DEMANDES mes impressions sur X...-les-Bains, où je finis ma cure de septembre. Il y a eu une recrudescence d'étrangers, ce qu'on appelle « la deuxième fournée », peut-être plus intéressante encore que la première pour l'observateur et le philosophe. En août, c'étaient les clubmen, les boulevardiers, les belles demi-mondaines en rupture d'Armenonville ou de Maxim's ; en septembre, ce sont les princesses polonaises, les marquises italiennes, les Américaines excentriques, tout ce monde en ruolz, plus amusant et plus original que le vrai, au milieu duquel vécut Arsène Houssaye endormi dans ses illusions, tout en se demandant parfois, à certains jours de doute : « Grandes dames ou courtisanes ? ». Mais le doute durait peu et le cher poète croyait à ses grandes dames.

Ici, en dehors du jeu effréné, la grande joie consiste, à l'heure de la musique, à déchiqueter son prochain. Ah ! ah ! Ça fait toujours plaisir. Neverley a pour ce sport un talent tout particulier. Il promenait son monocle sur l'assistance et, pour chaque groupe, il avait un petit potin.

Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés !

Mais « le trio » surtout lui servait de cible. Le trio, c'était souvent la formule classique : le mari, la femme et l'amant. La femme, belle et plantureuse créature, dans tout l'épanouissement de son été, grande, bien découplée, la poitrine altière, une tête de déesse environnée d'un flot de cheveux blonds et une démarche triomphale ; l'amant à l'unisson, un gaillard de six pieds, haut en couleur, chevelu, moustachu, avec des épaules d'Hercule Farnèse et un torse de sportsman entraîné à tous les exercices : l'air en mémo temps distingué et opulent. Quand le couple passait, bras dessus, bras dessous, car on ne se quittait guère, il faisait sensation. C'était bien le mâle indiqué de cette femelle, et l'union, si illégale qu'elle fût, était, du moins, admirablement assortie. Je les admirais comme on admire un groupe de statues

harmonieuses ou une paire de chevaux bien appareillée.

Le mari, seul, faisait tache au tableau ; le mari était lamentable. C'était un petit blond lymphatique, à la barbe rare, au visage marbré de plaques eczéma-teuses, étriqué dans des vêtements étroits, et ayant, dans toute sa personne falote, je ne sais quoi de ma-ladif et de pauvre. Il suivait, résigné, dans le sillage de l'amour vainqueur, et tenu à distance par la traîne sur laquelle il s'efforçait de ne pas marcher, il tâchait de ne pas trop perdre sa distance ; mais il était toujours là ; le pavillon couvrait la marchandise, et on était sûr de l'apercevoir dès que les silhouettes gi-gantesques des deux amants radieux l'avaient dégagé.

Et Neverley, tandis que Boldi jouait lentement la valse bleue, me conta l'histoire. L'amant était richissime, le mari était pauvre, et vivait de la liaison de sa femme, liaison sur laquelle on ne pouvait même pas dire qu'il fermait les yeux. En effet, à son arrivée, le trio était descendu au Grand Hôtel des Bains, éta-blisement familial et assez rigoriste au point de vue de la tenue extérieure et des mœurs. On n'avait pas trouvé trois chambres voisines, mais deux chambres pour le ménage, et une chambre un peu plus loin,

dans le corridor, pour l'ami. Or, la nuit, après la rentrée du Casino, on avait vu l'amant, en petit complet tourterelle, se glisser chez madame, malgré la proximité du mari, et l'on avait constaté qu'il ne se donnait même pas la peine de refermer la porte avec précaution. Puis, à l'aurore, le garçon veilleur l'avait vu regagner sa chambre, avec les cheveux embroussaillés, et le petit veston tourterelle sur le bras.

Le lendemain, d'un ton pincé, la directrice de l'hôtel annonçait au trio que, pour des motifs sur lesquels elle préférait ne pas avoir à insister, elle était obligée de donner congé à ses locataires. Le mari ne demandait aucune explication; on payait, et on louait ensemble une villa sur la plage, villa dans laquelle on était sûr de ne pas être dérangé, ni épié, pendant les promenades nocturnes.

— Mais alors, dis-je à Neverley, c'est le mari complaisant, dans toute son horreur. C'est un monsieur qu'on ne peut saluer que... de la rame.

— Attendez, me dit mon ami, il ne faut pas porter des jugements trop téméraires; on a, en effet, généralement cessé de le connaître, mais certaines personnes romanesques prétendent qu'il y a là-dessous tout un drame, et que le mari n'est ainsi complaisant que parce qu'il est très amoureux. Oui, ce qui le dé-

ciderait à accepter cette situation plus qu'équivoque, ce ne serait pas la vénalité, mais l'amour. Les naïfs affirment que le mari est tellement épris de sa femme, qu'il aime mieux la garder dans ces conditions que de la perdre à tout jamais. De cette manière, il continue à la voir, à vivre dans son atmosphère; qui sait? peut-être lui accorde-t-on encore, par-ci, par-là, quelques miettes de la table! tandis que s'il se fâchait, s'il brisait les vitres d'un furieux coup de corne, eh bien! on le quitterait, on divorcerait et l'on s'en irait bien loin, avec l'amant, « vers une autre patrie », pour cacher son bonheur. Ce serait le « never more » fatidique du poète anglais, la séparation fatale, inexorable, éternelle, et ça, paraît-il, est au-dessus des forces du pauvre homme. Qu'en dites-vous?

— Je dis que, si c'est vrai, je plains le mari de toute mon âme, et éprouve pour lui encore plus de pitié attendrie que de mépris.

Je regardai le mari, assis, tout petit sur sa chaise, débordé, annihilé, englobé dans la personnalité des deux êtres installés près de lui, au point de ne plus paraître avoir une existence autonome; à côté d'eux, il était évidemment moins que rien. De là, sans doute, cet aspect maladif, cette mine hâve, cet ava-

chissement général d'un pauvre garçon qui sent qu'il n'a aucun moyen de lutter contre la destinée. Si, en réalité, ce mari aime sa femme, me disais-je, quel supplice et quelle torture ! C'est certainement le plus grand martyre de ce jeune siècle ! Quelles nuits épouvantables il doit passer, en entendant, à travers la cloison, dans la pièce voisine, les cris, les soupirs des deux amants ; quels tableaux doit lui fournir son imagination lui représentant l'enlacement de ces deux êtres heureux, se pâmant à quelques mètres de lui, tandis qu'il se tourne et se retourne sur sa couche solitaire comme saint Laurent sur le gril ! Ce doit être le plus atroce des supplices. Ah ! comme je comprends qu'il n'ait plus goût à rien, et qu'il promène, sur cet affreux monde où se commettent tant de violences, ses regards désabusés. Et le lendemain matin, l'obligation de sourire à son « meilleur ami » de lui tendre la main, de déjeuner, de dîner, de voyager avec lui, dans une promiscuité cordiale et publique, qui vous rend la risée du monde entier ; et cela, sous peine de voir la femme idolâtrée s'enfuir et disparaître. Supporter ce supplice, tolérer cette ignominie, s'enliser dans toute cette boue, et sentir que l'on n'aura jamais la force de s'arracher le cœur !

Non vraiment, il ne me paraissait plus si répugnant, le petit homme, et, dût-on me classer dans les naïfs, je me sentais, en le regardant, envahir par une compassion profonde. S'il m'avait salué, je lui aurais rendu son salut : s'il m'avait tendu la main, je crois, ma parole, que je lui aurais tendu la mienne, au risque de me faire conspuer par mes amis indignés par ma veule condescendance. Cependant, le jour baissait ; la musique était terminée ; Boldi avait lancé ses derniers accords, et les baigneurs, pour éviter la fraîcheur vespérale, s'étaient réfugiés dans les salons du Casino. En poussant brusquement le petit tambour qui ouvrait sur la salle des jeux, je trouvai le mari qui causait de très près avec la belle Gaby d'Athènes, mais un mari rieur, folâtre, transfiguré, et qui disait :

— Alors, à ce soir, ma Gaby chérie, tout de suite après le théâtre...

Il s'éloigna et je restai ahuri devant la belle fille :

— Tu connais ce... monsieur, petite Gaby ?

— Je te crois ! Ça biche ferme ! Un gaillard épantant ! Et gentil ! Et généreux !

— Mais on m'a dit qu'il n'avait pas le sou.

— Sa femme lui donne tout ce qu'il veut. C'est un homme tout à fait bien, je t'assure.

Alors, l'amant payait le luxe de la femme et les maîtresses du mari! Pas d'amour, rien que du vice! Du coup, mon attendrissement s'envola devant l'écœurante réalité. Décidément, Tuteur, je ferai comme les autres, je ne saluerai pas le vilain bonhomme.

Ton vieux.

TOTO.

FILLE OU GARÇON ?



M LE DOCTEUR Meligarde n'est pas, certes, un médecin ordinaire : membre de l'Académie des sciences, maire de Passy, il a eu dans sa vie deux grandes passions : l'hydrothérapie... et la repopulation.

Il prétendait que l'hydrothérapie menait à la repopulation, et que la repopulation – honni soit qui mal y pense – menait... à l'hydrothérapie.

Il résultait parfois de ces diverses occupations des méprises assez bizarres. Ainsi l'on m'a affirmé que, dans un dernier mariage célébré à la mairie, après avoir expliqué aux deux époux les charmes de la fameuse phrase de l'Écriture : « Croissez et multipliez », après leur avoir demandé, selon la formule :

– Monsieur X..., consentez-vous à prendre pour épouse mademoiselle Y... ?

– Mademoiselle Y..., consentez-vous à prendre pour époux M. X... ?

Sur leur réponse affirmative, au lieu de dire aux conjoints : *Levez-vous!* il leur avait dit : *Tournez-*

vous! Et, à la grande surprise de l'assemblée, sa main distraite avait fait le geste d'envoyer à ces deux dos en guise de bénédiction une douche imaginaire.

Le fait doit être vrai, car c'est Cadet qui me l'a raconté.

Quoi qu'il en soit, nul plus que lui n'avait été contristé par les rapports officiels de son collègue M. Bertillon constatant la dépopulation de la France. Ah! cette dépopulation, il en rêvait la nuit. On se souvient qu'à une des dernières reprises de la *Vie Parisienne* aux Variétés, lorsque Baron entama le couplet :

Repeuplons, Repeuplons

Repeuplons, les salons du faubourg Saint-Germain!

On vit un homme aux fauteuils d'orchestre, applaudir à tout rompre, élever comme un fou ses deux mains au-dessus de sa tête et crier à pleins poumons :

— Bravo, Meilhac! Voilà une magnifique pensée!

Cet homme ai-je besoin de le dire? — enfin, je le dis tout de même pour la clarté du récit cet homme était Meligarde.

Il avait eu l'idée de l'impôt sur les célibataires, croyant sans doute, dans l'ingénuité de son âme, que le célibataire était un monsieur qui ne faisait pas d'enfants. Il avait poussé à la prime de vingt-sept francs accordée, sous forme de dégrèvement d'impôts, au père de famille ayant donné six rejetons à la patrie. Chez lui, il avait organisé des dîners mensuels où il n'invitait que des jeunes époux un peu fatigués, et il les bourrait de truffes, de homard à l'américaine et de salades de céleri. Puis, quand venait l'heure du couvre-feu, il clignait de l'œil d'un air excessivement malin, en reconduisant les couples jusqu'à l'escalier, et il leur disait :

— Bonne nuit ! Soyez heureux... et n'oubliez pas que la France manque de bras.

Au mari, il glissait dans l'oreille :

— Ce n'est pas comme votre femme qui en a de ravissants.

À la femme, il chuchotait :

— Ce n'est pas comme votre mari qui m'a l'air d'un solide gaillard.

Et il rentrait se coucher, enchanté, persuadé qu'il n'avait pas perdu sa soirée. D'ailleurs, lui-même prêchait d'exemple. Chaque année madame Meligarde – celle que ses amies appellent la belle

Éliane – mettait au monde un magnifique poupard, et – chose miraculeuse – le docteur pouvait toujours annoncer à l’avance si ce serait une fille ou un garçon.

Fort de sa science divinatrice, il avait même engagé avec ses collègues des paris à cet égard, et en général, quelques jours avant la délivrance, un pli cacheté déposé à l’Académie des sciences indiquait quel serait le sexe du nouveau-né. Ce pli était ensuite ouvert en séance solennelle ; – on montrait aux membres de la docte assemblée, comme pour les examens de grand concours, que l’enveloppe était intacte, et les cachets une fois sautés, on constatait, chaque fois avec une nouvelle admiration, que Meligarde avait encore dit vrai et s’était montré une fois de plus bon prophète.

Douze fois déjà le docteur avait renouvelé l’expérience, et douze fois il avait gagné son pari. Tantôt il jouait la série : deux filles, deux garçons. Tantôt il jouait l’intermittence : une fille, un garçon, avec la même régularité qu’un ponte féticheur à Monte-Carlo.

Vous ne serez donc pas étonnés – au fait, soyez donc étonnés si cela vous convient, cela m’est fort indifférent – si la réputation de Meligarde devint

bien vite universelle. Persuadé que souvent les parents reculent devant le surcroît d'un nouveau rejeton à venir par incertitude de son sexe, il avait ouvert dans ce but spécial un cabinet de consultation ; et, en voyant les clients affluer dans ses salons, il ne pouvait s'empêcher de réfléchir en se frottant les mains, que la féconde Allemagne n'avait désormais qu'à se bien tenir.

— Nous avons déjà la poudre sans fumée, s'écriait-il avec un juste orgueil ; maintenant vous pouvez tirer les premiers, messieurs les Allemands, nous avons, nous, le mâle à coup sûr.

Le magnifique nègre qui lui servait de valet de chambre, et qui répondait au doux nom de Vendredi — avait un mal énorme à classer les consultants par numéro d'ordre et se faisait en gratifications les mêmes revenus que jadis le groom Joseph chez le général Boulanger dans l'hôtel de la rue Dumont-d'Urville.

C'était à qui viendrait entendre la bonne parole. Meligarde avait d'abord cru, comme tant d'autres, à la théorie de la dominante. Il avait en effet remarqué que dans les familles les filles étaient en général les aînées ; les garçons ne venaient que plus tard et il en avait conclu que dans la première jeunesse,

un mari de vingt-cinq ans, par exemple, était relativement moins parachevé, moins fait que la femme de vingt ans. Il était par conséquent, dominé par son amour, par ses désirs, par ses sens qui le mettaient dans un état d'infériorité devant la femelle résignée, calme, maîtresse d'elle-même et froidement consentante. Plus tard, au contraire, la femme vieillissait, moins désirable, le mari blasé redevenait à son tour dominateur, reprenait toute sa supériorité physique et faisait des mâles.

Cette théorie, si séduisante en elle-même, n'avait qu'un défaut, c'était d'être battue en brèche par une foule d'exceptions. Ainsi Éliane Meligarde, par exemple, dominait absolument son mari de toute la séduction de sa divine personne – le docteur s'en rendait absolument compte – surtout le soir. Pour plaire à sa femme, le docteur aurait marché à quatre pattes comme une levrette, ou se serait couché à plat ventre, ou aurait pris toutes les poses que votre imagination vagabonde peut vous suggérer (J'espère pour vous, monsieur et madame, que vous avez l'imagination vagabonde).

Et cependant, le premier enfant Meligarde avait été un garçon.

Aussi le docteur ne croyait-il plus au système de la dominante, mais il avait étudié la théorie de la lune. N'allez pas, je vous prie, supposer des légèretés ! Je traite un sujet sérieux et tiens essentiellement à rester dans le domaine du sérieux.

Donc, mon docteur avait calculé l'influence des différentes phases, l'action directe de cet astre mystérieux, cher aux mimes du Cercle funambulesque, et suivant que les époux avaient uni leurs lèvres dans un baiser d'amour, au premier quartier, à la pleine lune, ou au dernier quartier, il en déduisait sans hésitation le sexe du marmot à venir.

De là à pouvoir se procurer suivant les besoins une fille ou un garçon, il n'y avait qu'un pas, qui fut bien vite franchi, et comme obstacle, qu'un pavé qui fût bien vite arraché. Le nègre Vendredi ne savait plus où donner de la tête, car les souverains eux-mêmes, dans un intérêt dynastique facile à comprendre, venaient faire queue chez le docteur. Ah ! si le défunt roi de Hollande avait consulté Meligarde, le Luxembourg ne serait pas retourné à un Nassau et l'Europe n'aurait pas à craindre les terribles complications résultant de la loi salique !

Cependant, ces jours derniers, le monde scientifique était en émoi. Les injections de Pasteur ou

de Koch étaient bien peu de choses auprès de l'événement qui se préparait. La séduisante madame Meligarde allait donner un treizième rejeton à la France, et prouver une treizième fois la perspicacité de son mari.

Si cette treizième fois il avait encore dit vrai, alors, ma foi, les sceptiques, les partisans quand même de la théorie de la dominante n'avaient plus qu'à rentrer sous terre et à admettre d'une manière péremptoire et définitive la théorie de la lune.

Comme toujours, le docteur, sûr de lui-même, avait envoyé sous pli cacheté son pronostic à ses collègues, et quand les douleurs de l'enfantement commencèrent, il se rendit au sein de l'assemblée, ayant donné l'ordre qu'on envoyât le cocher pour l'avertir du sexe de l'enfant à l'Académie des sciences. Au milieu d'un profond silence le président fit sauter les cachets et ouvrit l'enveloppe : Meligarde annonçait la naissance d'un garçon. Alors, avec une impatience bien légitime, on attendit l'arrivée du messenger. Enfin, le cocher haletant fit son apparition :

— Eh bien ! dit Meligarde souriant, est-ce une fille ?

— Non, monsieur le docteur... À cette réponse, des applaudissements frénétiques éclatèrent dans l'assemblée.

— Mais, continua le cocher... ce n'est pas non plus un garçon.

— Alors, qu'est-ce que c'est?... demanda le médecin ahuri.

— Monsieur... c'est un nègre!

— Mon ami, lui dit un confrère goguenard, jusqu'ici vous n'aviez calculé que les phases de la lune; maintenant, il faudra tenir compte également des jours de la semaine. Méfiez-vous du vendredi.

LE TARIF DE NUIT



LA PARTIE AVAIT ÉTÉ RUDE, ce soir-là, à X... – les-Bains, et déjà l'aurore aux doigts de rose commençait à colorer le sommet du Mont-Revard, lorsque le baron Pingret trouva qu'il était temps « d'aller coucher le vieux monsieur ». D'une voix fatiguée, il annonça qu'il y avait une suite et se leva de son siège de banquier ; puis, tandis que le croupier continuait son antienne :

– Messieurs, il y a une suite ; la voit-on ? On ne voit pas la suite ? Messieurs, la banque est aux enchères. Combien en banque ? Vingt louis ? Vingt-cinq louis?... On ne met pas au-dessus de vingt-cinq?... Adjugé à vingt-cinq louis.

Le baron, avec sa sébile, se dirigea vers le changeur qui somnolait et troqua ses jetons et ses plaques contre les billets bleus et quelques pièces d'or. Tout compte fait, la soirée n'était pas mauvaise. Il ne gagnait pas, mais il ne perdait rien. C'était un beau résultat, après deux heures de banque ouverte et de lutte contre les pontes tenaces, avec des combinai-

sons de mises doublées dans la perte et de paroli dans le gain.

Çà et là, dans la salle de jeu, affalées sur les divans de cuir, des demoiselles en grande toilette tapageuse, décolletées, endiamantées et en grand chapeau, dormaient, les traits tirés, dans des attitudes lasses, comme des marionnettes dont on aurait cassé les ficelles. D'autres continuaient à tenter la chance, avec leur pile nacrée dans les mains gantées de blanc, héroïques, debout derrière les dos arrondis des pontes. Celles qui étaient décavées, et dont les bourses d'or pendaient lamentablement flasques et vides, appuyaient nerveusement sur le bouton de leur éventail à hélice, et faisaient un peu de vent, avec le vague espoir de se refaire en emmenant souper un joueur heureux. Les accords de Boldi aidant, avec la bisque et le « Champagne extra-dry », on pourrait peut-être regonfler la bourse d'or.

Pingret jeta un regard philosophique sur ce tableau nocturne qu'il connaissait si bien, décor obligé de la pièce dans laquelle il avait un rôle important, et, d'un pas lourd, se dirigea vers la sortie.

— Qu'est-ce que tu payes ? demanda mademoiselle Coco Tambour, une beauté de Lyon, en se plantant, aguichante, devant la porte.

— Moi, je paye un fiacre pour rentrer me coucher, boulevard de la Côte.

— Tout seul ?

— Comme un curé, mon enfant. J'aime mes aises.

— Mon vieux, reprit noblement mademoiselle Coco, tu es très spirituel ; tu peux te payer ma tête, mais tu ne te payeras jamais... le reste.

Là-dessus, très digne, elle laissa le champ libre, avec une petite moue de mépris, et le baron, tout à fait indifférent à l'aventure, prit son pardessus des mains d'un laquais chamarré d'or, et, après avoir prudemment croisé l'étoffe sur son portefeuille, se dirigea vers la sortie du Casino, et héla le fiacre le plus à sa portée.

— Menez-moi au Splendide-Hôtel.

— Bien, patron.

Le baron Pingret avait déjà un pied dans la voiture, lorsqu'il fut pris d'un scrupule :

— Dites-moi, mon ami, c'est le tarif de jour maintenant, un franc cinquante la course ?

— Non bourgeois. Il n'est que cinq heures, tarif double de nuit, trois francs. Le tarif de jour ne commence qu'à six heures.

— Voyons, l'hôtel est à cinq minutes d'ici, vous n'allez pas me prendre trois francs pour cinq minutes, cela ferait plus de dix sous la minute, plus de trente francs l'heure. À ce prix-là, je pourrais me faire conduire à la daumont.

— Mon prince, ne marchandez pas. Nous sommes de pauvres diables qui devons vivre, toute l'année, sur le bénéfice du mois d'août. Car nous n'avons guère qu'un mois, un pauvre petit mois !

— Voyons, voulez-vous trente sous, oui ou non ? Trente sous, c'est bon à prendre.

— Impossible, c'est le tarif. Je ne puis marcher au-dessous du tarif. Mes camarades diraient que je trahis la corporation et que je gâte le métier.

— Alors, allez au diable ! J'attendrai qu'il soit six heures.

Cependant, le baron Pingret était fatigué, et la route, bien qu'assez courte, monte tout le temps pour arriver au Splendide-Hôtel. Après un moment d'hésitation, il rentra dans le Cercle et remit, à nouveau, son pardessus au laquais surpris.

— Ah ! ah ! mon vieux marcheur, je savais bien que tu reviendrais ! s'écria joyeusement mademoiselle Coco Tambour, qui crut à un revenez-y volup-

tueux du baron. Je meurs de soif, tu vas m'offrir un whisky-soda, hein, mon gros bébé ?

D'un geste large, le « bébé » l'écarta de sa route. Il y avait de tout dans ce geste : du dédain, de la vengeance, en revanche du mot : « Tu ne te payeras jamais le reste ! » mais il y avait surtout une immense satiété. Volontiers, il eût servi à Coco la phrase biblique : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » Puis Pingret avança vers la dernière table de jeu qui fonctionnait encore, avec quarante-cinq francs, qu'on se disputait avec désespoir sur chaque tableau. Le banquier perdit sur un tableau, se refit sur l'autre, mais enfin la victoire finit par rester aux pontes.

— La banque est aux enchères, combien en banque ? glapit encore le croupier.

Pingret réfléchit qu'il avait encore près de trois quarts d'heure à attendre avant que sonnât l'heure du tarif de jour, et il cria :

— Vingt-cinq louis en banque !

Pour le coup, tout le monde tressauta. Vingt-cinq louis en banque à cette heure-là, ça ne s'était jamais vu ! Le baron revenait. Bravo ! On savait que le vieux avait de l'argent. On allait donc s'amuser. Du coup, l'aubaine réveilla tous les joueurs étendus çà

et là sur les divans de cuir ; les demoiselles lâchèrent leurs consommations glacées, et, la table se trouva regarnie sur trois rangs, par enchantement, comme aux plus belles parties de la journée.

— Adjugé à vingt-cinq louis ! dit avec une douloureuse résignation le croupier, en faisant la salade des cartes d'un mouvement machinal, et en replaçant avec une prestigieuse dextérité les cartes retournées. Puis, il recommença son éternelle mélodie :

— Messieurs, les cartes passent. Y a-t-il un banco ? Le banco n'est pas demandé. Faites votre jeu, messieurs.

Les plaques et les petits jetons de nacre blanc et rouge se mirent à pleuvoir sur le tapis vert, tandis que Pingret, après avoir fait couper le jeu par mademoiselle Coco, très fière de cet honneur, massait bien devant lui le petit paquet et se mettait à tailler avec cette maestria qui l'a fait surnommer : *high life tailor*.

La partie recommença acharnée. Après quelques beaux abatages qui avaient grossi la banque, Pingret, en toute autre circonstance, se serait levé, comme Charlemagne, mais... il n'était pas encore six heures du matin. Il persista donc et la chance tourna. Dès

lors, ce fut une guigne noire. Les huit et les neuf pleuvaient sur chaque tableau et quand, par hasard, il tirait à cinq, pour changer la veine, il amenait ou des bûches ou des gros chiffres qui diminuaient son point, quand ils ne le réduisaient pas à zéro. Il s'obstina, arrosant, arrosant sans cesse, tandis que le croupier continuait d'un bras fatigué le geste auguste du semeur, et disait chaque fois :

— Messieurs, la banque est remise. Faites votre jeu.

Au bout d'une heure, le baron Pingret avait exactement perdu trente-deux mille francs.

Cette fois, il en avait assez. Il se leva de table en ronchonnant, tandis que les pontes joyeux se dispersaient engouffrant leur gain dans leurs poches, et que le gérant s'empressait d'éteindre l'électricité. Mademoiselle Coco Tambour, elle-même, avait gagné honnêtement vingt-deux louis. Elle les montra goguenarde au baron, en lui disant :

— Grosse bête ! Tu aurais mieux fait de m'offrir mon whisky-soda, et même, en te payant le rate, ça ne t'aurait pas coûté ça.

C'était le coup de pied de vache, mais une joie restait au baron. À la porte, il retrouva son cocher qui dormait sur son siège.

— Ah! ah! dit-il triomphant. Six heures et demie. Tarif de jour, cette fois.

— Tarif de jour, montez, bourgeois, dit le colporteur en s'étirant.

Et le baron Pingret prit, au petit trot, le chemin du Splendide-Hôtel. Il était presque consolé de sa perte. Il n'avait pas payé le tarif de nuit.

LEURS PÈRES



LETTRE DE TOTO À TUTUR

Mon bon Tuteur,

À MON HUMBLE AVIS, on s'occupe toujours des mères d'artistes et pas assez de leurs pères, qui sont cependant très curieux parfois à étudier au point de vue philosophique.

Qui saurait analyser l'état d'âme d'un autre papa protégeant les ébats de sa fille au théâtre ou au cirque? Jadis, aux Variétés, nous avons savouré comme il le méritait le personnage créé par Deltombe, le beau-père de *monsieur Betzy*. Moi, j'ai eu affaire dernièrement à un nommé Rouflard, que j'avais installé comme concierge dans ma maison de rapport, rue Montalivet.

Gardien aux Champs-Élysées, Rouflard personnifiait le type du vieux militaire dans ce qu'il y a de plus respectable. Tout blanc, avec une terrible mous-

tache et une longue barbiche, il était impossible de le voir déambuler au milieu des enfants, avec la mélancolie d'un guerrier revenu des gloires de ce monde, sans être saisi de respect et éprouver un peu de ce sentiment qu'évoque l'idée du soldat-laboureur. Sanglé dans son uniforme vert, brodé d'argent, le képi crânement campé sur l'oreille, la poitrine décorée des médailles d'Italie et du Mexique, il m'avait plu tout de suite et j'avais été très heureux d'augmenter les faibles émoluments de ce vieux brave par l'adjonction des gages du concierge; la loge, dans l'après-midi, était tenue par madame Rouflard, ce qui ne gênait en rien le service du garde.

Parfois, je passais rue Montalivet pour donner quelques ordres, signer mes quittances, ou tout autre motif que je renouvelai le plus souvent possible, car j'avais été frappé par la beauté merveilleuse de la fille de mon concierge, la petite Adrienne. Une gamine encore, à peine seize ans, mais déjà des yeux immenses à damner un saint, une bouche ravissante qui, lorsqu'elle riait, creusait deux petites fossettes dans les joues roses et fraîches, et une poitrine pleine de promesses. Comme je m'étonnais qu'une beauté aussi fine eût pu s'épanouir dans cette loge, entre ce vieux gardien et cette grosse femme pous­sive, je

ne pus m'empêcher, un jour que j'avais échangé un long regard avec la petite, de dire en m'en allant, à mon portier, qui me reconduisait sous la voûte :

— Père Rouflard, vous savez que votre Adrienne est rudement gentille ; une race, une distinction !

— Je crois bien, monsieur le vicomte, je le crois fichtre bien ! Mon épouse a été la maîtresse d'un général.

Et il ajouta, très fier :

— C'est même à ça que je dois ma place de gardien aux Champs-Élysées.

Ô puissance de la discipline ! ô influence du militarisme triomphant ! Tu me croiras si tu veux, Tuttur, mais, après cette réponse épique, je compris Rivoli, Austerlitz et Waterloo, le prestige de Napoléon, l'abnégation de la Grande Armée, le bataillon sacré, tout le chauvinisme, tout le culte des vieux grognards qui avaient écrit à coups de sabre l'épopée impériale. Ce vieux guerrier, si digne, si vénérable, ne ressentait aucune colère, sans doute parce que l'amant avait été un général, c'est-à-dire le dieu prestigieux et empanaché qui tient entre ses mains les destinées du simple soldat.

Ah ! si ça n'avait pas été un général !... J'étais persuadé que si ça n'avait pas été un général, il se se-

rait passé des choses terribles, car le vieux Rouflard ne devait pas plaisanter sur la question d'honneur. Je me disais tout cela, tout en continuant à faire ma cour à la petite Adrienne, qui avait mis comme condition à ses faveurs son entrée au théâtre. Moi, de mon côté, j'avais dit :

— Donnant, donnant. Le soir même où vous aurez débuté sur une grande scène parisienne, — il ne s'agissait pas d'un bouiboui, — ce soir même, vous ne rentrerez pas chez papa et maman et daignerez accepter chez moi une hospitalité écossaise. Pour qu'elle soit encore plus écossaise, si vous voulez, ma belle enfant, je m'habillerai en écossais.

— Marché conclu, avait répondu sans hésitation la fillette.

Et je m'étais mis en campagne. Puisqu'elle m'avait demandé un grand théâtre, je songai tout de suite au Châtelet; et grâce à mes hautes influences, j'obtins qu'elle remplît le rôle et le maillot du troisième coléoptère à gauche dans cette belle œuvre artistique qui s'appelle : le *Chat du diable*.

Adrienne ne se possédait pas de joie, et la maman Rouflard pleurait d'attendrissement; seul mon concierge restait un peu soucieux, et tortillait sa moustache blanche en disant :

— Le théâtre, c'est très joli, mais il faudra que la petite marche droit. Sans ça !...

Et il complétait sa pensée par un geste énergique qui me donnait un peu à réfléchir.

Ah ! Tutur... quand l'amour nous tient, on peut bien dire, adieu prudence. Aussi, avant-hier, après les débuts, assez inaperçus, je l'avoue, d'Adrienne, dans le troisième coléoptère à gauche, j'attendis à la sortie des artistes, et j'emmenai directement Adrienne, tout heureuse à l'idée qu'elle allait faire un bon petit souper au coin de mon feu.

Le souper fut exquis. La gamine avait des surprises et des joies d'enfant qui me ravissaient, s'extasiant devant les huîtres, devant le pâté d'alouettes truffé, devant la salade russe, et surtout, surtout buvant le vin de Champagne avec de jolis roucoulements de tourterelle :

Nuit d'ivresse, nuit d'amour.

Nuit plus douce que le jour...

comme chantait le grand Gounod. Mais glissons sur ces détails capiteux, et laisse-moi te dire seulement qu'il faisait grand jour lorsque nous fûmes réveillés, la petite et moi, par le bruit d'une altercation dans mon antichambre.

— Ciel! je reconnais la voix de papa! s'écria Adrienne, en se mettant tout à coup sur son séant et en quittant le coin de mon cou, dans lequel elle dormait paisiblement comme dans un nid.

Si tu avais vu, Tuteur, combien elle était jolie avec ses cheveux épars, ses yeux un peu meurtris par en dessous – ah dame! – et ses épaules rondes qui émergeaient de la chemisette tordue à la diable, tu aurais certainement compris mon emballement, bien qu'à cette heure-là l'emballement me mit dans une situation assez délicate.

Soudain, mon valet de chambre entra, très effaré, et me dit :

— Monsieur le vicomte, c'est le concierge de la rue Montalivet qui veut absolument parler à monsieur.

— Il faut lui répondre qu'à cette heure matinale je ne suis pas visible.

— C'est bien ce que j'ai essayé, mais Rouflard s'est mis dans une colère épouvantable et j'ai vu le moment où il allait me passer son couteau de chasse à travers le corps.

— Ainsi, il est armé?

— Oui, monsieur le vicomte.

— C'est bien. Fais-le entrer au salon. J'enfermai Adrienne tout en larmes dans mon cabinet de toilette, en recommandant à la fillette de ne pas avoir peur, puis je m'habillai en hâte : chemise impeccable, cravate noire à plastron, redingote noire boutonnée. Quitte à tomber sous les coups de revolver du garde, je voulais au moins qu'on trouvât mon cadavre dans une tenue correcte.

Résolument, j'entrai au salon. Rouflard m'attendait debout, les talons réunis, sanglé, ceinturonné, ganté, avec toutes ses médailles, la grande tenue de service. Nous nous saluâmes gravement, un peu embarrassés, puis le vieux garde, prenant la parole, commença en fronçant les sourcils :

— Adrienne, pour la première fois de sa vie, n'est pas rentrée à la maison. Nous l'avons attendue toute la nuit. Ma femme m'a dit : Je parie qu'elle est chez M. le vicomte. Alors, malgré ses supplications, j'ai revêtu mon uniforme et je suis venu vous demander : Est-il vrai que la petite soit ici ?

Je croisai les bras, prêt à tout, et je lui répondis simplement :

— C'est vrai.

Il y eut un silence très pénible, puis tout à coup, Rouflard, comme s'il prenait un grand parti me dit :

— Monsieur le vicomte... aurai-je au moins mon litre tous les jours ?

LA BOITEUSE



ON FUT bien un peu étonné, aux environs de la rue de Varennes, dans le vieux faubourg Saint-Germain, lorsqu'on apprit que le marquis de Kertauzon, ce grand chasseur devant l'Éternel, se décidait à prendre femme. Marié, cet indépendant, toujours à cheval, forçant le cerf ou servant le sanglier au couteau ! Marié, cet éleveur remarquable de yearlings primés, passant la moitié de sa vie en son haras de Kertauzon, combinant les mélanges de sang et de demi-sang, et tenant, pour ses produits, de véritables registres d'état-civil, sur lesquels on lisait :

Le Souvenir, Demi-frère de *Wilhelmina*, né le 22 avril 1899, Alezan, Fils de *Le Sancy* (père de *Semendria*, *Le Sagittaire*, *Palmiste*, *Le Justicier*, *Chambertin*, *Holocauste*, *Le Samaritain*, etc.) et de *Sylphine* (seconde du Prix de Diane et gagnante de plus de soixante mille francs de prix, et mère de *Wilhelmina*, gagnante de la Poule des Pouliches, le 2 août, à Maisons-Laffitte, à deux ans, battue d'une tête dans

le Prix de Harfleur, rendant dix livres à la première) par *Bruce* et *Souvenance*, issue de *Souvenir*.

Wishnou, Fils de *Rueil* (gagnant du Grand-Prix de Paris) et de *Welfare* (demi-sœur d'Or-monde, le grand-père de *Flying Fox* et propre sœur de *Farewell*, gagnante de mille guinées et mère d'Adieu et de *Regret*; *Welfare* est la demi-soeur d'Eastern Lily, la grand-mère, d'Indian Chief, Roitelet II et Indian Shore).

Et il s'y reconnaissait parfaitement au milieu de ces généalogies, bien plus compliquées que celle expliquées par d'Hozier, puisqu'on admet l'inceste dans les accouplements, et il ne se trompait de ces propres sœurs, de ces demi-sœurs, jamais, au milieu de ces grands-pères, et de ces demi-vierges. Peu à peu, à son insu, avec ses chevaux, ses chasses et ses chiens, il était devenu l'homme de la nature, sinon l'homme de la montagne cher à miss Helyett. Il mettait d'ailleurs l'animalité cent coudées au-dessus de l'humanité, et une de ses plaisanteries favorites consistait à dire :

— Comparez les pieds d'un cerf qui a parcouru cent kilomètres à ceux d'un fantassin qui en a marché vingt!

Un jour, un de ses fermiers étant venu lui annoncer que sa femme Jacqueline était accouchée de deux jumeaux, un garçon et une fille, Kertauzon lui avait répondu le plus naturellement du monde :

— Il faudra garder le petit mâle.

Et il ne s'était aperçu de sa distraction qu'en constatant la stupeur du fermier à cette proposition extraordinaire. Bref, c'était un féodal, un sportsman, un éleveur, un chasseur, un homme de cheval, tout ce que vous voudrez, excepté un homme d'intérieur et de famille. Aussi comme nous la disions en commençant, on fut absolument surpris quand on apprit que le marquis se préparait à convoler en justes noces avec mademoiselle Yolande de Rigny. Un soir, au hasard d'une visite chez ses voisins, au manoir de Coatserho, il avait aperçu la jeune fille travaillant à un ouvrage de broderie, et son profil éclairé à la lampe, avait semblé à Kertauzon, avoir une finesse hiératique. Et puis, il avait comparé cet intérieur des Rigny, si paisible, si digne, et si gai dans sa sérénité familiale à son château de Kertauzon, si désert, si triste, si sinistre même, avec ses têtes de cerf et de marcassins se hérissant comme des trophées de guerre au-dessus des portes. Pas une fleur dans les vases, pas de bibelots dans les vitrines; des épées,

des dagues, des fusils, des systèmes de mors spéciaux, des cravaches de dressage ; nulle part on ne sentait la présence de la femme.

À Paris, c'était encore bien pis, à l'entresol de la rue Godot, ce qu'il appelait son *tourne-bride de sous-lieutenant*. En plein centre, sans doute et à deux pas de l'*Union* et du *Club*, mais quel désordre ! Programmes de courses, cartes de pesage, invitations à dîner, journaux de sport, convocations à l'exposition des chiens ou à la fête des Guides, au Golf, tout cela pêle-mêle, mélangé à des billets de demoiselles dont le parfum musqué se mêlait aux âcres senteurs de la pipe, et même, pour tout avouer, aux relents du crotin.

Cette existence lui avait paru idéale jadis ; elle lui paraissait moins bien, maintenant, et il rêvait de voir, assis en face de lui, à table, aux grands dîners cynégétiques, une châtelaine avenante, même si la liberté des propos, des beuveries et des franchises lipées devaient s'en ressentir.

Bien entendu, l'annonce de cette nouvelle ne fut pas du goût d'un certain nombre de petits-neveux, jeunes hobereaux qui guignaient, pour l'avenir, le manoir de Kertauzon, le haras si bien installé, et les merveilleuses chasses, admirablement gardées et si

riches en gibier, plume et poil : Bertrand de Grommelin, surtout, le préféré du marquis, son compagnon de sport en Bretagne et de fêtes à Paris, se trouvait particulièrement lésé par cette combinaison matrimoniale, qui lui enlevait non seulement un oncle aimable et bon enfant, mais l'espoir d'un héritage fort appréciable, alors qu'il y aurait des petits Kertauzon. Et il y en aurait certainement des petits Kertauzon légitimés, puisqu'il y avait déjà un tas de petits bâtards qui couraient à travers le pays. On les reconnaissait à leur menton proéminent et à leur nez busqué ; et, quand on en rencontrait aux abords des fermes ou jouant dans la poussière, le long des chemins, on disait en riant : – Encore un qui est signé Kertauzon ! Le jeune Bertrand se mit donc en tête de rompre le projet de mariage Rigny ; et il se rendit aux environs de Coatserho pour prendre des renseignements sur la famille et en particulier sur mademoiselle Yolande. Ces renseignements furent, malheureusement parfaits. Les de Rigny, bien posés, bien pensants, riches, donnaient l'exemple de toutes les vertus du foyer : passé glorieux, il y avait eu un Rigny très abîmé à Moncontour, et un autre écrabouillé à Malplaquet. Que voulez-vous de plus ? Ne s'occupant pas de politique, ne lisant jamais un jour-

nal, ne mettant pas les pieds à Paris et vivant tranquillement et dignement à Coatserho, en y faisant beaucoup de bien. Quant à mademoiselle Yolande, un ange sur la terre, très pieuse, très jolie, très bonne musicienne, tous ses brevets ; une seule petite imperfection cependant, une jambe un peu plus courte que l'autre et amenant une légère claudication.

— Elle boite ! s'écria Bertrand au comble de la joie. Elle boite ! Ah ! par exemple, voilà une bonne nouvelle !

— Bah ! Louise de La Vallière boitait bien, et ça ne l'a pas empêché d'être aimée de Louis XIV.

— Oui, mais il lui a tout de même préféré la Montespan qui ne boitait pas, si bien que la pauvre Louise de la Beaume Leblanc, duchesse de La Vallière, est entrée aux Carmélites, où elle est restée, pendant trente-six ans. Je veux éviter ce remords à mon oncle.

Tout joyeux, il remit le cap sur Paris, en fredonnant :

Il faut la voir, le long de la rivière,
Boitant par-devant, boitant par-derrrière.

Il se précipita rue Godot-de-Mauroy et il trouva le marquis en conversation très importante avec son

entraîneur, en vue du Grand-Prix d'Auteuil, où deux de ses chevaux avaient certainement des chances. Quand il eut fini, il congédia l'entraîneur, et indiquant son meilleur fauteur à son neveu il lui dit :

— Eh bien, Bertrand, quel bon vent t'amène ?

— Mon oncle, une nouvelle très grave et que ma respectueuse affection m'oblige à vous communiquer. Vous avez l'intention, paraît-il, d'épouser mademoiselle Yolande de Rigny.

— Parfaitement, mon garçon. J'ai décidé ça dans ma vieille caboche.

— Eh bien ! attendez-vous à une pénible révélation, ce mariage est impossible.

— Quoi ? Ma fiancée en aime un autre ? Elle a commis une faute ?... Elle est enceinte ? Parle donc, sacrebleu ! tu me fais bouillir !

— Non ; mais mademoiselle de Rigny est boiteuse, absolument boiteuse.

Alors Kertaizon éclata de rire, et s'écria gaiement :

— Ah ! elle est boiteuse ?... Eh bien ! si tu savais ce que je m'en fiche. Je n'ai pas l'intention de la faire courir.

BARNUM FILS



OUI, BARNUM EST MORT, disait-on l'autre soir au cercle. Cela va faire bien de la peine à son fils.

— Ah ça! demanda naïvement le petit Stann, Barnum a donc un fils?

On se mit à rire autour de l'interlocuteur, ce qui l'énerva un tantinet; mais Grangeneuve eut pitié de son jeune âge et continua :

— C'est Bussac qu'on appelle ainsi, depuis certaine aventure qui lui est arrivée.

— Conte-moi cela.

— Volontiers, cher ami, d'autant plus que cela pourra vous éviter une gaffe, le cas échéant. Donc le grave Bussac, correspondant de la *Revue des Deux Mondes*, membre de la *Société de Géographie*, du *Club Alpin*, et autres associations aussi ennuyeuses que savantes, avait fait la connaissance de miss Fanny Football, obéissant à cette affinité et à cette attraction mystérieuse qui font que les tambours-majors aiment les naines, que les blonds préfèrent les

brunes, et que les militaires raffolent des paisibles nounous. C'est la loi des contrastes.

Jamais, en effet, plus folle créature ne jeta mieux son bonnet par-dessus les moulins du Nouveau-Monde jusqu'au jour où elle débarqua à Paris, précédée par une incontestable réputation de *professional beauty*.

Je ne sais plus trop dans quel milieu le rastaquouère Bussac la rencontra. Il causa avec elle de New-York, de Boston, de Philadelphie, de Chicago, de la puissance du commerce américain, de la vitalité de cette race si exubérante, si pratique. La belle savait beaucoup de choses, et avait des aperçus très personnels qu'elle lançait entre deux éclats de rire avec une merveilleuse justesse d'expression... et aussi avec une bouche admirablement meublée.

Bref, notre Bussac tomba sous le charme, et devint aussi amoureux que pouvait le lui permettre sa nature positive. Il dépensa un peu plus que ses revenus déjà fort considérables, il soupa un peu plus que de raison, et il sacrifia à la blonde déesse un peu plus que ne l'eût exigé son tempérament plutôt froid. C'est ce que, nous autres savants, nous appelons faire la fête.

Bien entendu, le travail s'en ressentit, la *Revue des Deux Mondes*, au lieu de ces bons articles pesant cinq cents kilos et marqués au coin d'une saine maturité, ne reçut plus que des broutilles indignes d'un homme sérieux; le directeur du Club Alpin fit de paternelles remontrances au correspondant devenu tout à coup paresseux, et la Société de Géographie perdit l'espoir d'avoir nourri dans son sein le rival éventuel de Stanley.

Cela dura ainsi quelque temps. Lorsque Bussac eut grignoté deux cent mille francs, et gagné un mal aux reins suffisant, il se mit à étudier son *moi* ni plus ni moins que M. Maurice Barrés, et le résultat de cet examen fut, que son *moi* n'en avait pas eu pour son argent. Il résolut donc de retourner à ses chères études et de lâcher – si j'ose m'exprimer ainsi – sa pétulante maîtresse, miss Fanny Football.

Je fus chargé d'aller la trouver dans son petit hôtel de la rue Lord-Byron, et je lui offris, de la part de mon ami, une flèche en diamants de deux cents louis, ce que Bussac appelait « la flèche du Parthe ».

— What is that ? flèche du Parthe ? me dit-elle en regardant le bijou et en faisant la moue la plus drôle du monde...

— Mon Dieu ! madame, cela signifie que c'est le cadeau des adieux, le bijou de la consolation. N, I, ni, c'est fini. Bussac rentre dans les sentiers de la vertu dont votre grâce charmeresse l'avait fait momentanément sortir. Il s'en va très attendri, très reconnaissant, tout ce que vous voudrez, mais il s'en va. C'est la vie !...

— Alors, il me quitte comme cela ?

— Avec la flèche, vous oubliez la flèche...

— Ah ! C'est ainsi ! Eh bien, vous direz à votre ami que je ne suis pas Américaine pour rien, quo je suis très pratique en affaire, avec cela très tenace, et que... je n'ignore pas la puissance de la réclame. Si d'ici dimanche, je n'ai pas reçu, en guise de « flèche de Parthe », comme vous dites, un chèque d'au moins cinquante mille francs, on entendra parler de moi.

Ceci ne présageait rien de bon. Je rapportai cet ultimatum à Bussac qui, flegmatiquement, se contenta de hausser les épaules :

— Vois-tu, je m'étais dit que je m'amuserais pendant six mois. Je me suis amusé, ou à peu près, pendant six mois et huit jours. J'avais dit que je consacrerai à ces plaisirs deux cent mille francs, j'ai croqué, y compris le prix de la flèche, deux cent quatre

mille francs. J'ai donc dépassé mes prévisions et rien ne me fera ajouter ni une heure ni un centime.

J'écrivis à miss Football le résultat piteux de mon ambassade, et tandis que mon ami se replongeait dans l'étude des altitudes et des longitudes, moi je continuai sans lui ma petite existence panachée. De temps en temps j'apercevais notre Américaine dans les loges des petits théâtres. Elle me regardait en souriant avec un air excessivement malin, mais comme cela allait à son genre de beauté, je n'attachai à ce rictus aucune signification particulière.

Or, un soir qu'il y avait une première très intéressante aux Variétés, – il s'agissait, je crois, d'une revue de Montréal et Blondeau, avec un bataillon de jolies femmes sur l'affiche qui faisait courir tout Paris, – j'étais d'assez mauvaise humeur, n'ayant pu me procurer qu'un fauteuil de balcon, lorsque je vis entrer en colonne seize petits vieux absolument chauves et marchant dans un ordre déterminé, sous la direction d'un cornac qui leur distribuait à chacun un fauteuil numéroté.

– Vous êtes de la claque ? demandai-je à celui qui formait la marche.

– Non, monsieur.

– Alors, vous jouez une scène dans la salle ?

— C'est possible. Nous sortons de chez le coiffeur.

J'étais très intrigué. Je monte au balcon, et je vois mes seize vieux installés au premier rang des fauteuils – des places excellentes – et, dans l'avant-scène de gauche, miss Fanny, plus jolie et plus sarcastique que jamais, contemplant cette rangée de vieillards avec une satisfaction profonde. Quelques-uns d'entre eux avaient commencé à enlever leur chapeau et j'avais constaté avec stupeur qu'ils avaient une lettre majuscule se détachant en teinture noire sur le crâne luisant.

Enfin, sur un signe de l'Américaine, ils se décoiffent tous, et en rassemblant les lettres peintes sur cette affiche d'un nouveau genre, je lis :

BUSSAC EST UN LAPIN

Les intervalles étaient formés des fauteuils vides, si bien que la phrase se détachait avec une netteté impeccable et devait être aperçue, non seulement de toutes les loges de première, non seulement des galeries supérieures, mais même de tous les fauteuils d'orchestre. L'idée était diabolique.

Déjà les quelques spectateurs arrivés commençaient à rire, épelant avec joie la terrible accusation.

Dans quelques moments tous les camarades de la rue Royale, tous les amis de l'Épatant ou du Club allaient arriver. Ils liraient à leur tour, et alors quelle joie, quel feu roulant de plaisanteries, et qui sait, quelle déconsidération rejaillissant sur mon cher savant !

Dans sa loge, miss Fanny Football triomphait, secouée par les transports d'une joie convulsive. Il n'y avait pas à hésiter. Je me précipitai vers l'orchestre et profitant de ce que le cornac, satisfait de son œuvre, était parti, je m'adressai au monsieur chauve chargé de représenter la lettre L :

— Monsieur, lui dis-je, quel fauteuil avez-vous, sans indiscrétion ?

— J'ai le numéro 63.

— Et vous, monsieur, fis-je au crâne voisin qui étalait sur sa nudité la lettre A.

Moi, Monsieur, j'ai le 65.

— Vous ne voudriez pas, par hasard, changer de place ?

— Oh ! monsieur, cela nous est absolument interdit. Nous toucherons cent sous par tête à la sortie, mais sous la condition expresse que nous n'aurons pas bougé une minute du fauteuil où notre cornac nous a placés.

— J’entends bien, fis-je d’un air bonhomme, aussi ne s’agit-il pas d’un changement de place, mais simplement d’un échange entre vous deux. Tenez, voici vingt francs pour chacun, si vous voulez troquer le 63 contre le 65 et réciproquement.

— Oh ! cela, rien de plus facile, firent les deux vieux, en empochant mon louis avec reconnaissance.

Le changement eut lieu, et, dès ce moment, la salle put lire :

BUSSAC EST UN ALPIN

C’était prétentieux, c’était afflicatif, mais ce n’était plus infamant. Bien entendu, il n’y eut qu’une voix pour plaisanter ce nouveau mode de publicité vivante, inventé par le peu modeste géographe ; on écrivit des articles indignés pour constater que l’histrionisme nous dévorait, que le cabotinage envahissait tout et que le puffisme des classes élevées était arrivé à un degré inquiétant pour l’avenir du pays.

Bussac laissa dire et laissa passer, mais depuis ce temps les camarades l’appelèrent le fils de Barnum.

— Et maintenant, petit Stann, que vous voilà renseigné, conclut gravement Grange-neuve, allez en paix et ne gaffez plus.

BIEN TRAVAILLÉ !



BARONNE de Sainte-Cabèche !... Ah ! ce serait un beau rêve, surtout lorsque depuis six ans on s'est contenté de s'appeler madame Barbanchu, femme légitime d'Isidore Barbanchu, simple sous-chef de division. Le baron le disait encore hier :

— Divorcez, ô divine Éliane ! – madame Barbanchu s'appelait Éliane – faites prononcer le divorce en votre faveur et mon tortil, mes billettes, mes gueules au chevron d'argent, ma galerie d'ancêtres remontant à Jehan de Sainte-Cabèche dit le Paillard, tout cela, je le mets à vos pieds.

Divorcer !... Mais quelle raison donner aux magistrats ? Isidore était un brave homme très honnête, très bien posé... à peine pouvait-on lui reprocher d'être un peu porté vers le cotillon, mais ses frasques étaient toujours sans importance et il revenait plus amoureux que jamais vers le dodo conjugal. Pourtant, il serait doux pour une Barbanchu d'entrer de plain-pied dans la vieille noblesse française. Alors ? Alors ?...

Telles étaient les réflexions un peu confuses que se faisait Éliane, une agréable blonde bien en chair, très élégamment vêtue d'une veste en drap prélat garnie d'étoiles de jais, avec chemisette et manches en velours prélat, tout en gravissant, rue Saint-Roch, l'escalier passablement boueux qui menait à l'*Agence Taloché Mystère, célérité, discrétion, renseignements intimes et autres.*

M. Taloché, un bel homme, portant à la boutonnière une aveuglante rosette multicolore, reçut madame Barbanchu avec cette bonté indulgente des confesseurs appelés à connaître toutes les maladies morales et, après avoir écouté les doléances de sa cliente, il répondit :

— Monsieur Barbanchu n'a pas de condamnation judiciaire dans son casier ? Très bonnes les condamnations.

— Jamais de la vie. Il est sous-chef de division.

— Il ne vous a jamais battue. S'il vous avait donné une gifle, ce serait parfait.

— Par exemple ! Il est en adoration devant moi.

— C'est dommage, bien dommage. Alors, trompez-le.

— Le baron de Sainte-Cabèche ne m'épouserait plus. Il tient absolument à ce que le divorce soit prononcé en ma faveur.

— Alors, au contraire, surprenez votre mari en flagrant délit d'adultère.

— Vous pourriez m'organiser cela? Ah monsieur, je ne regarde pas à la dépense. Vous avez carte blanche.

— Alors, madame, nous sommes sûrs de réussir, et vous serez baronne. Je vais vous mettre en rapport avec Boucard, un de mes meilleurs agents, un gaillard qui n'a jamais fait four.

Taloche sonna et l'on vit apparaître M. Boucard, un gros brun d'aspect militaire et sympathique, sanglé dans une redingote noire boutonnée très haut. Des manches un peu courtes émergeaient deux pattes énormes aux pouces dorés par l'abus de la cigarette.

En peu de mots le patron le mit au courant de la situation. Boucard, d'un geste familier, éponta sa moustache enduite de cire hongroise, réfléchit une minute, puis, avec un salut qui sentait bien son homme du monde :

— Madame, dit-il, je vous demande huit jours, pas un fichtre avec, et la huitaine écoulée, aussi vrai

que je m'appelle Boucard, je vous fais pincer votre Barbanchu. Vous verrez si nous savons bien travailler!

— Cela ne vous coûtera d'ailleurs que la bagatelle de cinquante louis, ajouta Taloche. Vingt-cinq louis payables aujourd'hui et vingt-cinq louis après la réussite.

— Voilà un argent que je ne regretterai pas, dit Éliane en faisant le versement exigé.

Puis elle partit rayonnante d'espoir, entrevoyant dans un rêve étoilé toutes les billettes et toutes les gueules des Sainte-Cabèche.

Une dizaine de jours se passèrent et déjà madame Barbanchu commençait à être inquiète. Ce retard était d'autant plus désagréable que le baron, comme son ancêtre Jehan le Paillard, devenait de plus en plus amoureux et de plus en plus pressant, lorsqu'un beau soir, vers huit heures, l'agent Boucard fit son entrée. Il était radieux.

— J'ai eu un peu plus de mal que je ne croyais. Votre mari est très *dur à reluire*, mais enfin ça y est.

— Vraiment! dit Éliane en bondissant de joie.

Oui, oui, nous le tenons, le gremlin! Ah! il est bien coupable, allez madame, et votre divorce ne fera pas un pli. Les deux complices sont en train de dîner

au Pavillon-Chinois. Ils ont choisi cet endroit écarté, persuadés que, par ces temps de neige, nous n'irions pas les relancer par là ; mais Boucard a le flair d'un vieux limier et j'ai bien vite trouvé la bonne piste.

Puis il ajouta, non sans une nuance de fatuité :

— On sait son métier.

— Partons, monsieur Boucard, partons et surprenons ce misérable avec sa drôlesse.

— Vous me promettez d'être calme ?

— Absolument.

— Voyez-vous, madame, dans ces cas-là, croyez-en ma vieille expérience, une dignité froide, c'est encore ce qui est le plus distingué.

Ils sautèrent en voiture et prirent ensemble, au grand trot, la route du Bois de Boulogne. Le sol était tout couvert de neige et sur le tapis blanc les pattes des moineaux avaient tracé comme de fins hiéroglyphes. La route parut d'ailleurs assez courte ; Monsieur Boucard avait beaucoup vu, beaucoup retenu et sa conversation variée était pleine d'aperçus profonds sur les accidents conjugaux. On voyait que cet agent était en même temps un philosophe doublé d'un sage.

— Voyez-vous, madame, disait-il, il ne faut accorder aux choses que l'importance qu'elles mé-

rient. Qui veut la fin veut les moyens. Moi aussi je suis marié ; eh bien, je n'ai qu'un but, réussir ; qu'un orgueil, celui de ma profession. Il y a une foule de préjugés sociaux qui n'arrivent pas à hauteur de mes dédains, et quand je me dis : j'ai bien travaillé, j'ai rendu service aux clients de la maison Taloché ! ma conscience est pour moi, et le reste m'est fort indifférent.

Madame Barbanchu était en train d'admirer la sérénité de cette morale pratique lorsque le fiacre s'arrêta. On était arrivé devant le Pavillon-Chinois, et le chasseur s'empressait, casquette à la main, tandis qu'une foule de garçons peu occupés, vu la saison, accouraient avec des sourires obséquieux.

Mais Boucard, d'un geste large, repoussa tout le personnel et gravit quatre à quatre l'escalier conduisant aux cabinets, suivi par Éliane un peu essoufflée. Sans hésiter, en homme sûr de lui, il marcha vers la porte du cabinet 9, qu'il ouvrit brusquement, puis il s'écria avec l'accent du triomphe :

— Est-ce assez bien travaillé ?

Alors madame Barbanchu, approchant de la porte, aperçut à son tour, dans une envolée de jupes, deux jambes ornées de jarretières cerises très fanfraluchées, et un pantalon en surah, le tout appartenant

à une petite femme brune, assez maigriotte, que Barbanchu serrait de très près sur un sofa de peluche bleu-paon.

Et tandis que l'amoureux, ahuri par cette invasion, restait tout penaud, Boucard ricanait, de plus en plus ravi.

Mais, à cette vue érotique, Éliane oublia tout : les Sainte-Cabèche, les projets de divorce, les théories de l'agent sur l'inanité des préjugés sociaux et sur la nécessité d'arriver au but ; elle ne comprit qu'une chose, c'est que l'infâme Isidore manquait dans les bras d'une rivale à la foi jurée devant les autels. Et aveuglée par un désir fou de vengeance, forte de son droit et aussi de son incontestable supériorité physique, elle se précipita, les griffes on avant, sur la brunette qu'elle se mit en devoir d'accommoder de la belle manière. Mais Boucard se précipita au-devant d'elle.

— Madame ! madame ! Vous m'avez promis d'être comme il faut !

— Laissez-moi ! Je veux exterminer cette coquine !

— Pardon ! Ceci n'avait pas été dans nos conventions. Diable ! je tiens beaucoup à ce que vous ne cogniez pas.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Ce que ça me fait ? Vous êtes bonne ! Je n'ai pas envie que vous m'abîmiez la complice. C'est madame Boucard, c'est ma femme !

Et tandis qu'Éliane regardait l'agent avec stupeur, celui-ci répéta encore :

— Hein ! vous ne pouvez pas dire que je n'ai pas bien travaillé !

LE VIN EN BOUTEILLE



IL Y AVAIT, ce soir-là, grand dîner de gala chez les Brunac-Laizy, et, chose extraordinaire, Edgard de Brunac, le fils de la maison, avait consenti à lâcher ses petits théâtres, ses camaros et ses vadrouilles montmartroises pour prendre en face de sa mère, la marquise de Brunac, la place qu'il aurait dû toujours occuper. Mais Edgard n'était jamais là et avait toujours cent mille raisons pour s'affranchir des corvées familiales et mondaines.

Et cependant la trentaine avait sonné, le glas de la trentaine, comme disait Musset, et la pauvre maman, avant de quitter ce bas monde, aurait bien voulu voir son Edgard rangé, marié, assagi, débarrassé de toutes ces intrigues amoureuses, de tous ces romans d'adultère qu'elle sentait autour d'elle, et qui, tôt ou tard, pouvaient mal tourner. Et, dès qu'elle le tenait dans un petit coin, elle recommençait son éternelle chanson :

— Mon pauvre ami, tu ne veux pas comprendre que tu gâches ta vie en persistant à rester garçon, et

que tous tes plaisirs factices ne laisseront dans ton cœur qu'ennui et dégoût.

— Que voulez-vous, ma chère maman, je n'en suis pas encore à la satiété. Attendez la satiété. Ça viendra.

Te vois-tu malade seulement huit jours, que deviendrais-tu ? Tu me répondras que je suis là pour te soigner... mais je n'y serai pas toujours. On ne peut pas éternellement être un braconnier et chasser sur les terres des autres. Je n'aborde pas la question de morale, tu ne me comprendrais pas : je ne veux te parler qu'au point de vue de ton intérêt personnel et de ta dignité. Crois-en ma vieille expérience, il arrive un moment où il faut planter sa tente, sans cela on risque d'être, toute sa vie, le Juif-Errant de l'amour, un monsieur qui couche dans les auberges et boit dans le verre des autres. N'as-tu pas honte de passer ton temps à troubler des bonheurs légitimes et à déranger des ménages qui, peut-être, eussent pu, sans toi, vivre très heureux et très honnêtes ? Si tu avais un peu de bon sens, tu te dirais : « En voilà assez ! C'est le moment psychologique. Je puis encore épouser, sans qu'il y ait une trop grande disproportion d'âge, une brave fille de vingt à vingt-cinq ans, et, dans quinze ans, je pourrai encore être

le camarade de mon fils ». Je t'ai souvent observé dans le monde : tu ne penses absolument qu'à coqueter avec les jeunes femmes pour le mauvais motif, et tu passes, sans les regarder, à côté de jeunes filles, belles, pures, étincelantes de fraîcheur, de jeunesse et de santé. C'est bon, c'est naïf, ça ne demanderait qu'à aimer, de tout leur petit cœur ingénu ; elles seraient en même temps des femmes charmantes, des épouses loyales, des mères admirables. Tiens, connais-tu mademoiselle Montlaurent ?

— Mademoiselle Montlaurent ? Une grande blonde, celle que nous appelons la belle Hélène ?

— Oui, en effet, elle s'appelle Hélène Montlaurent.

— Peste ! Joli numéro ! Une taille, des hanches et des yeux un peu fous ! Une cocotte tournée comme elle gagnerait ce qu'elle voudrait.

— La question n'est pas là, mon enfant, et je te supplie d'être sérieux, une seconde. Veux-tu venir dîner à la maison, jeudi prochain... une fois n'est pas coutume. J'inviterai les Montlaurent, et je m'arrangerai pour mettre Hélène à ta gauche. Ça te va-t-il ?

— Ça me va admirablement, ma chère mère ; d'habitude, quand j'ai l'honneur de faire chez vous

le maître de maison, je suis encadré de vénérables douairières qui me font bien de l'honneur, sans doute et n'excitent que ma vénération ; mais un dîner à côté de la belle Hélène, fichtre ! ce n'est pas à dédaigner, et je ne trouverais pas mieux chez Maxim's.

La marquise de Brunac-Laizy leva douloureusement les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de ce déplorable état d'âme ; mais, quand même, elle comptait sur le charme capiteux de mademoiselle Montlaurent pour ramener le pêcheur impénitent sur le chemin de Damas. Elle était assez belle fille pour faire ce miracle.

La jeudi arriva, et les choses se passèrent ainsi qu'il avait été convenu. Edgard donna le bras à la duchesse de Kelbassaing qu'il plaça à sa droite, mais il eut la joie de trouver Hélène à sa gauche. Elle était, ce soir-là, merveilleusement jolie avec son fourreau de taffetas d'un rose vif, dit Rose Dubarry, sur lequel était établi une mousseline de soie peinte de tiges de volubilis multicolores, qui se groupaient en guirlandes ; et la même disposition des guirlandes s'épaississait dans le haut du corsage décolleté, les tiges de fleurs s'amincissant à la taille. Un peigne de camées entouré de brillants posé à l'origine du chignon bas et souple découvrait une nuque où des

petites mèches d'or se tordaient en révolte, tandis qu'une chaîne de perles supportait une pièce antique montée dans un pendentif hiératique tout à fait modern style.

Edgard, en contemplant cette parure, songea à quelque costume de féerie entrevu sur les boulevards, à quelque gracieuse libellule, tant cet heureux chiffonnage donnait une apparence élancée à toute la personne. Du coup, il ne s'occupa plus de la duchesse de Kelbassaing, qui se mit à causer expulsion de sœurs avec un vieux général en retraite, et il consacra toute son attention, toutes les fusées de son esprit fantaisiste et primesautier à la belle Hélène, qui méritait assurément son nom :

J'ai vu des épaules divines

Que cachait mal un flot de cheveux blonds!...

comme chantait le beau Pâris. Ah! certes, Edgard ne regrettait pas sa soirée, et, si tous les dîners de la chère maman avaient été aussi bien organisés que celui-là, il aurait fait amende honorable. En face de lui, la marquise de Brunac-Laizy contemplait avec une évidente satisfaction les résultats obtenus par son machiavélisme maternel. Ça marchait, ça marchait; dès l'entrée, la glace était rompue; au rôti, on

était bons amis ; à l'entremets, on devenait tendre, mais sans mièvrerie sentimentale, avec une tendresse gaie qui se traduisait par de beaux éclats de rire francs et sonores partant entre deux coupes de champagne. Évidemment, la tenue laissait à désirer... mais puisque c'était pour le bon motif.

Devant ce tableau, les parents se faisaient entre eux des signes d'intelligence en clignant de l'œil d'un air très fin ; seule, la duchesse, qui n'était pas au courant de l'affaire, se trouvait un peu délaissée et avait cru devoir prendre un air revêche qui allait, d'ailleurs, merveilleusement, à son genre de beauté.

Après le dîner, on passa dans le grand salon, et Edgard, après avoir conduit cérémonieusement à sa place la duchesse de Kelbassaing, s'empressa de rejoindre Hélène Montlaurent, et, sous prétexte de lui faire voir des gravures anciennes, il l'entraîna dans le boudoir où l'on était relativement isolé ; chacun favorisa de son mieux cette petite manœuvre, en respectant le boudoir, comme s'il eût été le salon réservé dans les fêtes officielles, au corps diplomatique.

— Voyez-vous, disait madame de Brunac-Laizy, il vaut mieux les laisser causer ensemble. La jeunesse aime la jeunesse.

— Ah ! comme vous avez raison, approuvaient les Montlaurent ; mais, que nous, parliez-vous, chère madame, d'impénitence finale ?

— Oui, Edgard semble converti ; mais quelles conversions ne feraient pas deux yeux comme ceux de votre adorable fille !

De temps en temps, on passait devant la porte, on jetait un petit coup d'œil furtif, et la cour continuait à merveille. Hélène, appuyée au piano, dans une adorable attitude qui cambrait sa taille, riait aux anges, tandis qu'Edgard, assis sur un pouf très bas, tout en fumant une cigarette, contemplait la jeune fille avec ravissement, à travers les spirales bleues. Évidemment, on devait faire de beaux projets d'avenir, jeter les bases d'un gentil roman, avec toute la griserie de l'inconnu, tout le prestige de l'amour partagé. Un homme et une femme qui se fondent en un ange — le ciel ! Il y avait certainement, nichés dans les lambrequins, des petits anges joufflus et dodus, qui devaient chanter l'alleluia d'amour :

Saluez, c'est l'amour qui passe,
Alleluia, oui c'est l'amour.

Enfin, à dix heures et demie, comme on servait le thé, les deux jeunes gens échangèrent une longue

et cordiale poignée de main et reparurent très à leur aise, sans que personne eût l'air de remarquer leur long tête-à-tête.

— Eh bien ! demanda madame Montlaurent à sa fille, dès qu'on fut remonté dans la voiture, êtes-vous fiancés ?

— Oh ! pas du tout M. de Brunac a mis simplement ce qu'il appelle « du vin en bouteille ».

— Que me chantes-tu là ?

— Il m'a dit en me quittant : « Dépêchez-vous mademoiselle de vous marier... et vous verrez comme après, nous serons heureux ! »

LA CRUCHE CASSÉE



ELLE ÉTAIT TRÈS SÉRIEUSE, la petite Andrée Mésange, en descendant, ce matin-là, la rue Saint-Honoré ; ses pieds faisaient toujours un toc toc sonore sur l'asphalte, et sa démarche – une grâce d'état – était toujours aussi onduleuse et serpentine ; elle allait, les yeux baissés :

Indifférente aux mots lâches et doux que sème
L'homme attendri, tout bas.

Elle était mise avec une grande simplicité, mais avec un chic suprême, comme tout mannequin qui se respecte, car elle était mannequin, chez le grand couturier de la rue de la Pais, et sa ligne donnait de l'élégance aux moindres ajustements. Dans son costume cheviot gris fer, à collet boer, taillé carré, et fermé par des boutons anciens, avec sa longue étole de loutre et son chapeau de feutra poilu relevé de côté par des ailes, elle donnait plutôt l'impression d'une institutrice distinguée que celle d'une ouvrière, et jamais personne n'aurait supposé que cette femme d'une élégance si sobre et si bien comprise habitât

une chambrette, au cinquième, 10, rue Nollet, aux Batignolles. Elle vivait, en effet, de ses appointements, rien que de ses appointements, sage et fière dans sa lutte pour la vie, la vie qui n'est pas toujours aussi facile et aussi souriante que le prétend l'heureux Alfred Capus.

Or, voilà que dernièrement, elle avait lu dans le journal les conditions d'un certain legs Barbet-Batiffol, une rente de dix mille francs dont le montant serait versé, chaque année, à une ouvrière célibataire qui, par sa bonne conduite, aurait mérité de s'établir. Une commission spéciale, désignée par la Ville et installée dans l'annexe Lobau nommerait la lauréate, après enquête.

S'établir, quel rêve ! Avoir une jolie boutique avec vitrine attractive dans quelque rue bien fréquentée. La clientèle serait facile. On l'aimait beaucoup, là-bas, rue de la Paix, et bien des dames qui avaient pour elle une attention toute spéciale la suivraient lorsqu'elles verraient qu'Andrée pouvait fournir les mêmes modèles à des prix beaucoup moins élevés que ceux du couturier. Elle commencerait d'abord avec de petits frais, une seule ouvrière, Augustine son amie, qu'elle emmènerait avec elle, et qui serait si heureuse de travailler sous sa direction.

Elles avaient l'une et l'autre, comme un instinct de la mode, et, d'un simple coup d'œil lancé en passant sur les gravures des grandes maisons, elles comprenaient ce qui pouvait s'exécuter, en serrant les prix de très près. En quelques années, la maison pouvait être lancée, et qui sait si, un jour, on ne verrait pas flamboyer le nom de

ANDRÉE MÉSANGE

en lettres d'or sur quelque balcon des boulevards, avec entrée spéciale et, à la porte, pour les voitures, chasseur en livrée verte et casquette galonnée. Elle se rendait parfaitement compte qu'elle recommençait une fois de plus la fable de Perrette avec son pot au lait, mais Perrette avait renversé son pot au lait ! « Adieu, veau, vaches, cochons, couvée ! » tandis qu'elle, pourquoi perdrait-elle ses espérances ? Célibataire ? Elle l'était, ah ! certes, oui ! Et bien souvent elle s'était trouvée bien seule dans la petite chambrette de la rue Nollet ; mais elle avait su rester sérieuse et sage. Sa conduite ? Exemplaire, presque trop exemplaire. Les camarades du magasin la plaisantaient sur son austérité et, tout en la respectant, la considéraient un peu comme un phénomène. Est-ce qu'elle avait le temps de s'amuser ? Ah !

on pouvait prendre des renseignements chez elle, chez son concierge, chez le grand couturier ; elle savait bien que l'enquête serait à sa louange. C'est vrai qu'elle n'était recommandée par aucun gros bonnet, mais cette absence de recommandation prouvait sa vertu. D'ailleurs, n'avait-elle pas la meilleure recommandation, sa frimousse éveillée, ses grands yeux bleus frangés de longs cils, son regard caressant et enjôleur qui lui avait toujours facilité la vie ? Là-bas, à l'annexe Lobau, les vieux messieurs de la commission municipale ne devaient pas être des ogres, et peut-être la trouveraient-ils gentille, méritante et digne d'intérêt ? Alors, pourquoi n'aurait-elle pas les dix mille francs, puisqu'elle remplissait toutes les conditions du legs Barbet-Batifol ?

Batifol ? Ce nom lui semblait harmonieux et sonore, gai comme un grelot dans un lilas, comme une chanson dans un beau jardin ensoleillé. Batifol. Il y avait de la folie dans la dernière syllabe, comme dans tout ce qui peut griser notre pauvre humanité. Andrée montait légère, légère, avec de vagues perspectives de beaux magasins d'essayage, avec tapis moelleux, psychés, toilettes duchesses, étoffes découpées jetées sur les coussins, et frou-frous de soie liberty, dans une atmosphère de luxe. Ah ! le pot au lait, le

cher pot au lait d'où devait couler tant de bonheur et de joie!...

Elle descendit la rue de Rivoli, l'avenue Victoria, traversa la place de l'Hôtel-de-Ville, et se dirigea vers l'annexe Lobau. Mais, là, à sa grande surprise, elle s'aperçut que la rue si paisible, si province d'ordinaire avait pris, malgré l'heure matinale, comme un aspect de la rue de la Paix. Elle retrouvait, pressés sur le trottoir, les visages connus des clubmen, des vieux marcheurs qui, vers les six heures, faisaient les cent pas, depuis la rue Daunou jusqu'à la place Vendôme, en murmurant le fameux couplet : « Mademoiselle, écoutez-moi donc ! »

Ces messieurs avaient lu, sûrement, l'écho dans le journal ; ils savaient que les candidates allaient venir ce matin-là à l'annexe Lobau, et, flairant la chair fraîche, ils s'étaient précipités, comme le loup, pour attendre le petit Chaperon rouge. Pauvres et piètres tentateurs ! D'habitude, ils s'adressaient à de pauvres filles que la pauvreté rendait accessibles aux propositions vénales, mais là, ils avaient affaire aux héritières éventuelles d'un legs de dix mille francs. C'était en même temps le travail avec la dignité. Ah ! ils pouvaient bien parler ! Jamais on ne les aurait si mal écoutés.

Ce fut donc sans sourciller qu'Andrée Mésange passa entre une haie de vieux beaux, aux tempes grisonnantes, aux regards clignotant sous le monocle, le torse moulé dans des pardessus amples et cossus. Pourtant, comme elle allait franchir la grille, ses yeux se rencontrèrent avec ceux d'un jeune homme, à la figure grave, un peu triste, en dépit de la moustache châtain clair relevée en chat.

— Vous venez pour le legs Barbet-Batifol, mademoiselle ? demanda-t-il en saluant.

— Oui, monsieur, répondit Andrée, croyant qu'il y avait quelque renseignement préalable à fournir.

— Vous êtes en avance, et le bureau des délégués municipaux n'est pas encore ouvert. Voulez-vous m'accorder dix minutes d'entretien... utile ?

Le jeune homme avait l'air très doux, un de ces doux entêtés auxquels on cède, en vertu de je ne sais quel fluide mystérieux.

— Évidemment, monsieur... si c'est utile... Enfin, qu'avez-vous à me dire ?

Ils tournèrent à petits pas du côté du quai, et se mirent à marcher côte à côte :

— Mademoiselle, je vous connais depuis longtemps ; je suis une unité quelconque dans l'armée de ceux qui vous ont admirée vous rendant à votre ma-

gasin de la rue de la Paix, et sur lesquels vous n'avez jamais daigné jeter les yeux; mais aujourd'hui l'instant est décisif. Vous allez concourir pour un legs de dix mille francs, qui, si vous l'obtenez, va vous astreindre à une foule d'engagements et d'obligations.

Vous liez votre vie, en plein printemps, attirée par cette somme de dix mille francs qui vous paraît merveilleuse, un trésor. Savez-vous ce que représentent dix mille francs s'ils sont placés d'une façon sûre? c'est à peine trois cents francs de rente, c'est quinze louis par an, c'est vingt-cinq francs par mois, ce n'est pas de quoi manger; si vous les mettez dans le commerce, c'est-à-dire si vous vous en servez pour vous établir, c'est encore bien plus aléatoire; ils peuvent se trouver engloutis bien vite par les premiers frais; et après, si vous ne retrouvez pas une place, c'est la misère. En tout cas, ce sont des ennuis, des tracas, des préoccupations bien lourdes pour une petite cervelle de Parisienne comme la vôtre.

Au mot de misère, Andrée avait éprouvé comme un frisson. Cependant, le jeune homme paraissait très bon, très sympathique, sa voix avait des inflexions prenantes, et sa moustache châtain paraissait douce comme de la soie...

— Je ne vois pas, dit-elle lentement, où vous voulez en venir ?

— À ceci, mademoiselle : renoncez au legs Batifol. J'ai le malheur d'être fort riche, et je m'ennuie désespérément. Je voudrais, moi aussi, faire mon petit Batifol. Au lieu de rentrer dans votre chambrette, 10, rue Nollet – vous voyez que mes renseignements sont exacts – voici la clef d'un petit entresol, rue Taitbout, tout préparé pour vous recevoir, et où vous serez chez vous. En dessous, il y a un joli magasin de modes, tout agencé, avec une nombreuse clientèle. On en demande cinquante mille francs. Voici un chèque à votre nom pour le Crédit Lyonnais.

Andrée tournait et retournait le papier, croyant rêver :

— Non, vrai, c'est sérieux ? Mais, monsieur, que faut-il faire pour mériter ces faveurs inespérées ?

— Tout simplement me permettre de garder la seconde clef du petit entresol.

Andrée rougit, regarda encore le jeune homme, ému, tremblant, beau comme un Prince charmant de féerie. En somme ; c'était la fortune et l'amour qui s'offraient en même temps. Pouvait-elle refuser ?...

— Allons, dit-elle, je renonce au legs Barbet-Batifol. Allons visiter l'appartement.

Ils partirent bras dessus bras dessous dans un beau rayon de soleil. Le pot au lait se changeait en cruche cassée. M. Bérenger dut à ce moment éprouver une crispation au cœur ; mais, là-haut, dans des nuages roses, il y avait des petits amours joufflus qui souriaient et chantaient un alléluia triomphal.

FIN

TABLE



LA BANNIÈRE
LA BLONDINETTE
LE COMMANDANT PEMBROCK
LA FEMME DU NOTAIRE
Ô NATURE !
AMOURS HEROÏQUES
LES RENDEZ-VOUS
L'ANGLAISE
LA CRAVATE
SPIRITISME
LES DEUX LITS
FLAGRANT DÉLIT
AMOUR ET LINGERIE
LILY
LA CROISIÈRE
LA PORTE DE MARTHE
UN AMI DÉLICAT
LE PORTE-CARTES
LE BON PÈRE
APRÈS LE DIVORCE
L'ESCALIER JAUNE
BEAUTÉ ET VERTU

LA BELLE OCTAVIE
LE TRIO
FILLE OU GARÇON
LE TARIF DE NUIT
LEURS PÈRES
LA BOITEUSE
BARNUM FILS
BIEN TRAVAILLÉ !
LE VIN EN BOUTEILLE
LA CRUCHE CASSÉE